This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

3 3433 06932843 7

James Lenox

IGW
Lee Cass

DGW
(Hawkins)

MÉMORIAL

DE

SAINTE-HÉLÈNE.

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE LEBÈGUE,
RUE DES NOYERS, N° 8.

MÉMORIAL
DE
SAINTE-HÉLÈNE,
OU
JOURNAL OU SE TROUVE CONSIGNÉ, JOUR PAR JOUR, CE QU'A DIT ET FAIT NAPOLÉON DURANT DIX-HUIT MOIS;

PAR LE COMTE DE LAS CASES.

RÉIMPRESSION DE 1823 ET 1824, AVEC DE NOMBREUSES CORRECTIONS ET QUELQUES ADDITIONS.

TOME SIXIÈME.

PARIS.

DÉPOT DU MÉMORIAL, RUE DE GRENELLE-S.-HONORÉ, N° 29;
BOSSANGE FRÈRES, RUE DE SEINE, N° 12;
BÉCHET AINÉ, QUAI DES AUGUSTINS, N° 57;
RORET, RUE HAUTEFEUILLE, AU COIN DE CELLE DU BATTOIR.

1824.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

TABLE

DES SOMMAIRES DU SIXIÈME VOLUME.

page

Ma famille anglaise; juste dette de reconnaissance de la part de l'émigration envers les Anglais, etc. — Général Joubert — Pétersbourg. — Moscow; son incendie. Projet de Napoléon, s'il fût revenu vainqueur. 9

Sur le couronnement, etc. — Décrets de Berlin et de Milan. — Grande cause de la haine des Anglais. 43

Relation de la campagne de Waterloo, dictée par Napoléon. 49

Projet de nouvelle défense politique de Napoléon par lui-même. 78

Catinat; Turenne; Condé. — De la plus belle bataille de l'Empereur. — Des meilleures troupes. 80

Mathilde de Mme Cottin, etc. — Pas un Français que Napoléon n'eût remué. — Desaix et Napoléon à Marengo. — Sidney-Smith. — Cause involontaire du retour du général Bonaparte en France; historique de ce voyage. — Exemples bien bizarres de la Fortune. 86

Doutes historiques; le duc d'Orléans régent; Mme de Maintenon; son mariage avec Louis XIV. 97

Les ministres, etc. — M. Daru; anecdote. — Parures fanées de Sainte-Hélène. 100

page

Campagne de Saxe, ou de 1813. — Violente sortie de Napoléon. — Réflexions; analyse. — Bataille de Lutzen, Wurtchen. — Négociations. — Batailles de Dresde; de Leipsick; de Hanau, etc., etc. 105

Trait de bienfaisance. — Voyage à Amsterdam; les Hollandais, etc. — Massacres de septembre. — Sur les révolutions en général; fatalité contre Louis XVI. 160

Sur les gardes-du-corps; un déserteur parmi nous. 171

Bourrades de Napoléon; la plupart calculées, etc. — On marchande notre existence. 176

Conversation confidentielle. — Lettres de Mme de Maintenon et de Mme de Sévigné. 178

Fautes des ministres anglais; moyens laissés à l'Angleterre pour l'acquittement de sa dette, etc. — Réductions du Gouverneur. 181

Cour de l'Empereur. — Présentation des femmes, etc. Sur l'âge des femmes. — Manuscrit de l'île d'Elbe. 197

Mon ménage. — Intentions de l'Empereur dans ses prodigalités, etc. 242

Petitesse de son lit. — Le tic revenu. — Gardes de l'aigle. — Le coucou. 246

L'Empereur continue d'être souffrant, etc. — Gaîté. — Horrible nourriture; vin exécrable, etc. 252

Poëme de Charlemagne du prince Lucien; critique. — Homère. 255

Manque de nourriture. — Le vin ridiculement fixé, etc. — Retour de l'île d'Elbe, etc. 259

Poëme de Charlemagne, etc. — Les frères et sœurs de l'Empereur auteurs, etc. 285

page

Nous manquons de déjeûner. — Sophisme de gaîté. — Sur les impossibilités, etc. 287.

Calcul statistique; population des Israélites en Egypte, etc. 290

L'Empereur change et s'affaiblit. — Argenterie brisée. 293

Nouvelle vexation du Gouverneur. — Topographie de l'Italie. 296

Fameuse créance de Saint-Domingue. — Inspecteurs aux revues, etc. — Projets administratifs; composition de l'armée. — Gaudin, Mollien, Defermont, Lacuée, etc. — Ministre du Trésor; Ministre-secrétaire d'État; leur importance. 316

Intentions de Napoléon sur les classiques anciens. — Révision et refonte des chapitres de l'armée d'Italie. 330

Sur la sensibilité. — Sur les Occidentaux et les Orientaux; leur différence, etc. 331

Sur la Hollande et le roi Louis. — Humeur, plaintes contre les siens. — Haute politique, etc. — Lettre à son frère le roi Louis. 340

Ferveur de travail. Idées et projets de Napoléon sur notre histoire, etc. — Sur les ouvrages publiés, etc. — M. Méneval; détails curieux, etc. 358

Paroles caractéristiques touchant ma femme. — Dictée de l'Empereur pour une nouvelle partie de ses Mémoires. 371

Sur un trou dans le jardin. 376

Mon Atlas. — Fatalisme, etc. — Le Gouverneur insiste vainement pour être reçu de l'Empereur. 389

Jurisprudence; Code; Merlin, etc. — Monumens d'Egypte. — Projet d'un temple égyptien à Paris. 393

page

Ressources dans l'émigration; anecdotes, etc. — Communications officielles. — Nouvelles offenses. 399

L'Empereur lit mon journal et me dicte. — Conférence entre le Grand-Maréchal et le Gouverneur. 403

Mon Journal; circonstance particulière. — Empire de l'opinion. Talma; Crescentini, etc., etc. 408

Combat d'Ulysse et d'Irus. — Noverraz serait notre Roi, etc. 413

Le Polonais aux arrêts par le Gouverneur. — Paroles de l'Empereur sur son fils et sur l'Autriche. — Nouvelles vexations. — Nouveaux outrages. — Paroles sur lord Bathurst. — Nouvelles restrictions. — Observations dictées par Napoléon. 416

Résumé de Juillet, Août, Septembre et Octobre. — De l'ouvrage de M. O' Meara; procès qui lui est intenté en ce moment par sir Hudson Lowe. — Quelques mots en défense du Mémorial. 435

FIN DE LA TABLE DU SIXIÈME VOLUME.

MÉMORIAL
DE S^TE^-HÉLÈNE.

Samedi 24 Août 1816.

Ma famille anglaise; juste dette de reconnaissance de la part de l'émigration envers les Anglais, etc. — Général Joubert — Pétersbourg. — Moscow; son incendie. Projet de Napoléon, s'il fût revenu vainqueur.

J'ai été sur les deux heures joindre l'Empereur dans sa chambre. Il m'avait dès le matin fait demander mon Atlas. Je l'ai trouvé achevant de parcourir la carte de Russie, et la partie de l'Amérique avoisinant les établissemens russes.

Il avait beaucoup souffert durant la nuit, beaucoup toussé. Cependant le temps était redevenu tout à fait doux. Il s'est habillé pour sortir. Durant sa toilette, il revenait souvent sur l'heureuse idée de l'Atlas, le mérite de son exécution, l'immensité des choses qu'il contenait, finissant comme de coutume, par dire : quel recueil! quels détails! quel ensemble! etc.

L'Empereur a gagné le jardin. Je lui ai dit que j'avais écrit le matin en Angleterre, et répondu à une lettre que je lui avais lue deux ou trois jours auparavant. « Votre famille anglaise, » m'a-t-il dit alors, semble composée de bien » braves gens; ils vous aiment beaucoup et vous » leur êtes bien attaché.—Sire, ai-je répondu, » je les ai soignés en France durant leurs dix années de captivité, et ils avaient pris soin de moi » en Angleterre durant mes dix années d'émigration. C'est désormais entre nous tout à fait » l'hospitalité des Anciens. Je compte sur eux » en toute chose, et ils pourraient disposer de » tout ce que je possède. — Voilà une liaison » bien heureuse, a-t-il dit. Qui est-ce qui vous » l'a procurée? Comment est-elle venue? » Je lui ai fait alors l'histoire de ma connaissance avec cette famille.

« Jamais, lui disais-je, la planche de laquelle » le malheureux naufragé reçut son salut ne lui » fut plus chère que me l'est cette famille. Sire, » il n'est point de faveurs, il n'est point de tré» sors qui pussent acquitter les soins que j'en » ai reçus, ni le bonheur qu'elle m'a donné.

» Quand les hideux excès de notre révolution » nous forcèrent d'aller chercher refuge en An- » gleterre, notre émigration y causa la plus vive » sensation; l'arrivée de tant d'illustres exilés, » leur fortune passée, leur affreuse condition » présente, occupèrent tous les esprits, rem- » plirent tous les sentimens. Il en fut question » dans les assemblées politiques, dans les églises, » dans les cercles, dans les ménages. Cette » catastrophe remua toutes les classes, excita » toutes les sympathies. Une foule généreuse et » sensible s'empressa autour de nous. Nous fû- » mes l'objet des soins les plus délicats et des » bienfaits les plus réels. Tel fut, il faut l'a- » vouer, le spectacle attendrissant que présenta » la grande portion de la société d'Angleterre, » en dépit même du dissentiment d'opinions. » C'est un témoignage que notre reconnaissance » doit à la vérité de l'histoire.

» Or, je me trouvais à Londres avec une cou- » sine de mon nom, que sa place à la Cour de » Versailles avait mise à même d'être agréable » à tout ce qu'il y avait de distingué en Europe, » lorsqu'elle était dame d'honneur de la prin-

» cesse Lamballe, qui était elle-même sur-in-
» tendante de la maison de la Reine. Cette cir-
» constance se trouva heureuse pour notre fa-
» mille. La plus grande bienveillance entoura
» ma parente ; un grand nombre de personnes
» accourut auprès d'elle, entre autres un jeune
» ménage : la femme était charmante, pleine
» de manières nobles et grandes ; elle était fran-
» çaise : le mari, doux, facile, plein d'honneur.
» Ils avaient une grande fortune, un bon cœur ;
» leur maison devint presque aussitôt celle de
» ma cousine et de tous les siens, qui durent s'y
» croire dans leur propre famille.

» Ce digne ménage fut sans cesse plein de
» prévenances et de soins pour nos réfugiés. On
» voyait constamment chez eux ce que l'émi-
» gration avait de plus distingué. Nous sommes
» un grand nombre qui contractâmes alors en-
» vers eux une dette de reconnaissance, qui,
» malgré toute son étendue, ne saurait effrayer
« mon cœur, dussé-je l'acquitter à moi seul.
» Je la léguerai à mes enfans, qui, s'ils me res-
» semblent, la tiendront pour sacrée et seront

» heureux de pouvoir jamais l'acquitter à leur » tour.

» L'élévation d'âme et le cœur français » étaient caractéristiques chez lady ***. Lors- » que le prince de Condé, arrivé à Londres, » cherchait une demeure à la campagne, elle » me dépêcha pour lui offrir la superbe maison » qu'elle possédait dans le comté de Durham. » Le prince, après s'en être fait donner les dé- » tails, ayant observé que cela lui coûterait sans » doute la rançon d'un roi, fut agréablement » ému d'entendre qu'elle lui était offerte par » une Française, qui croirait, disait-elle, en avoir » reçu un prix inestimable si un Condé daignait » l'habiter; et il voulut aussitôt l'aller remercier » en personne.

» Cette famille vint à Paris après la paix d'A- » miens, et ce fut en contrebande au milieu » d'elle, à la faveur de son intimité, que je res- » pirai quelques jours plus tôt l'air de la patrie. » Je sauvai par elle les longues et pénibles for- » malités que l'acte d'amnistie exigeait de moi » à la frontière, et je dus à ces amis de pouvoir

» les remplir à Paris avec beaucoup plus de » facilité et moins de désagrément; mais aussi » lors de la mesure d'arrestation contre les An- » glais voyageurs, qui mit cette famille au nombre » des détenus, j'eus le bonheur inestimable » d'adoucir à mon tour sa situation, et de de- » venir son répondant.

» Le temps, les événemens nous ont enfin » séparés; mais ils n'ont rien pu sur mes sou- » venirs, et l'aiguille aimantée est moins cons- » tante, moins fidèle dans sa direction, que ne » le sont mes pensées et ma reconnaissance en- » vers ces bons et chers amis. Telle est, Sire, » ce que Votre Majesté appelle ma famille an- » glaise. »

Cependant, durant mon histoire, nous avions marché vers l'écurie et demandé la calèche. L'Empereur a voulu qu'elle vînt nous joindre au fond du bois; elle s'est fait long-temps attendre, parce que M^me^ de Montholon s'était trouvée indisposée. Son mari est arrivé pour excuser ce retard, et l'Empereur a voulu qu'il montât.

La conversation a été, durant toute la course,

sur le général Joubert, dont M. de Montholon avait été le beau-frère et l'aide-de-camp.

« Joubert avait une haute vénération pour » moi, a dit l'Empereur; à chaque revers » éprouvé par la République, durant l'expédi- » tion d'Égypte, il déplorait mon absence. Se » trouvant en cet instant chef de l'armée d'Ita- » lie, il m'avait pris pour modèle, aspirait à me » recommencer, et ne prétendait à rien moins » qu'à tenter ce que j'ai exécuté depuis en Bru- » maire, seulement il eût agi avec les jacobins. » Les mesures et les intrigues de ce parti, pour » le mettre sur la voie de cette grande entre- » prise, l'avaient porté au commandement en » Italie après les désastres de Scherer; de ce » Scherer, dilapidateur ignorant, digne de tous » les blâmes. Mais Joubert fut tué à Novi dans » son premier choc contre Suwarow; il n'eût » exécuté à Paris qu'une échauffourée; il n'a- » vait point encore assez de gloire, de consis- » tance ni de maturité; il était de nature à ac- » quérir tout cela; mais en cet instant, il n'é- » tait pas assez fait, il était trop jeune encore,

» et cette entreprise était pour le moment au-
» dessus de ses forces.

Du reste, voici le portrait de ce général dicté par l'Empereur, pour ses campagnes d'Italie, et dont je retrouve le brouillon.

« *Joubert*, né au département de l'Ain, dans l'ancienne Bresse, avait étudié pour le barreau. La révolution lui fit prendre le parti des armes; il servit à l'armée d'Italie, et y fut fait général de brigade. Il était grand, maigre, semblait naturellement d'une faible complexion; mais il l'avait mise à l'épreuve des grandes fatigues, dans les Alpes, et s'y était endurci. Il était intrépide, vigilant, fort actif, marchant à la tête des colonnes. Il fut fait général de division pour remplacer Vaubois, dont il prit le corps d'armée. Il se fit beaucoup d'honneur dans la campagne de Léoben, commandant l'aile gauche qu'il amena au gros de l'armée, des montagnes du Tyrol, par les défilés du Putherstal. Il était fort attaché à Napoléon, qui le chargea de porter au Directoire les derniers drapeaux enlevés par l'armée d'Italie. Resté à Paris pendant la campagne d'E-

gypte, il y épousa la fille du sénateur Sémonville, mariée depuis au maréchal Macdonald. Ce mariage le jeta dans les intrigues du Manége, et le fit nommer général en chef de l'armée d'Italie, après la défaite de Scherer *. Il fut tué à la bataille de Novi. Il était jeune encore, et n'avait pas acquis toute l'expérience nécessaire. Il eût pu arriver à une grande renommée. »

L'Empereur n'a pu faire qu'un tour, il se trouvait trop fatigué; il était loin d'être bien.

A huit heures et demie, l'Empereur m'a fait appeler : il avait été obligé de se mettre au bain, m'a-t-il dit, et croyait avoir un peu de fièvre. Il s'était senti subitement enrhumé; mais il ne toussait plus depuis qu'il était dans l'eau : il y était depuis long-temps. Il y a dîné; on a dressé pour moi une petite table à côté. L'Empereur est revenu sur l'histoire de Russie. « Pierre-le-» Grand, disait-il, avait-il bien fait de fonder

* Quelques-uns assurent qu'il y a ici anachronisme ; que ce n'est pas le mariage de Joubert qui fit jeter les yeux sur lui pour le porter à la tête des affaires; mais que ce fut bien plutôt le choix qu'on en avait déjà fait qui, au contraire, amena le mariage.

» une capitale à Pétersbourg à si grands frais ? » N'eût-il pas obtenu de bien plus grands résul- » tats, s'il eût dépensé tout son argent à Mos- » cow? Quel avait été son but? L'avait-il atteint ? » Je répondais : Si Pierre fût resté à Moscow, » sa nation fût demeurée Moscovite; un peuple » tout à fait asiatique; il avait fallu la déplacer » pour la réformer et la changer. Alors il s'était » transporté sur les frontières mêmes enlevées à » l'ennemi, et en y asseyant sa capitale, en y ac- » cumulant toutes ses forces, il la rendait plus » invulnérable; il s'affiliait à la société euro- » péenne; il s'établissait dans la mer Baltique, » d'où il tournait facilement ses ennemis natu- » rels, les Polonais et les Suédois, pour venir » s'allier, au besoin, avec les nations placées » derrière eux, etc., etc. »

L'Empereur disait n'être pas tout à fait satis- fait de ces raisons. « Quoi qu'il en soit, disait-il, » Moscow a disparu, et qui peut assigner les ri- » chesses qui y ont été dévorées? Qu'on se figure, » ajoutait-il, Paris avec l'accumulation de l'in- » dustrie et des travaux des siècles. Son capital, » depuis quatorze cents ans qu'existe cette cité,

» ne se fût-il accru que d'un million par an, quelles » sommes! Qu'on joigne à cela les magasins, le » mobilier, la réunion des sciences, des arts, » les correspondances d'affaires et de commerce » toutes établies, etc., etc...., et voilà pourtant » Moscow, et tout cela a disparu en un instant! » Quelle catastrophe! La seule idée n'en fait- » elle pas frémir!... Je ne pense pas que pour » deux milliards on pût le rétablir. »

L'Empereur s'est étendu longuement sur tous ces événemens, et a laissé échapper une parole trop caractéristique pour que je ne l'aie pas notée. Le nom de *Rostopchin* ayant été prononcé, j'ai osé observer que la couleur donnée dans le temps à son acte patriotique m'avait fort surpris, car il m'avait ému loin de m'indigner; bien plus je l'avais envié!... A quoi l'Empereur a répondu avec une vivacité singulière, et dans une espèce de contraction qui trahissait le dépit : « Si beau- » coup à Paris eussent pu le lire, et sentir de » la sorte, croyez que je le leur aurais vanté; » mais je n'avais pas le choix. » Et revenant à Moscow, il a dit :

« Jamais, en dépit de la poésie, toutes les

» fictions de l'incendie de Troie n'égalèrent la » réalité de celle de Moscow. La ville était de » bois, le vent était violent; toutes les pompes » avaient été enlevées. C'était littéralement un » océan de feu. Rien n'en avait été soustrait, » tant notre marche avait été rapide et notre » entrée soudaine. Nous trouvâmes jusqu'à des » diamans sur la toilette des femmes, tant elles » avaient fui avec précipitation. Elles nous écri- » virent à quelque temps de là, qu'elles avaient » cherché à échapper aux premiers momens » d'une soldatesque dangereuse; qu'elles recom- » mandaient leurs biens à la loyauté des vain- » queurs, et ne manqueraient pas de reparaître » sous peu de jours, pour solliciter leurs bienfaits, » et leur apporter leur reconnaissance.

» La population, observait l'Empereur, était » loin d'avoir comploté cet attentat. C'est même » elle qui nous livra les trois ou quatre cents » malfaiteurs échappés des prisons, qui l'avaient » exécuté. — Mais, ai-je osé demander, Sire, si » Moscow n'eût pas été livré aux flammes, Votre » Majesté comptait-elle y prendre ses quartiers? » — Sans doute, a répondu l'Empereur, et j'au-

» rais alors donné le spectacle singulier d'une » armée hivernant paisiblement au milieu d'une » nation ennemie qui la presse de toutes parts : » c'eût été le vaisseau pris par les glaces. Vous » vous seriez trouvé en France privés plusieurs » mois de mes nouvelles; mais vous fussiez de- » meurés tranquilles, vous eussiez été sages; » Cambacérès, comme de coutume, eût mené » les affaires en mon nom, et tout eût été son » train comme si j'eusse été présent. L'hiver, » en Russie, eût pesé sur tout le monde; l'en- » gourdissement eût été général. Le printemps » fut revenu aussi pour tout le monde. Chacun » se fût réveillé à la fois, et l'on sait que les » Français sont aussi lestes qu'aucuns.

» Au premier retour de la belle saison, j'eusse » donc marché aux ennemis; je les eusse battus; » j'eusse été maître de leur Empire. Mais Alexan- » dre, croyez le bien, ne m'eût pas amené jus- » que-là. Il eût passé avant par toutes les con- » ditions que j'eusse dictées; et alors la France » eût enfin commencé à pouvoir jouir. Et vrai- » ment, cela a tenu à bien peu de chose! car » j'avais été pour combattre des hommes en

» armes, et non la nature en courroux : j'ai défait » des armées; mais je n'ai pu vaincre les flammes, » la gelée, l'engourdissement, la mort! Le des- » tin a dû être plus fort que moi. Et, pourtant, » quel malheur, pour la France, pour l'Europe!

» La paix dans Moscow accomplissait et termi- » nait mes expéditions de guerre. C'était, pour » la grande cause, la fin des hasards et le com- » mencement de la sécurité. Un nouvel horizon, » de nouveaux travaux allaient se dérouler, tout » plein du bien-être et de la prospérité de tous. » Le système européen se trouvait fondé; il n'é- » tait plus question que de l'organiser.

» Satisfait sur ces grands points, et tranquille » partout, j'aurais eu aussi mon *congrès* et ma » *sainte-alliance*. Ce sont des idées qu'on m'a » volées. Dans cette réunion de tous les souve- » rains, nous eussions traité de nos intérêts en » famille, et compté de clerc à maître avec les » peuples.

» La cause du siècle était gagnée, la révolution » accomplie; il ne s'agissait plus que de la ra- » commoder avec ce qu'elle n'avait pas détruit. » Or, cet ouvrage m'appartenait; je l'avais pré-

» paré de longue main *aux dépens de ma popula-*
» *rité peut-être.* N'importe. Je devenais l'arche
» de l'ancienne et de la nouvelle alliance, le mé-
» diateur naturel entre l'ancien et le nouvel ordre
» de choses. J'avais les principes et la confiance
» de l'un; je m'étais identifié avec l'autre; j'ap-
» partenais à tous les deux; j'aurais fait en cons-
» cience la part de chacun.

» *Ma gloire eût été dans mon équité.* »

Et après avoir énuméré ce qu'il eût proposé de souverain à souverain, et de souverains à peuples: « forts comme nous l'étions, continuait-
» il, tout ce que nous eussions concédé eût sem-
» blé grand. Il nous eût mérité la reconnaissance
» des peuples. Aujourd'hui, ce qu'ils arracheront
» ne leur semblera jamais assez, et ils ne cesse-
» ront de se défier, ni d'être mécontens. »

Il passait ensuite en revue ce qu'il eût proposé pour la prospérité, les intérêts, la jouissance et le bien-être de l'association européenne. Il eût voulu les mêmes principes, le même système partout; un Code européen; une Cour de Cassation européenne, redressant, pour tous, les

erreurs, comme la nôtre redresse chez nous celles de nos tribunaux. Une même monnaie sous des coins différens; les mêmes poids, les mêmes mesures, les mêmes lois, etc., etc.

« L'Europe, disait-il, n'eût bientôt fait de la » sorte véritablement qu'un même peuple, et » chacun en voyageant partout, se fût trouvé » toujours dans la patrie commune. »

Il eût demandé toutes les rivières navigables pour tous; la communauté de mers; que les grandes armées permanentes fussent réduites désormais à la seule garde des souverains, etc.

Enfin, c'était une foule d'idées, la plupart nouvelles; les unes des plus simples, d'autres tout à fait sublimes, sur les diverses branches politiques, civiles, législatives; sur la religion, les arts, le commerce : elles embrassaient tout.

Il a conclu : « De retour en France, au sein » de la patrie, grande, forte, magnifique, tran- » quille, glorieuse, j'eusse proclamé ses limites » immuables; toute guerre future, purement *dé-* » *fensive;* tout agrandissement nouveau, *anti-* » *national.* J'eusse associé mon fils à l'Empire;

» ma *dictature* eût fini, et son règne constitu-
» tionnel eût commencé....

» Paris eût été la capitale du monde, et les
» Français l'envie des nations!...

» Mes loisirs ensuite et mes vieux jours
» eussent été consacrés, en compagnie de l'Impé-
» ratrice et durant l'apprentissage royal de mon
» fils, à visiter lentement et en vrai couple cam-
» pagnard, avec nos propres chevaux, tous les
» recoins de l'Empire, recevant les plaintes, re-
» dressant les torts, semant de toutes parts et
» partout les monumens et les bienfaits!!!....
» Mon cher, voilà encore de mes rêves!!!»

L'Empereur avait beaucoup parlé de l'intérieur de la Russie, de la prospérité de laquelle nous n'avions nul soupçon, disait-il; il s'était arrêté beaucoup sur Moscow, qui l'avait fort étonné sous tous les rapports, et pouvait supporter sans embarras le parallèle avec toutes les capitales de l'Europe, dont il surpassait le plus grand nombre. Malheureusement je ne trouve ici que des indications, et je ne saurais plus aujourd'hui reproduire aucun des développemens.

Les clochers dorés de Moscow avaient surtout

frappé ses regards, et c'est ce qui le porta, lors de son retour, à faire redorer le dôme des Invalides *; il se proposait d'appliquer cet embellissement à beaucoup d'autres édifices de Paris.

N. B. Comme la ville de Moscow semble avoir été si différente de l'idée que nous nous en formions en général, dans notre occident, je pense qu'il sera agréable d'en trouver ici la description fournie par un témoin oculaire, personnage important de l'expédition, le baron Larrey, chirurgien en chef de la grande armée. Je tire cette description d'un ouvrage de ce savant célèbre (les Mémoires de la Chirurgie Militaire), peu répandu, peut-être, à cause de sa nature particulièrement scientifique.

C'est au moment de se mettre en route pour

* Depuis la publication du Mémorial, on m'a fait observer qu'il y avait ici anachronisme; la dorure du dôme des invalides ayant été commencée en effet avant la campagne de Russie. Ce seront les minarets du Caire, et non les clochers de Moscow qui en auront donné l'idée à Napoléon; et c'est sans doute ce qu'il aura voulu dire; mais cette méprise de sa part, dans une conversation courante, et sans but spécial, est facile à comprendre; il en arrive de pareilles à tout le monde.

Moscow, après la bataille de Mozaïsk ou de la Moskowa.

« A peine étions-nous, y est-il dit, éloignés de quelques milles de Mozaïsk, que nous fûmes tout étonnés de nous trouver, malgré le voisinage où l'on était d'une des plus grandes capitales du monde, sur une plaine sablonneuse, aride et complétement déserte. L'aspect lugubre de cette solitude qui jetait tous les soldats dans le découragement, semblait nous présager la désertion entière de Moscow, et les malheurs qui nous attendaient dans cette cité, dont la richesse devait nous promettre un autre sort.

» L'armée traversa cet espace avec peine. Les chevaux étaient harassés, épuisés par la faim et la soif; car l'eau était aussi rare que les fourrages. Les hommes eurent aussi beaucoup à souffrir. On était en effet accablé de fatigues et privé de subsistances. La troupe n'avait reçu depuis longtemps aucune distribution, et le peu de ressources que l'on trouva dans Mozaïsk, ne servit qu'à la jeune et la vieille garde. Un assez grand nombre de conscrits de ce premier corps furent victimes de l'abus qu'ils firent du chenaps (eau-de-

vie du pays.) On les voyait s'éloigner à quelques pas de leurs compagnons, chanceler, tourner sur eux-mêmes, puis tomber sur leurs genoux ou s'asseoir involontairement; ils restaient immobiles dans cette attitude, et expiraient bientôt après, sans proférer une seule plainte. Ces jeunes sujets étaient prédisposés aux effets pernicieux de cette liqueur, par l'ennui, les privations et les fatigues excessives.

» Cependant nous arrivâmes le quatorze septembre au soir dans l'un des faubourgs de Moscow; nous y apprîmes que l'armée russe, à son passage dans la ville, avait entraîné avec elle tous les citoyens et les fonctionnaires publics; il n'était resté que quelques gens du bas-peuple et de la domesticité : en sorte qu'en parcourant les principales rues de cette grande cité, où nous entrâmes le lendemain au matin, nous ne rencontrâmes presque personne : toutes les maisons étaient entièrement abandonnées. Mais ce qui nous surprit beaucoup, ce fut de voir le feu se manifester dans plusieurs quartiers éloignés, où aucun de nos soldats n'avait encore paru, et particulièrement dans le bazar du Kremlin, bâti-

ment très-vaste, garni de portiques qui ont quelque ressemblance avec ceux du Palais-Royal à Paris.

» D'après ce que nous avions vu sur notre passage en traversant la petite Russie, nous restâmes étonnés de la grandeur de Moscow, du grand nombre d'églises et de palais qu'il renfermait, de la belle architecture de ces édifices, de la distribution commode des maisons principales, de la richesse de l'ameublement et de tous les objets de luxe que l'on trouvait dans la plupart. Les rues sont généralement spacieuses, régulières et bien percées. Rien ne semblait être en discordance dans cette cité. Tout annonçait son opulence et le commerce immense qu'elle faisait des produits des quatre parties du monde.

» La construction variée des palais, des maisons et des églises, ajoutait infiniment à la beauté de la ville. Il y avait des quartiers qui, par le genre d'architecture des différens édifices, indiquaient par quelles nations en général ils étaient habités : ainsi, on distinguait facilement le quartier des Francs, celui des Chinois ou Indiens, celui des Allemands. Le Kremlin pouvait être

considéré comme la citadelle de Moscow : il est au centre de la ville, sur un promontoire assez élevé, entouré d'une muraille à créneaux, et flanqué, de distance en distance, par des tours armées de canons. Le bazar, dont nous avons parlé, ordinairement rempli de marchandises de l'Inde et de fourrures précieuses, était devenu la proie des flammes, et l'on ne put profiter que des objets qui avaient été emmagasinés dans les caves où les soldats pénétrèrent après l'incendie qui consuma presque tout l'extérieur de ce bel édifice. Le palais des Empereurs, celui du Sénat, les archives, l'arsenal, et deux temples fort anciens, occupent le reste du Kremlin. Ces divers monumens, d'une riche architecture, se présentent majestueusement tout autour de la place d'armes. On s'imagine être transporté sur la place publique de l'antique Athènes, où l'on admirait, d'un côté, l'aréopage et le temple de Minerve; de l'autre, l'académie et l'arsenal. Entre les deux temples s'élève une tour cylindrique, en forme de colonne, désignée sous le nom de la tour d'Yvan : c'est plutôt un minaret égyptien, dans l'intérieur duquel on a suspendu plu-

sieurs cloches de diverses grandeurs. Au pied de cette tour, on en voit une d'une grosseur prodigieuse, dont il est parlé par tous les historiens. Du haut de la tour on découvre toute la ville et ses environs : elle se dessine sous la forme d'une étoile à quatre branches bifurquées. Les couleurs variées des toits des maisons ; l'or et l'argent qui recouvrent les dômes et les chapiteaux des clochers, dont le nombre est considérable, donnent à cette cité l'aspect le plus pittoresque. Rien n'égale la richesse de l'un des temples ou églises du Kremlin (c'était le tombeau des Empereurs) : ses parois sont recouverts de plaques de vermeil de cinq à six lignes d'épaisseur, sur lesquels est représentée, en relief, l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament : les lustres et les candelabres d'argent massif étaient surtout remarquables par leurs proportions extraordinaires.

» Les hôpitaux, qui fixèrent particulièrement mon attention, sont dignes de la nation la plus civilisée du monde : je les distingue en hôpitaux militaires et en hospices civils. Le grand hôpital militaire est divisé en trois parties présentant

ensemble un parallélogramme. La principale partie a été construite sur le bord d'une grande route, en face d'une caserne immense, qu'on peut comparer à l'Ecole Militaire de Paris. Deux bâtimens latéraux, en coupant à angles droits le premier, forment l'enceinte de la cour, d'où l'on communique dans un beau et vaste jardin qui sert de promenade aux malades. Un portique, à colonnes d'ordre composite, forme la façade de ce bâtiment, élevé de deux étages. On entre d'abord dans un vestibule spacieux, où correspondent les portes d'entrées des salles du rez-de-chaussée, et où est placé un grand et magnifique escalier qui conduit aux étages supérieurs. Les salles occupent toute la longueur du bâtiment : elles sont percées, de chaque côté, de fenêtres qui vont du plancher jusqu'au plafond : elles sont à double chassis de vitres, comme dans toute la Russie, et parfaitement closes en hiver : des poëles sculptés sont placés dans l'intérieur aux distances convenables. Il règne dans les salles quatre rangs de lits uniformes, séparés par les espaces que commande la salubrité; chaque rang est composé de cinquante

lits, dont le nombre total pouvait se monter à plus de trois mille : les trois corps-de-logis de l'hôpital renferment quatorze salles principales, à peu près de la même étendue. Les usines, la pharmacie, la cuisine et tous les accessoires sont établis très-commodément dans autant d'endroits isolés, à portée des salles. Cet hôpital est un des mieux construits, des plus vastes et des plus beaux que j'aie jamais vus.

» Les hospices civils sont également dignes d'attention. Les quatre principaux sont l'hôpital de Cheremetow, celui de Galitzin, l'hôpital d'Alexandre, et celui des Enfans trouvés.

» Le premier, remarquable par sa forme, sa construction et ses distributions intérieures, fut destiné à recevoir les blessés et malades de la garde.

» Cet hospice, élevé de trois étages, a la forme d'un croissant : derrière cet édifice se trouvent les accessoires. Un beau portique, qui fait saillie au centre de cette demi-lune, forme l'entrée d'une chapelle qui occupe le milieu du bâtiment; cette chapelle, surmontée d'un dôme, autour de laquelle correspondent les principales

salles destinées aux malades, renferme le mausolée du Prince fondateur : elle est ornée de colonnes de stuc, de statues et de beaux tableaux. La pharmacie est une des plus belles et des plus riches que je connaisse.

» L'hôpital des Enfans trouvés, situé sur le bord de la Moskowa, protégé par le canon du Kremlin, est sans contredit le plus vaste et le plus bel établissement de ce genre qu'il y ait en Europe. Il se compose de deux portions d'édifices : la première, où est la porte d'entrée, est destinée au logement du Gouverneur, pris parmi les anciens généraux d'armée ; à celui de l'administration, des officiers de santé, des bureaux et de toutes les personnes attachées au service de l'hospice ; la deuxième forme un carré parfait. Au milieu de la cour, qui est très-grande, est une fontaine à réservoir, qui distribue l'eau de la rivière dans tout l'hôpital. Chacun des côtés se compose de quatre grands étages, autour desquels règne un corridor régulier, peu large, assez spacieux cependant pour que l'air et les individus y circulent librement. Les salles occupent le reste de la largeur et toute la longueur

de chaque aile du bâtiment. Dans chaque salle sont placés deux rangs de lits à rideaux : leur grandeur est relative à celle des enfans; le quartier des garçons est séparé de celui des filles; la plus grande propreté et le plus grand ordre règnent partout.

» A peine avions nous pris possession de la ville, et étions-nous parvenus par nos efforts à éteindre le feu que les Russes avaient allumé dans les plus beaux quartiers, que, par suite de deux causes majeures, l'incendie se renouvela d'une manière plus vive, se propagea rapidement d'une section de la ville à l'autre, et embrasa toute la cité. La première de ces causes est justement rapportée à la volonté, bien prononcée, d'une certaine classe de Russes que l'on dit être les individus détenus dans les prisons, dont les portes avaient été ouvertes au départ de l'armée : ces misérables, excités soit par un ordre supérieur, soit par un mouvement spontané, dans la vue sans doute d'exercer le pillage, se portaient aux yeux de tout le monde, d'un palais à l'autre, ou d'une maison à une autre, pour y mettre le feu. Les patrouilles fran-

çaises, quoique nombreuses et fréquentes, n'avaient pu les en empêcher. J'ai vu prendre plusieurs de ces misérables sur le fait; on avait saisi dans leurs mains des mèches allumées et des matières combustibles. La peine de mort, appliquée à ceux qu'on prenait en flagrant délit, ne faisait nulle impression sur les autres; et l'incendie continua trois jours et trois nuits sans interruption. En vain nos soldats coupèrent les maisons pour l'arrêter; la flamme franchissait bientôt les espaces, et en un clin-d'œil les bâtimens ainsi isolés étaient embrasés. La deuxième cause devait être attribuée aux vents impétueux de l'équinoxe, toujours très-forts dans ces contrées, et à la faveur desquels le feu croissait et se déployait avec une activité extraordinaire.

» Il serait difficile, dans quelque circonstance que ce soit, d'avoir un tableau plus horrible que celui qui affligeait nos regards. Ce fut surtout pendant la nuit du dix-huit au dix-neuf septembre, époque où l'incendie était au plus haut degré, que ces effets offraient un spectacle étonnant : le temps était beau et sec, les vents

n'ayant cessé de régner de l'Est au Nord, ou du Nord à l'Est. Pendant cette nuit, dont l'image effrayante restera toujours gravée dans mon souvenir, toute la cité était embrasée; des gerbes épaisses de flammes de couleurs variées s'élevaient de toutes parts jusqu'aux nues, couvraient en entier l'horizon, portant au loin une lumière éclatante et une chaleur brûlante. Ces gerbes de feu, projetées dans tous les sens, et entraînées par la violence des vents, étaient accompagnées dans leur ascension et dans leur marche rapide par un sifflement épouvantable et par des détonations foudroyantes, résultat de la combustion des poudres, du salpêtre, des huiles, résines et eaux-de-vie, dont la plupart des maisons et des boutiques étaient remplies. Les plaques de tôle vernissée, qui recouvraient les bâtimens, se détachaient brusquement par l'effet de la chaleur, et allaient jaillir au loin. Des portions très-considérables de poutres ou de solives de sapins enflammées, lancées à de très-grandes distances, servaient à propager l'incendie jusqu'aux maisons que l'on croyait les moins exposées à cause de leur éloignement.

L'épouvante et la terreur avaient frappé tout le monde. La garde, le quartier-général et le chef de l'armée quittèrent le Kremlin et la cité, et allèrent établir un camp à Pétrowski, château de Pierre-le-Grand, sur la route de Pétersbourg. Je restai avec un très-petit nombre de mes camarades dans une maison bâtie en pierre, isolée, et située au sommet du quartier franc, près du Kremlin : je pus facilement observer de là tous les phénomènes de cet épouvantable embrasement. Nous avions envoyé nos équipages au camp, étant toujours sur le qui-vive, pour parer aux événemens ou pour les prévenir.

» Les hommes du bas peuple, qui étaient restés dans Moscow, pourchassés d'une maison à l'autre par l'incendie, jetaient des cris lamentables; très-jaloux de sauver ce qu'ils avaient de plus précieux, ils se chargeaient de balots qu'ils avaient peine à porter, et que souvent on les voyait abandonner pour se soustraire aux flammes. Les femmes, conduites par un sentiment d'humanité bien naturel, emportaient un ou deux enfans sur leurs épaules, traînaient les autres par la main; et, pour échapper à la mort

qui les menaçait de toutes parts, couraient, les jupes retroussées, se réfugier dans les recoins des rues et des places; mais l'activité du feu les forçait bientôt d'abandonner cet asile et de fuir précipitamment de tous côtés sans pouvoir quelquefois sortir de cette espèce de labyrinthe, où plusieurs d'entre elles trouvèrent une fin malheureuse. J'ai vu des vieillards, dont la longue barbe avait été atteinte par les flammes, traînés sur de petits chariots par leurs propres enfans, qui s'empressaient de les enlever de ce véritable Tartare.

» Quant à nos soldats, tourmentés par la faim et la soif, ils bravaient tous les dangers pour ravir du fond des caves et boutiques embrasées, les comestibles, les vins, les liqueurs ou autres objets plus ou moins utiles. On les voyait courir dans les rues, pêle-mêle avec les habitans désespérés, emportant tout ce qu'ils avaient pu arracher aux ravages de cet affreux incendie. Enfin, en huit ou dix jours, cette immense et superbe cité fut réduite en cendres, à l'exception du palais Kremlin, de quelques grandes maisons et de toutes les églises: ces édifices sont bâtis en pierre.

» Cette calamité jeta l'armée dans une grande consternation, et nous présagea de plus grands malheurs. Nous crûmes tous ne pouvoir plus trouver ni subsistance, ni étoffes, ni les autres objets nécessaires à l'habillement des troupes, et dont on avait le plus pressant besoin. Quelle idée plus sinistre pouvait se présenter à notre imagination! Cependant le quartier-général vint, après l'incendie, s'établir de nouveau au Kremlin, et la garde se logea dans quelques maisons du quartier franc qui avaient été épargnées. Chacun reprit l'exercice de ses fonctions.

» On découvrit, à force de recherches, des magasins de farine, de viande, de poisson salé, d'huile, d'eau-de-vie, de vins et de liqueurs. On en fit quelques distributions aux soldats; mais on voulut beaucoup trop épargner ou emmagasiner; et cet excès de prévoyance, qui n'est quelquefois qu'un prétexte, conduisit à brûler par la suite ou à laisser dans ces magasins des denrées de tout genre, dont on aurait pu tirer les plus grands avantages, et qui auraient même suffi aux besoins de l'armée pendant plus de six mois, si l'on fût resté à Moscow. Il en fut

ainsi, principalement pour les étoffes et les fourrures qu'on aurait dû s'empresser de faire confectionner, de manière à fournir à nos troupes tous les vêtemens capables de les préserver, le plus possible, de la rigueur du froid auquel il fallait s'attendre. De leur côté, les soldats, qui ne songent jamais à l'avenir, loin de suppléer, pour leur intérêt, à ce défaut de précaution, ne s'occupaient qu'à recueillir les vins, les liqueurs, les matières d'or et d'argent, et méprisaient tout le reste.

» Cette abondance inattendue, qu'ils devaient à leurs infatigables recherches, altéra la discipline de l'armée et la santé des hommes intempérans. Ce seul motif aurait dû nous faire presser notre départ pour la Pologne. Moscow devint pour nos troupes une nouvelle Capoue. Les chefs de l'armée ennemie entretenaient les nôtres dans des espérances de paix : les préliminaires devaient être signés d'un jour à l'autre. Cependant des nuées de Cosaques couvraient nos cantonnemens, et nous enlevaient tous les jours un grand nombre de fourrageurs. Le général Kutusoff rassemblait les débris de son

armée et la fortifiait des recrues qu'il recevait de toutes parts. Insensiblement et sous divers prétextes de pacification, ses avant-gardes se rapprochèrent des nôtres. Enfin, le terme des négociations était arrivé, et c'est au moment où l'ambassadeur français devait obtenir une première décision, que le corps d'armée du prince Joachim fut enveloppé. Notre général ambassadeur put à peine franchir les obstacles qu'il rencontra pour se rendre à Moscow. Déjà plusieurs portions de nos troupes et quelques pièces de canons avaient été enlevées. Néanmoins, les divers corps de cette avant-garde, d'abord dispersés, se rallient, rompent la colonne russe qui les cernait, prennent une position favorable, et s'élancent tour à tour sur la cavalerie nombreuse de l'ennemi, qu'ils repoussent avec force en reprenant une partie des pièces d'artillerie et des soldats faits prisonniers dans la première attaque. Enfin, l'arrivée du général Lauriston et des blessés nous confirma, au quartier-général, la reprise des hostilités. Des ordres sont aussitôt donnés pour le départ subit de l'armée; la générale se fait entendre : tous les corps

se disposent à exécuter ce mouvement précipité. On se hâte de faire quelques provisions, et l'on se met en marche dans la journée du dix-neuf octobre. »

Dimanche 25.

Sur le couronnement, etc. — Décrets de Berlin et de Milan. — Grande cause de la haine des Anglais.

Le temps s'est remis tout à fait au beau. L'Empereur a déjeûné sous la tente; il nous y a tous fait appeler. La conversation a conduit à parler des cérémonies du couronnement. Il demandait des renseignemens à l'un de nous qui y avait assisté, et qui n'a pu les donner. Il les a demandés à un autre; mais celui-ci n'y avait pas été. « Où étiez-vous donc alors, lui a dit l'Empereur? — Sire, à Paris. — Et comment! vous » n'avez pas vu le couronnement? — Non, Sire. » L'Empereur alors le regardant de travers et saisissant son oreille, lui a dit: « Vous seriez-vous » avisé de faire l'aristocrate à ce point? — Mais, » Sire, mon heure n'était pas venue. — Mais vous » avez du moins vu le cortége? — Ah! Sire, si » ma curiosité l'eût emporté, j'aurais couru du

» moins à ce qu'il y avait de plus digne, de plus » précieux à voir, et je ne dois rien diminuer ici » de mon mérite ou de mes torts. J'avais pourtant » un billet, et j'aimai mieux en faire hommage » à la dame anglaise dont je parlais dernièrement » à Votre Majesté, laquelle, par parenthèse, y » attrappa un rhume dont elle manqua mourir. » Moi, je restai tranquillement chez moi. — Ah ! » c'est trop fort, dit l'Empereur, le vilain aristo- » crate ! Comment? Vraiment, vous en étiez à ce » point?—Hélas ! oui, Sire, a repris l'accusé, » et pourtant me voici près de vous, et à Sainte- » Hélène. » Et l'Empereur, lâchant l'oreille, a » souri.

Après déjeûner, il m'est venu un capitaine de l'artillerie anglaise, ayant été six ans à l'île de France. Il devait partir le lendemain pour l'Europe. Il m'a supplié, sous mille formes et mille manières, de lui obtenir le bonheur de voir l'Empereur. Il eût, disait-il, donné tout au monde pour une telle faveur ; sa reconnaissance serait sans bornes, etc. Nous avons causé fort longtemps : l'Empereur faisait son tour en calèche, je n'avais pas été de la course. A sa rentrée,

j'ai été assez heureux pour remplir les vœux de l'officier anglais. Il a été reçu plus d'un quart d'heure par l'Empereur; il en était ivre de satisfaction, n'ignorant pas que cette faveur devenait chaque jour plus rare. Tout l'avait frappé, disait-il, au dernier degré dans Napoléon : ses traits, son affabilité, le son de sa voix, ses expressions, les questions qu'il avait faites; c'était, me disait-il, un héros, un dieu !....

Le temps était délicieux. L'Empereur a continué de se promener dans le jardin, entouré de nous. Il discutait sur le non succès de la négociation de l'un de nous; chose que l'Empereur avait jugée des plus simples, et qui s'était trouvée des plus délicates pour le négociateur. Il avait dû proposer un papier à des officiers anglais, pour qu'ils le publiassent en Angleterre.

L'Empereur s'acquittait de sa censure avec sa logique ordinaire, avec l'esprit et le sel qui lui sont familiers; toutefois, il en était fort contrarié; sa conversation est devenue forte, il l'a poussée jusqu'à l'humeur, et c'était pour la première fois peut-être que le patient en éprouvait les marques. « Enfin, a-t-il conclu, ce que

» vous proposiez là à d'autres, Monsieur, après » tout, vous l'eussiez accepté vous-même à leur » place?—Non, Sire.—Comment non? Eh bien! » a-t-il ajouté d'une manière réprobative, vous » ne seriez pas mon ministre de la police. — Et » Votre Majesté aurait raison, a répliqué vive- » ment celui-là, qui s'était ému à son tour; je » ne me sens aucune disposition pour un tel » poste. » Un instant avant le dîner, l'Empereur, le voyant entrer au salon, a dit : « Ah! » voilà notre petit officier de police. Venez, ap- » prochez, mon petit officier de police; » et lui a pincé l'oreille. Bien que des heures se fussent écoulées depuis la conversation vive, l'Empereur se la rappelait; il savait celui qui en avait été l'objet très-sensible; et il était visible qu'il voulait en effacer l'impression. Voilà des nuances caractéristiques; et celles qui ressortent des objets les plus petits sont les plus naturelles, les plus sûres.

Après le dîner, la conversation a conduit l'Empereur à parcourir le sujet spécial de sa querelle maritime avec l'Angleterre. « La préten- » tion du blocus sur le papier, disait-il, lui

» valut mon fameux décret de Berlin. Le conseil » britannique, dans sa colère, lance ses arrêts ; » il établissait un octroi sur les mers. Riposté » aussitôt par les célèbres décrets de Milan, qui » dénationalisent tout pavillon qui se soumet- » trait aux actes anglais ; et c'est alors que la » guerre devint, en Angleterre, vraiment per- » sonnelle. La rage contre moi saisit tous ceux » qui tenaient au commerce. L'Angleterre s'in- » digna d'une lutte et d'une énergie qu'elle ne » connaissait pas. Elle avait toujours trouvé ceux » qui m'avaient devancé plus complaisans. »

L'Empereur, plus tard, a développé les mesures par lesquelles il avait forcé les Américains à se battre contre les Anglais. Il avait trouvé le moyen, disait-il, d'attacher leurs intérêts à leurs droits ; car c'est pour les premiers qu'on se bat, disait-il, beaucoup plus que pour les seconds.

Aujourd'hui l'Empereur s'attendait, disait-il, à quelques tentatives prochaines des Anglais sur la souveraineté des mers, à quelque octroi universel, etc., etc. « C'est pour eux, disait-il, un » des grands moyens d'acquitter leurs dettes,

» de sortir de l'abîme où ils se trouvent plon-
» gés; en un mot, de se tirer d'affaire. S'ils ont
» parmi eux un génie hardi, une tête forte,
» ils doivent entreprendre quelque chose de la
» sorte. Personne ne saurait s'y opposer, et ils
» peuvent présenter la chose avec une espèce
» de justice. Ils ont à faire valoir que c'est pour
» le salut de l'Europe qu'ils en sont arrivés là;
» qu'ils ont réussi; qu'on leur en doit quelque
» récompense. Et puis, il n'est plus en Europe
» de vaisseau de guerre que les leurs. Ils règnent
» aujourd'hui de fait sur les mers. Il n'existe
» plus de droits publics quand l'équilibre est
» rompu, etc., etc.

» Les Anglais peuvent être tout aujourd'hui,
» s'ils veulent se réduire à rentrer dans leurs
» vaisseaux. Mais ils exposeront leur supériorité,
» compliqueront leurs affaires, et perdront in-
» sensiblement jusqu'à la considération, s'ils
» s'obstinent à conserver des soldats sur le
» continent. »

Lundi 26.

Relation de la campagne de Waterloo, dictée par Napoléon.

L'Empereur est sorti de très-grand matin, même avant sept heures; il n'a voulu faire lever aucun de nous. Le temps était fort beau ; il s'est mis à travailler seul dans le jardin, sous la tente, où il nous a fait appeler tous pour déjeûner. Il y est demeuré jusqu'à deux heures.

A dîner, il a beaucoup parlé de notre situation dans l'île. Il ne voulait pas, disait-il, bouger de Longwood; ne se souciait d'aucune visite; mais il désirait que nous prissions quelque diversion; que nous cherchassions à nous égayer. Il nous aurait vus avec plaisir, disait-il, nous mouvoir et nous produire davantage, etc.

L'Empereur a fait lire ses premières dictées sur la bataille de Waterloo au général Gourgaud. Quelles pages !.... Elles font mal !.... Les destinées de la France ont tenu à si peu de chose !!!..

N. B. La dernière rédaction a été publiée, en

Europe, en 1820 *. On était venu à bout de la faire sortir furtivement de Sainte-Hélène, en dépit de toute vigilance. Dès que cette relation de Waterloo parut dans le monde, personne ne se trompa sur son auteur. On s'est écrié : Napoléon seul pouvait la décrire de la sorte; et l'on assure que c'est précisément ainsi que s'est exprimé le généralissime son antagoniste lui-même. Quels beaux chapitres !..... Il serait impossible d'en essayer une analyse; il faut lire l'original. Toutefois nous transcrivons littéralement ici les dernières pages, contenant, en forme de résumé, neuf observations de Napoléon, sur les fautes qu'on lui a reprochées dans cette campagne.

Ce sont des points qui demeureront classiques, et nous avons pensé qu'on ne serait pas fâché de retrouver ici des objets qui deviennent, toutes les fois que l'occasion s'en présente, le sujet de vives et importantes discussions.

---

* Mémoires pour servir à l'histoire de France en 1815. Paris, chez Barrois aîné, 1820.

Nous ferons précéder ces observations, et toujours de la dictée de Napoléon, du tableau des ressources qui restaient encore à la France après la perte de la bataille.

« La position de la France était critique après la bataille de Waterloo; mais non désespérée. Tout avait été préparé dans l'hypothèse qu'on échouât dans l'attaque de la Belgique. Soixante-dix mille hommes étaient ralliés le vingt-sept, entre Paris et Laon, vingt-cinq à trente mille hommes, y compris les dépôts de la garde, étaient en marche de Paris et des dépôts; le général Rapp, avec vingt-cinq mille hommes de troupes d'élite, devait être arrivé dans les premiers jours de juillet, sur la Marne; toutes les pertes du matériel de l'artillerie étaient reparées. Paris seul contenait cinq cents pièces de canon de campagne, et on n'en n'avait perdu que cent soixante-dix. Ainsi, une armée de cent vingt mille hommes, égale à celle qui avait passé la Sambre le quinze, ayant un train d'artillerie de trois cent cinquante bouches à feu, couvrait Paris au premier juillet. Cette capitale avait indépendamment de cela, pour sa défense, trente-

duc de Wellington entrèrent sur deux colonnes sur le territoire français. Le vingt-deux, le feu prit au magasin à poudre d'Avesnes; la place se rendit. Le vingt-quatre, les Prussiens entrèrent dans Guise, et le duc de Wellington à Cambray. Le vingt-six, il était à Péronne. Pendant tout ce temps, les places de première, deuxième et troisième lignes de la Flandre étaient investies. Cependant ces deux généraux apprirent, le vingt-cinq, l'abdication de l'Empereur, qui avait eu lieu le vingt-deux; l'insurrection des Chambres, le découragement que ces circonstances jetèrent dans l'armée, et les espérances qu'en concevaient les ennemis intérieurs. Dès lors ils ne songèrent plus qu'à marcher sur la capitale, sous les murs de laquelle ils arrivèrent les derniers jours de juin, avec moins de quatre-vingt-dix mille hommes; démarche qui leur aurait été funeste et eût entraîné leur ruine totale, s'ils l'eussent hasardée devant Napoléon; mais ce Prince avait abdiqué!!! Les troupes de ligne qui se trouvaient à Paris, plus de six mille hommes des dépôts de la garde, les tirailleurs de la garde nationale, choisis dans le peuple de cette grande

capitale, lui étaient tous dévoués; il pouvait foudroyer les ennemis intérieurs!!!..... Mais pour développer les motifs qui ont réglé sa conduite dans cette occasion si importante, et qui a eu de si funestes conséquences pour lui et pour la France, il faut reprendre le récit de plus loin.

Première observation. — « On a reproché à l'Empereur : 1° de s'être démis de la dictature au moment où la France avait le plus grand besoin d'un dictateur; 2° d'avoir changé les constitutions de l'Empire dans un moment où il ne fallait songer qu'à le préserver de l'invasion; 3° d'avoir souffert que l'on alarmât les Vendéens, qui d'abord avaient refusé de prendre les armes contre le régime impérial; 4° d'avoir réuni les Chambres lorsqu'il suffisait de réunir les armées; 5° d'avoir abdiqué et laissé la France à la merci d'une Assemblée divisée et sans expérience; car enfin, s'il est vrai qu'il fût impossible au Prince de sauver la patrie sans la confiance de la nation, il ne l'est pas moins que la nation, dans ces circonstances critiques, ne pouvait sauver ni son honneur ni son indépendance sans Napoléon. »

Nous ne ferons aucune réflexion sur des matières qui sont approfondies, et longuement traitées dans le livre X.

Deuxième observation. — « L'art avec lequel les mouvemens des divers corps d'armée ont été dérobés à la connaissance de l'ennemi, au début de la campagne, ne saurait être trop remarqué. Le maréchal Blucher et le duc de Wellington ont été surpris; ils n'ont rien vu, rien su de tous les mouvemens qui s'opéraient près de leurs avant-postes.

» Pour attaquer les deux armées ennemies, les Français pouvaient déborder leur droite, leur gauche et percer leur centre. Dans le premier cas ils déboucheraient par Lille, et rencontreraient l'armée anglo-hollandaise; dans le second, ils déboucheraient par Givet et Charlemont, et rencontreraient l'armée prusso-saxonne. Ces deux armées restaient réunies puisqu'elles seraient pressées l'une sur l'autre, de la droite sur la gauche, et de la gauche sur la droite. L'Empereur adopta le parti de couvrir ses mouvemens par la Sambre, et de percer la ligne des deux armées à Charleroi, point de leur jonction, manœu-

vrant avec rapidité et habileté. Il trouva ainsi dans les secrets de l'art des moyens supplémentaires qui lui tinrent lieu de cent mille hommes qui lui manquaient. Ce plan fut conçu et exécuté avec audace et sagesse.

Troisième observation. — « Le caractère de plusieurs généraux avait été détrempé par les événemens de 1814; ils avaient perdu quelque chose de cette audace, de cette résolution et de cette confiance qui leur avaient valu tant de gloire, et avaient tant contribué au succès des campagnes passées.

» 1° Le quinze juin, le troisième corps devait prendre les armes à trois heures du matin, et arriver devant Charleroi à dix heures; il n'arriva qu'à trois heures après-midi.

» 2° Le même jour, l'attaque des bois en avant de Fleurus, qui avait été ordonnée pour quatre heures après midi, n'eut lieu qu'à sept heures. La nuit survint avant qu'on pût entrer à Fleurus, où le projet du chef avait été de placer son quartier-général ce même jour. Cette perte de sept heures était bien fâcheuse au début d'une campagne.

» 3° Ney reçut l'ordre de se porter le seize, avec quarante-trois mille hommes qui composaient la gauche qu'il commandait, en avant des Quatre-Bras, d'y prendre position à la pointe du jour, et même de s'y retrancher. Il hésita, perdit huit heures. Le Prince d'Orange, avec neuf mille hommes seulement, conserva, le seize, jusqu'à trois heures après midi, cette importante position. Lorsqu'enfin le maréchal reçut à midi l'ordre daté de Fleurus, et qu'il vit que l'Empereur allait en venir aux mains avec les Prussiens, il se porta sur les Quatre-Bras, mais seulement avec la moitié de son monde, et laissa l'autre moitié pour appuyer sa retraite à deux lieues derrière; il l'oublia jusqu'à six heures du soir, où il en sentit le besoin pour sa propre défense. Dans les autres campagnes, ce général eût occupé à six heures du matin la position en avant des Quatre-Bras, eût défait et pris toute la division belge; et eût ou tourné l'armée prussienne en faisant, par la chaussée de Namur, un détachement qui fût tombé sur les derrières de la ligne de bataille; ou, en se portant avec rapidité sur la chaussée de Gennapes, il eût surpris en

marche et détruit la division de Brunswick et la cinquième division anglaise, qui venaient de Bruxelles, et de là eût marché à la rencontre des première et troisième divisions anglaises qui arrivaient par la chaussée de Nivelles, l'une et l'autre sans cavalerie ni artillerie, et harassées de fatigue. Toujours le premier dans le feu, Ney oubliait les troupes qui n'étaient pas sous ses yeux. La bravoure que doit montrer un général en chef est différente de celle que doit avoir un général de division, comme celle-ci ne doit pas être celle d'un capitaine de grenadiers.

» 4° L'avant-garde de l'armée française n'arriva le dix-sept devant Waterloo qu'à six heures du soir : sans de fâcheuses hésitations, elle y fût arrivée à trois heures. L'Empereur en parut fort contrarié : il dit, en montrant le soleil : » Que ne donnerais-je pas pour avoir aujourd'hui le pouvoir de Josué, et retarder sa marche » de deux heures. »

» *Quatrième observation.* — Jamais le soldat français n'a montré plus de courage, de bonne volonté et d'enthousiasme; il était plein du sentiment de sa supériorité sur tous les soldats de

l'Europe. Sa confiance dans l'Empereur était tout entière, et peut-être encore accrue ; mais il était ombrageux et méfiant envers ses autres chefs. Les trahisons de 1814 étaient toujours présentes à son esprit; tout mouvement qu'il ne comprenait pas l'inquiétait; il se croyait trahi. Au moment où les premiers coups de canon se tiraient près de Saint-Amand, un vieux caporal s'approcha de l'Empereur, et lui dit : « Sire, mé- » fiez-vous du maréchal Soult ; soyez certain » qu'il nous trahit. — Sois tranquille, lui ré- » pond ce prince, j'en réponds comme de moi. » Au milieu de la bataille, un officier fit le rapport au maréchal Soult, que le général Vandamme était passé à l'ennemi; que ses soldats demandaient à grands cris qu'on en instruisît l'Empereur. Sur la fin de la bataille, un dragon, le sabre tout dégoûtant de sang, accourut criant : » Sire, venez vite à la division, le général Dhé- » nin harangue les dragons pour passer à l'en- » nemi. — L'as-tu entendu? — Non, Sire, mais » un officier qui vous cherche l'a vu et m'a » chargé de vous le dire. » Pendant ce temps, le brave général Dhénin recevait un boulet de

canon qui lui emportait une cuisse, après avoir repoussé une charge ennemie.

» Le quatorze au soir, le lieutenant-général B....., le colonel C....., et l'officier de l'état-major V....., avaient déserté du quatrième corps, et passé à l'ennemi. Leurs noms seront en exécration tant que le peuple français formera une nation. Cette désertion avait fort augmenté l'inquiétude du soldat. Il paraît à peu près constant qu'on a crié *sauve qui peut* à la quatrième division du premier corps, le soir de la bataille de Waterloo, à l'attaque du village de La Haye, par le maréchal Blucher. Ce village n'a pas été défendu comme il devait l'être *. Il est également probable que plusieurs officiers porteurs d'ordres ont disparu. Mais si quelques officiers ont déserté, pas un seul soldat ne s'est rendu coupable de ce crime. Plusieurs se tuèrent

* M. le lieutenant-général Durutte, mutilé dans cette désastreuse journée, et qui commandait la quatrième division mentionnée ici, déclare qu'il y a erreur de numéro, sans doute, dans la dictée de Napoléon, ou qu'il y aurait eu inexactitude ou malveillance dans le rapport qu'on lui aurait fait. (Voyez sa lettre insérée dans le Constitutionnel du 25 janvier 1820.).

sur le champ de bataille, où ils étaient restés blessés, lorsqu'ils apprirent la déroute de l'armée.

Cinquième observation. — » Dans la journée du dix-sept, l'armée française se trouva partagée en trois parties : soixante-neuf mille hommes, sous les ordres de l'Empereur, marchèrent sur Bruxelles par la chaussée de Charleroi; trente-quatre mille hommes, sous les ordres du maréchal Grouchy, se dirigèrent sur cette capitale par la chaussée de Wavres, à la suite des Prussiens; sept à huit mille hommes restèrent sur le champ de bataille de Ligny, savoir : trois mille hommes de la division Girard, pour porter secours aux blessés, et former, dans tous les cas imprévus, une réserve aux Quatre-Bras; quatre à cinq mille hommes formant les parcs de réserve restèrent à Fleurus et à Charleroi. Les trente-quatre mille hommes du maréchal Grouchy, ayant cent-huit pièces de canon, étaient suffisans pour culbuter l'arrière-garde prussienne dans toutes les positions qu'elle prendrait, presser la retraite de l'armée vaincue, et la contenir. C'était un beau résultat de la vic-

toire de Ligny, de pouvoir ainsi opposer trente-quatre mille hommes à une armée qui avait été de cent vingt mille hommes. Les soixante-neuf mille hommes sous les ordres de l'Empereur, étaient suffisans pour battre l'armée anglo-hollandaise de quatre-vingt-dix mille hommes. La disproportion qui existait le quinze entre les deux masses belligérantes, qui étaient alors dans le rapport d'un à deux, était bien changée; elle n'était plus que dans le rapport de trois à quatre. Si l'armée anglo-hollandaise avait battu les soixante-neuf mille hommes qui marchaient contre elle, on eût pu reprocher à Napoléon d'avoir mal calculé; mais il est constant, même de l'aveu des ennemis, que sans l'arrivée du général Blucher, l'armée anglo-hollandaise aurait perdu son champ de bataille entre huit et neuf heures du soir. Sans l'arrivée du maréchal Blucher à huit heures du soir, avec ses premier et deuxième corps, la marche sur Bruxelles, sur deux colonnes, pendant la journée du dix-sept, avait plusieurs avantages. La gauche poussait et contenait l'armée anglo-hollandaise; la droite, sous les ordres du maréchal

Grouchy, poursuivait et contenait l'armée prusso-saxonne ; et le soir, toute l'armée française devait se trouver réunie sur une ligne de cinq petites lieues, de Mont-Saint-Jean à Wavres, ayant ses avant-postes au bord de la forêt. Mais la faute que fit le maréchal Grouchy de s'arrêter le dix-sept à Gembloux, n'ayant fait dans la journée que deux petites lieues, au lieu de continuer jusque vis-à-vis Wavres, c'est-à-dire d'en faire encore trois, fut aggravée et rendue irréparable par celle qu'il fit le lendemain dix-huit, en perdant douze heures, et n'arrivant qu'à quatre heures après midi devant Wavres, au lieu d'y arriver à six heures du matin.

» 1° Chargé de poursuivre le maréchal Blucher, Grouchy le perdit de vue pendant vingt-quatre heures, depuis le dix-sept à quatre heures après midi jusqu'au dix-huit à quatre heures après midi.

» 2° Le mouvement de la cavalerie sur le plateau, pendant que l'attaque du général Bulow n'était pas encore repoussée, fut un accident fâcheux. L'intention du chef était d'ordonner ce mouvement, mais une heure plus tard, et de

le faire soutenir par les seize bataillons d'infanterie de la garde, et cent pièces de canon.

» 3° Les grenadiers à cheval et les dragons de la garde, que commandait le général Guyot, s'engagèrent sans ordre. Ainsi à cinq heures après midi, l'armée se trouva sans avoir une réserve de cavalerie. Si à huit heures et demie cette réserve eût existé, l'orage qui bouleversa le champ de bataille eût été conjuré, les charges de cavalerie ennemie repoussées, les deux armées eussent couché sur le champ de bataille, malgré l'arrivée successive du général Bulow et du maréchal Blucher; l'avantage eût encore été pour l'armée française, car les trente-quatre mille hommes du maréchal Grouchy ayant cent huit pièces de canon, étaient frais et bivouaquèrent sur le champ de bataille. Les deux armées ennemies se fussent dans la nuit couvertes par la forêt de Soignés. L'usage constant dans toutes les batailles, était que la division des grenadiers et dragons de la garde ne perdît pas de vue l'Empereur, et ne chargeât qu'en vertu d'un ordre donné verbalement par ce prince au général qui la commandait.

Le maréchal Mortier, qui commandait en chef la garde, quitta ce commandement le quinze à Beaumont, comme les hostilités commençaient : il ne fut pas remplacé, ce qui eut plusieurs inconvéniens.

Sixième observation. — 1° L'armée française manœuvra sur la droite de la Sambre le treize et le quatorze. Elle campa la nuit du quatorze au quinze à une demi-lieue des avant-postes prussiens ; et cependant le maréchal Blucher n'eut connaissance de rien ; et lorsque le quinze dans la matinée, il apprit à son quartier-général de Namur, que l'Empereur entrait à Charleroi, l'armée prusso-saxonne était encore cantonnée sur une étendue de pays de trente lieues ; il lui fallait deux jours pour se réunir. Il eût dû, dès le quinze mai, porter son quartier-général à Fleurus ; concentrer les cantonnemens de son armée dans un rayon de huit lieues, tenant des avant-gardes sur les débouchés de la Meuse et de la Sambre. Son armée eût pu alors être réunie à Ligny le quinze à midi, y attendre l'attaque de l'armée française, ou, dans la soirée du quinze, marcher contre elle pour la jeter dans la Sambre.

» 2° Cependant, quoique surpris, le maréchal Blucher persista dans le projet de réunir son armée sur les hauteurs de Ligny, derrière Fleurus, bravant la chance d'y être attaqué avant que son armée n'y fût arrivée. Le seize au matin, il n'avait encore réuni que deux corps d'armée, et déjà l'armée française était à Fleurus. Le troisième corps rejoignit dans la journée; mais le quatrième, que commandait le général Bulow, ne put arriver à la bataille. Le maréchal Blucher eût dû, aussitôt qu'il sut les Français à Charleroi, c'est-à-dire dans la soirée du quinze, donner pour point de rassemblement à son armée, non Fleurus, non Ligny, qui se trouvaient déjà sous le canon de son ennemi; mais Wavres, où les Français ne pouvaient arriver que le dix-sept. Il eût eu de plus toute la journée du seize et la nuit du seize au dix-sept pour opérer le rassemblement total de son armée.

» 3° Après avoir perdu la bataille de Ligny, le général prussien, au lieu de faire sa retraite sur Wavres, eût dû l'opérer sur l'armée du duc de Wellington, soit sur les Quatre-Bras, puisque celui-ci s'y était maintenu, soit sur Waterloo.

Toute la retraite du maréchal Blucher, dans la matinée du dix-sept fut à contre sens, puisque les deux armées, qui n'étaient qu'à trois mille toises l'une de l'autre pendant la soirée du seize, ayant pour communication une belle chaussée, ce qui les pouvait faire considérer comme réunies, se trouvèrent le soir du dix-sept éloignées de plus de dix mille toises, et séparées par des défilés et des chemins impraticables.

» Le général prussien a violé les trois grandes règles de la guerre : 1° Tenir ses cantonnemens rapprochés; 2° donner pour point de rassemblement un lieu où ils puissent tous arriver avant l'ennemi; 3° opérer sa retraite sur ses renforts.

Septième observation. — « 1° Le duc de Wellington a été surpris dans ses cantonnemens; il eût dû, le quinze mai, les concentrer à huit lieues autour de Bruxelles, tenant des avant-gardes sur les débouchés de Flandres. L'armée française manœuvrait depuis trois jours à portée de ses avant-postes; elle avait, depuis vingt-quatre heures, commencé les hostilités; son quartier-général était depuis douze heures à Charleroi, que le général anglais ignorait encore tout à Bruxelles,

et tous les cantonnemens de son armée étaient encore en pleine sécurité, occupant un terrain de plus de vingt lieues.

» 2° Le prince de Saxe-Weimar, qui faisait partie de l'armée anglo-hollandaise, était le quinze à quatre heures du soir, en position en avant de Frasne, et savait que l'armée française était à Charleroi. S'il eût envoyé directement un aide-de-camp à Bruxelles, il y serait arrivé à six heures du soir; et cependant ce ne fut qu'à onze heures du soir que le duc de Wellington fut instruit que l'armée française était à Charleroi. Il perdit ainsi cinq heures dans une circonstance et contre un homme où la perte d'une seule heure était d'une grande importance.

» 3° L'infanterie, la cavalerie et l'artillerie de cette armée étaient cantonnées séparément, de sorte que l'infanterie se trouva engagée aux Quatre-Bras, sans cavalerie ni artillerie, ce qui lui fit éprouver une grande perte, puisqu'elle fut obligée de se tenir en colonnes serrées pour faire face aux charges de cuirassiers, et sous la mitraille de cinquante bouches à feu. Ces braves étaient ainsi à la boucherie, sans cavalerie pour

les protéger, et sans artillerie pour les venger. Comme les trois armes ne peuvent pas se passer un moment l'une de l'autre, elles doivent toujours être cantonnées et placées de manière à pouvoir toujours s'assister.

» 4° Le général anglais, quoique surpris, donna pour point de réunion à son armée les Quatre-Bras, depuis vingt-quatre heures au pouvoir des Français. Il exposait ses troupes à être défaites partiellement et à mesure de leur arrivée ; le danger qu'il leur faisait courir était bien plus considérable encore, puisqu'il les faisait arriver sans artillerie et sans cavalerie ; il livrait son infanterie, morcelée et sans l'assistance des deux autres armes, à son ennemi. Son point de rassemblement devait être Waterloo ; il aurait eu alors la journée du seize et la nuit du seize au dix-sept, ce qui était suffisant pour y réunir toute son armée, infanterie, cavalerie, artillerie. Les Français ne pouvaient y arriver que le dix-sept, et eussent trouvé toute son armée en position.

Huitième observation.—» 1° Le général anglais a livré le dix-huit la bataille de Waterloo. Ce parti était contraire aux intérêts de sa nation,

au plan général de guerre adopté par les alliés; il violait toutes les règles de la guerre. Il n'était pas de l'intérêt de l'Angleterre, qui a besoin de tant d'hommes pour recruter ses armées des Indes, de ses colonies d'Amérique, et de ses vastes établissemens, de s'exposer de gaîté de cœur à une lutte meurtrière, qui pouvait lui faire perdre la seule armée qu'elle eût, et lui coûter tout au moins le plus pur de son sang. Le plan de guerre des alliés consistait à agir en masse, et à ne s'engager dans aucune affaire partielle. Rien n'était plus contraire à leur intérêt et à leur plan que d'exposer le succès de leur cause dans une bataille chanceuse, à peu près à force égale, où toutes les probabilités étaient contre eux. Si l'armée anglo-hollandaise eût été détruite à Waterloo, qu'eût servi aux alliés ce grand nombre d'armées qui se disposaient à franchir le Rhin, les Alpes et les Pyrénées?

» 2° Le général anglais, en prenant la résolution de recevoir la bataille à Waterloo, ne la fondait que sur la coopération des Prussiens; mais cette coopération ne pouvait avoir lieu que dans l'après-midi : il restait donc exposé seul

depuis quatre heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, c'est-à-dire pendant treize heures: une bataille ne dure pas ordinairement plus de six heures; cette coopération était donc illusoire.

» Mais, pour compter sur la coopération des Prussiens, il supposait donc que l'armée française était tout entière vis-à-vis de lui, et si cela était, il prétendait donc, pendant treize heures, avec quatre-vingt-dix mille hommes de troupes de diverses nations, défendre son champ de bataille contre une armée de cent quatre mille français. Ce calcul était évidemment faux; il ne se fût pas maintenu trois heures; tout aurait été décidé à huit heures du matin, et les Prussiens ne seraient arrivés que pour être pris à revers. Dans une même journée les deux armées eussent été détruites. S'il comptait qu'une partie de l'armée française aurait, conformément aux règles de la guerre, suivi l'armée prussienne, il devait dès-lors lui être évident qu'il n'en aurait aucune assistance, et que les Prussiens, battus à Ligny, ayant perdu vingt-cinq à trente mille hommes sur le champ de bataille, en ayant eu vingt mille d'éparpillés, poursuivis par trente-

cinq ou quarante mille Français victorieux, ne se seraient pas dégarnis, et se seraient crus à peine suffisans pour se maintenir. Dans ce cas, l'armée anglo-hollandaise aurait dû seule soutenir l'effort de soixante-neuf mille Français pendant toute la journée du dix-huit; et il n'est pas d'Anglais qui ne convienne que le résultat de cette lutte n'était pas douteux, et que leur armée n'était pas constituée de manière à supporter le choc de l'armée impériale pendant quatre heures.

» Pendant toute la nuit du dix-sept au dix-huit le temps a été horrible, ce qui a rendu les terres impraticables jusqu'à neuf heures du matin. Cette perte de six heures depuis la pointe du jour, a été tout à l'avantage de l'ennemi; mais son général pouvait-il faire dépendre le sort d'une pareille lutte du temps qu'il faisait dans la nuit du dix-sept au dix-huit? Le maréchal Grouchy, avec trente-quatre mille hommes et cent huit pièces de canon, a trouvé le secret, qui paraissait introuvable, de n'être dans la journée du dix-huit, ni sur le champ de bataille de Mont-Saint-Jean, ni sur Wavres. Mais

le général anglais avait-il l'assurance de ce maréchal qu'il se fourvoierait d'une si étrange manière? La conduite du maréchal Grouchy était aussi imprévoyable que si, sur sa route, son armée eût éprouvé un tremblement de terre qui l'eût engloutie. Récapitulons. Si le maréchal Grouchy eût été sur le champ de bataille de Mont-Saint-Jean, comme l'ont cru le général anglais et le général prussien, pendant toute la nuit du dix-sept au dix-huit et toute la matinée du dix-huit, et que le temps eût permis à l'armée française de se ranger en bataille à quatre heures du matin, avant sept heures l'armée anglo-hollandaise eût été écharpée, éparpillée; elle eût tout perdu; et si le temps n'eût permis à l'armée française de prendre son ordre de bataille qu'à dix heures, à une heure après-midi, l'armée anglo-hollandaise eût fini ses destins; les débris en eussent été rejetés au-delà de la forêt ou dans la direction de Hal; et l'on eût eu tout le temps, dans la soirée, d'aller à la rencontre du maréchal Blucher, et de lui faire éprouver un pareil sort. Si le maréchal Grouchy eût campé devant Wavres la nuit du dix-sept

au dix-huit, l'armée prussienne n'eût fait aucun détachement pour sauver l'armée anglaise, et celle-ci eût été complétement battue par les soixante-neuf mille Français qui lui étaient opposés.

» 3° La position de Mont-Saint-Jean était mal choisie. La première condition d'un champ de bataille, est de n'avoir pas de défilés sur ses derrières. Pendant la bataille, le général anglais ne sut pas tirer parti de sa nombreuse cavalerie, il ne jugea pas qu'il devait être et serait attaqué par sa gauche; il crut qu'il le serait par sa droite. Malgré la diversion opérée en sa faveur par les trente mille Prussiens du général Bulow, il eût deux fois opéré sa retraite dans la journée, si cela lui eût été possible. Ainsi, par le fait, ô étrange bizarrerie des événemens humains! le mauvais choix de son champ de bataille, qui rendait toute retraite impossible, a été la cause de son succès!!!

Neuvième observation. — » On demandera: Que devait donc faire le général anglais après la bataille de Ligny, et le combat des Quatre-Bras? La postérité n'aura pas deux opinions: il devait

traverser, dans la nuit du dix-sept au dix-huit, la forêt de Soignes, sur la chaussée de Charleroi; l'armée prussienne la devait également traverser sur la chaussée de Wavres; les deux armées se réunir, à la pointe du jour, sur Bruxelles; laisser des arrière-gardes pour défendre la forêt; gagner quelques jours pour donner le temps aux Prussiens, dispersés par la bataille de Ligny, de rejoindre leur armée, se renforcer de quatorze régimens anglais qui étaient en garnison dans les places fortes de la Belgique, où ils venaient de débarquer à Ostende, de retour d'Amérique, et laisser manœuvrer l'Empereur des Français comme il aurait voulu. Aurait-il, avec une armée de cent mille hommes, traversé la forêt de Soignes pour attaquer au débouché les deux armées réunies, fortes de plus de deux cent mille hommes et en position? C'était certainement tout ce qui pouvait arriver de plus avantageux aux alliés. Se serait-il contenté de prendre lui-même position? Son inaction ne pouvait pas être longue, puisque trois cent mille Russes, Autrichiens, Bavarois, etc., étaient arrivés sur le Rhin : ils se-

raient dans peu de semaines sur la Marne, ce qui l'obligerait à accourir au secours de sa capitale. C'est alors que l'armée anglo-prussienne devait marcher et se joindre aux alliés sous Paris. Elle n'aurait couru aucune chance, n'aurait éprouvé aucune perte, aurait agi conformément aux intérêts de la nation anglaise, au plan général de guerre adopté par les alliés, et aux règles de l'art de la guerre. Du quinze au dix-huit le duc de Wellington a constamment manœuvré comme l'a désiré son ennemi; il n'a rien fait de ce que celui-ci craignait qu'il fît. L'infanterie anglaise a été ferme et solide, la cavalerie pouvait mieux faire; l'armée anglo-hollandaise a été deux fois sauvée dans la journée par les Prussiens; la première fois avant trois heures, par l'arrivée du général Bulow avec trente mille hommes, et la deuxième fois par l'arrivée du maréchal Blucher avec trente et un mille hommes. Dans cette journée, soixante-neuf mille Français ont battu cent vingt mille hommes; la victoire leur a été arrachée entre huit et neuf heures; mais par cent cinquante mille hommes.

» Qu'on se figure la contenance du peuple de

Londres au moment où il aurait appris la catastrophe de son armée, et que l'on avait prodigué le plus pur de son sang pour soutenir la cause des rois contre celle des peuples, des priviléges contre l'égalité, des oligarques contre les libéraux, des principes de la sainte-alliance contre ceux de la souveraineté du peuple !!! »

Mardi 27.

Projet de nouvelle défense politique de Napoléon par lui-même.

J'ai été joindre l'Empereur sur les quatre heures. Il avait travaillé toute la matinée. Le vent était très-fort; il n'a pas voulu faire le tour en calèche ; il s'est promené long-temps dans la grande allée du bois; nous y étions tous. Il plaisantait beaucoup un de la bande, qu'il agaçait fort, prétendant qu'il boudait, et l'accusait d'être trop souvent mécontent et de mauvaise humeur, etc., etc.

L'Empereur, au sortir de table, revenant sur sa protestation récente contre le traité du deux août, et s'animant sur son contenu, disait, en marchant à grands pas dans le salon, qu'il allait

en tracer une autre sur un cadre bien autrement vaste et important, contre le bill même de la législature britannique. Il prouverait, disait-il, que ce bill n'était pas une loi, mais une violation de toutes les lois. Lui, Napoléon, y était proscrit, et n'était point jugé. Le parlement d'Angleterre avait fait ce qu'il croyait utile, et non pas ce qui était juste : il avait imité Thémistocle, sans vouloir écouter Aristide. De là, l'Empereur se mettait en jugement devant tous les peuples de l'Europe, et chacun d'eux l'absolvait successivement. Il a passé en revue tous les actes de son administration, et les a tous justifiés. « Les Français et les Italiens, a-t-il dit, gémissent de mon absence. J'emporte la reconnaissance des Polonais, et jusqu'aux regrets tardifs et amers des Espagnols mêmes, etc.

» L'Europe pleurera bientôt la perte de l'équilibre auquel mon Empire français était absolument nécessaire. Elle est dans le plus grand danger; elle peut être à chaque instant inondée de Cosaques et de Tartares. Et vous, Anglais, a-t-il dit en finissant, vous, Anglais, vous pleurerez votre victoire de Waterloo! On amè-

» nera les choses à ce que la postérité, les gens » instruits, les vrais hommes d'État, les vrais » hommes de bien, regretteront amèrement que » je n'aie pas réussi dans toutes mes entreprises. »

L'Empereur a eu des momens sublimes. Je ne le suivrai point dans ses développemens. Il a promis de les dicter, et a dit en avoir déjà arrêté le cadre et les bases en quatorze paragraphes.

Mercredi 28.

Catinat; Turenne; Condé. — De la plus belle bataille de l'Empereur. — Des meilleures troupes, etc.

L'Empereur n'est sorti que sur les quatre heures. Il venait de passer trois heures dans son bain. Le temps était fort aigre; il s'est contenté de quelques tours dans le jardin. Il venait de faire écrire au Gouverneur qu'il ne recevrait désormais personne, à moins qu'on n'admît à Longwood sur les passes du Grand-Maréchal, comme au temps de l'Amiral Cockburn.

Avant de se mettre aux échecs, l'Empereur a trouvé sous sa main un volume de Fénélon. C'était la direction de conscience d'un Roi. Il nous en a lu bon nombre d'articles, les sabrant

tout d'abord avec beaucoup d'esprit et de gaîté. Enfin, il a jeté le livre, disant que le nom d'un auteur n'avait jamais influé sur son opinion; qu'il avait toujours jugé les ouvrages sur ce qu'ils lui faisaient éprouver, louant volontiers, censurant de même, et qu'ici, en dépit du nom de Fénélon, il n'hésitait pas à prononcer que c'étaient autant de rapsodies; et vraiment il eût été difficile de le contredire.

Après dîner, l'Empereur parlait de l'ancienne marine, de M. de Grasse, de sa défaite du douze avril. Il a voulu avoir quelques détails; il a demandé le Dictionnaire des siéges et batailles. L'Empereur l'a parcouru; il lui a fourni une foule d'observations. *Catinat*, pour son malheur, s'est trouvé sous sa main; il l'a rabaissé infiniment à nos yeux. Il l'avait trouvé, disait-il, fort au-dessous de sa réputation, à l'inspection des lieux où il avait opéré en Italie, et à la lecture de sa correspondance avec Louvois. Sorti du tiers-état, observait-il, et du corps des avocats, avec des vertus douces, des mœurs, de la probité, affectant la pratique de l'égalité, établi à Saint-Gratien, aux portes de Paris, il était de-

venu l'affection des gens de lettres de la capitale, des philosophes du jour, qui l'avaient beaucoup trop exalté. Il n'était nullement comparable à Vendôme, prononçait-il.

L'Empereur disait qu'il avait cherché à étudier de même *Turenne* et *Condé*, soupçonnant aussi de l'exagération; mais que là il avait fallu se rendre au mérite. Il avait même observé que dans Turenne, l'audace avait cru chez lui avec l'expérience. Il en montrait plus en vieillissant qu'à son début. C'était peut-être le contraire chez Condé, qui en avait tant déployé en entrant dans la carrière.

Et au sujet de Turenne, de Condé et d'autres grands hommes, j'observerai qu'il est assez bizarre que le hasard ne m'ait jamais laissé entendre le nom du grand Frédéric dans la bouche de Napoléon. Toutefois, la grosse montre ou espèce de réveil matin de ce prince, emportée à Sainte-Hélène, et placée à la cheminée de l'Empereur, l'empressement avec lequel Napoléon, à Potzdam, s'élança sur l'épée du grand Frédéric, en s'écriant : Que d'autres saisissent d'autres dépouilles : voici, pour moi, qui est supérieur

à tous les millions! Enfin, la contemplation longue et silencieuse de Napoléon au tombeau de Frédéric, prouvent assez à quel haut rang ce prince était dans l'esprit de l'Empereur, et combien il avait dû remuer son âme *.

Dans le Dictionnaire des siéges et batailles que feuilletait l'Empereur, il trouvait son nom à chaque page, mais entouré d'anecdotes tout à fait fausses et défigurées, ce qui le portait à se récrier sur toute la fourmillère des petits écrivains, et les indignes abus de la plume. La littérature, disait-il, devenait une nourriture du peuple, lorsqu'elle eût dû demeurer celle des gens délicats.

« On me fait, par exemple, à Arcole, durant » la nuit, prendre le poste d'une sentinelle en» dormie. Cette idée est sans doute d'un bour» geois, d'un avocat, peut-être; mais sûrement » pas celle d'un militaire. L'auteur me veut du » bien, nul doute, et n'imagine rien de plus

* Dans les temps qui ont suivi mon enlèvement de Longwood, Napoléon s'est occupé d'un travail spécial sur le grand Frédéric, de notes et de commentaires sur ses campagnes. (Voyez les Mémoires de Napoléon, tome 8, Bossange Frères, 1823.)

» beau dans le monde que ce qu'il me fait faire. » Il a certainement écrit cela pour me faire hon- » neur ; mais il ignorait que je n'étais guère ca- » pable d'un tel acte ; j'étais trop fatigué pour » cela ; il est à croire que j'étais endormi avant » le soldat dont il parle. »

On a alors compté cinquante à soixante grandes batailles données par l'Empereur. Quelqu'un ayant demandé quelle était la plus belle. Il disait qu'il était difficile de répondre ; qu'il était nécessaire de s'expliquer d'abord sur ce qu'on entendait par la plus belle des batailles. « Les » miennes, continuait-il, ne pouvaient être ju- » gées isolément. Elles n'avaient point unité de » lieu, d'action, d'intention. Elles n'étaient ja- » mais qu'une partie de très-vastes combinai- » sons. Elles ne devaient donc être jugées que » par leur résultat. Celle de *Marengo*, si long- » temps indécise, avait donné toute l'Italie ; celle » d'*Ulm* avait vu disparaître toute une armée ; » celle d'*Iéna* avait livré toute la monarchie prus- » sienne ; celle de *Friedland* avait ouvert l'em- » pire russe ; celle d'*Ekmülh* avait décidé de toute » une guerre, etc., etc.

» Celle de la *Moskowa*, disait-il, était une de » celles où l'on avait déployé le plus de mérite, » et obtenu le moins de résultats.

» Celle de *Waterloo*, où tout avait manqué, » quand tout avait réussi, eût sauvé la France et » réassis l'Europe, etc., etc. »

Mme de Montholon ayant demandé quelles étaient les meilleures troupes: «Celles qui gagnent » des batailles, Madame, a répondu l'Empereur. » Et puis, a-t-il ajouté, elles sont capricieuses » et journalières comme vous, Mesdames. Les » meilleures troupes ont été *les Carthaginois*, » *sous Annibal; les Romains, sous les Scipions;* » *les Macédoniens, sous Alexandre; les Prussiens,* » *sous Frédéric.* » Toutefois, il croyait bien, di- » sait-il, pouvoir affirmer que les Français étaient » ceux qu'il était le plus facile de rendre et de » maintenir les meilleures.

» Avec ma garde complète de quarante à cin- » quante mille hommes, je me serais fait fort de » traverser toute l'Europe. On pourra peut-être » reproduire quelque chose qui vaille mon armée » d'Italie et celle d'Austerlitz; mais, à coup sûr, » jamais rien qui les surpasse. »

L'Empereur, qui s'était arrêté long-temps sur ce sujet qui lui était cher, revenant tout à coup, a demandé quelle heure il était. — Onze heures a-t-on dit. — « Hé bien ! a-t-il repris, en se le-» vant, nous avons le mérite d'avoir gagné notre » soirée sans le secours de la tragédie ni de la » comédie. »

Jeudi 29.

Mathilde de Mme Cottin, etc. — Pas un Français que Napoléon n'eût remué. — Desaix et Napoléon à Marengo. — Sidney-Smith. — Cause involontaire du retour du général Bonaparte en France; historique de ce voyage. — Exemples bien bizarres de la Fortune.

Sur les deux heures, l'Empereur m'a fait appeler dans sa chambre, et m'a donné quelques ordres particuliers. . . . . .

. . . . . .

A quatre heures j'ai été le retrouver sous la tente; il était entouré de tous, assis et se balançant sur une chaise, riant, causant, se battant les flancs pour être gai, et répétant néanmoins souvent qu'il se sentait mou, lâche, ennuyé. Il s'est levé et a fait un tour en calèche.

Après dîner, l'on parlait de roman; on citait Mme Cottin et sa Mathilde, dont le théâtre est en Syrie. L'Empereur demandait s'il avait vu Mme Cottin, si elle l'aimait, si son ouvrage lui était favorable; et comme on hésitait... « D'ailleurs, a-t-il dit, tout le monde m'a aimé et m'a haï; chacun m'a pris, laissé et repris. Je crois qu'on peut affirmer qu'il n'est point un Français que je n'aie remué. Tous m'ont aimé, depuis *Collot-d'Herbois*, s'il avait vécu, jusqu'au Prince de Condé; seulement cela n'a pas été en même temps, mais par intervalle et à des époques différentes. J'étais le soleil qui parcourt l'écliptique en traversant l'équateur. A mesure que j'arrivais dans le climat de chacun, toutes les espérances s'ouvraient, on me bénissait, on m'adorait; mais dès que j'en sortais, quand on ne me comprenait plus, venaient alors les sentimens contraires, etc. »

Plus tard, la conversation s'est arrêtée sur l'Egypte. L'Empereur a répété beaucoup de choses sur Kléber et Desaix. Il n'hésitait pas à prononcer que Kléber était le meilleur officier de son armée après Desaix, et il a raconté plusieurs

circonstances de sa vie et de son caractère. Jusque là, disait Napoléon, il avait passé généralement pour insubordonné; mais il n'en laissa jamais rien soupçonner vis-à-vis du jeune général en chef, ce qui étonnait fort, observait l'Empereur, les officiers de l'état-major, accoutumés à une tout autre allure dans Kléber. L'Empereur revenait à le blâmer extrêmement de la conduite qu'il avait tenue dès qu'il s'était trouvé généralissime en Egypte : il s'était ennuyé, disait-il, de la perspective d'une telle situation, et n'avait songé qu'à revenir en Europe, ce qui l'avait porté à écrire au Directoire une lettre des plus ridicules, pleine d'assertions fausses et absurdes, qui, par la plus bizarre des circonstances, et bien assurément contre toute prévoyance de la part de Kléber, vint tomber précisément entre les mains de celui contre lequel elle était principalement dirigée : Napoléon venait de succéder au Directoire *. Desaix arriva près du premier

* Le volume Ier de la publication du comte de Montholon renferme, page 68 et suivantes, précisément une partie de ces mêmes objets, dictés par Napoléon, la

Consul, au moment de Marengo. Napoléon lui demandait comment il avait pu signer la capitulation de l'Egypte; car l'armée, lui observait-il, était suffisante pour la garder. Nous ne devions plus la perdre. — « Cela est vrai, répondait Desaix, et l'armée était certainement assez nombreuse pour cela; mais le général en chef ne voulait plus y demeurer. Or, le général en chef, à cette distance, n'est pas un seul homme dans l'armée, il en est la moitié, les trois quarts, les cinq sixièmes. Il ne me restait donc qu'à le déposséder; mais il était douteux que j'eusse réussi, et puis c'eût été un crime; car, en pareil cas, le lot d'un soldat est d'obéir, je l'ai fait. »

Desaix à Marengo, aussitôt après son arrivée, reçut le commandement de la réserve. Sur la fin de la bataille, et au milieu du plus grand désordre apparent, Napoléon, arrivant près de lui : « Eh bien! lui dit Desaix, nos affaires vont bien mal, la bataille est perdue; je ne puis plus qu'assurer

---

biographie de Kléber, et sa fameuse lettre au Directoire, avec un grand nombre d'observations fort curieuses de Napoléon en regard.

» la retraite, n'est-ce pas? — Bien au contraire, » lui dit le Premier Consul; pour moi la bataille » n'a jamais été douteuse : tout ce que vous voyez » en désordre, à droite et à gauche, marche pour » se former sur votre queue; la bataille est ga- » gnée. Poussez votre colonne en avant; vous » n'avez qu'à recueillir le fruit de la victoire. »

Plus tard, l'Empereur a beaucoup parlé de sir Sidney-Smith. Il venait, disait-il, de lire dans le Moniteur les pièces de la convention d'El-Arisk, et observait que Sidney-Smith y avait mis beaucoup d'esprit, et s'y était montré honnête homme. Il avait embêté Kléber, disait-il, par tous les contes qu'il était venu à bout de lui faire croire. Mais quand le refus de ratification de la part de son gouvernement arriva, Sidney-Smith s'en montra fort mécontent, et employa beaucoup de loyauté vis-à-vis de l'armée française. « Après tout, » disait l'Empereur, Sidney-Smith n'est point un » méchant homme, j'en prends aujourd'hui une » meilleure opinion, surtout d'après ce que je vois » chaque jour de ses confrères. »

Ce fut sir Sidney qui, en communiquant les journaux d'Europe, amena le départ de Napo-

léon, et par conséquent le dénouement de brumaire. Les Français revenant de Saint-Jean-d'Acre, ignoraient tout à fait ce qui s'était passé en Europe depuis plusieurs mois. Napoléon, avide d'apprendre quelques nouvelles, envoya un parlementaire à bord de l'Amiral turc, sous prétexte de traiter des prisonniers qu'il venait de faire à Aboukir, se doutant bien que ce parlementaire serait arrêté par sir Sidney-Smith, qui mettait le plus grand soin à empêcher toute relation directe entre les Français et les Turcs. En effet, le parlementaire français reçut de sir Sidney-Smith l'intimation de monter à son bord, et tout en le comblant de bons traitemens, sir Sidney-Smith, acquérant la certitude que les désastres d'Italie étaient inconnus à Napoléon, se fit un malin plaisir de lui envoyer une suite de journaux.

Napoléon passa la nuit dans sa tente à dévorer ces papiers, et résolut à l'instant même de passer en Europe, pour remédier, s'il en était temps, aux maux de la patrie et la sauver.

L'amiral Ganthaume, qui avait ramené Napoléon d'Égypte sur la frégate *le Muiron*, m'a souvent raconté son voyage. Cet officier était

toujours demeuré au quartier-général depuis la destruction de la flotte à Aboukir. Il me disait que peu de temps après le retour de Syrie, et immédiatement après une communication avec l'escadre anglaise, le général en chef le fit venir, et lui donna l'ordre d'aller en toute hâte à Alexandrie ; d'y armer, avec mystère, et avec toute la célérité possible, une des frégates vénitiennes qui s'y trouvaient, et de le prévenir aussitôt qu'elle serait prête.

Ce moment arrivé, le général en chef, qui faisait une tournée d'inspection, se rendit sur une plage non fréquentée, avec un escadron de ses guides ; des canots s'y trouvèrent pour les recevoir, et les conduisirent à la frégate, qu'ils gagnèrent, en évitant de passer par Alexandrie.

On appareilla le soir même, afin d'avoir disparu au jour devant les croiseurs anglais, et leur flotte mouillée à Aboukir. Malheureusement le calme survint qu'on était encore en vue des côtes, et que du haut des mâts, on pouvait distinguer les vaisseaux anglais au mouillage.

Dans cette situation, l'inquiétude fut grande ; on proposa même de rentrer à Alexandrie ; mais

Napoléon s'y opposa. Les dés étaient jetés, et bientôt on fut assez heureux pour se trouver tout à fait au large.

La traversée fut fort longue et très-défavorable; on s'effraya souvent des Anglais : personne ne connaissait les intentions du général, chacun faisait sa conjecture; on était fort agité : Napoléon seul paraissait calme et tranquille, renfermé la plus grande partie du jour dans sa chambre, où il lisait, dit Ganthaume, *tantôt la Bible, tantôt l'Alcoran.* S'il paraissait sur le pont, c'était de l'air le plus gai, le plus libre, et causant des choses les plus indifférentes.

Le général Menou était le dernier auquel Napoléon eut parlé sur le rivage, et l'on a su plus tard qu'il lui avait dit : » Mon cher, tenez-vous » bien vous autres ici, si j'ai le bonheur de mettre » le pied en France, le règne du bavardage est » fini. »

Le sentiment de Napoléon sur nos désastres, après la lecture des papiers fournis par sir Sidney-Smith, était tel, qu'il ne doutait pas que l'ennemi n'eût franchi les Alpes, et n'occupât déjà plusieurs de nos départemens méridionaux. Aussi,

quand on approcha d'Europe, fit-il gouverner sur Collioure et le Port-Vendre, dans le fond du golfe de Lyon. Un coup de vent l'en repoussa, et le fit rabattre sur la Corse. Alors on entra à Ajaccio, où l'on se procura les nouvelles.

Ganthaume me disait avoir vu là la maison de famille, le salon patrimonial de Napoléon.

La célébrité du compatriote, ajoutait-il, avait mis aussitôt toute l'île en mouvement; il pleuvait une nuée de cousins, la rue en était pleine, encombrée.

En remettant à la voile, on gouverna cette fois vers Marseille et Toulon; mais au moment d'aborder, on se crut encore perdu. Sur le flanc gauche du vaisseau, lors du coucher du soleil, et précisément dans ses rayons, on compta jusqu'à trente voiles qui arrivaient vent arrière. Ganthaume, dans son effroi, proposa au général d'armer le grand canot de la frégate de ses meilleurs matelots, et d'essayer, à la faveur de la nuit, de gagner la terre de sa personne. Napoléon s'y refusa, observant qu'il serait toujours temps de prendre ce parti, et commanda de continuer la route comme si de rien n'était. Cependant la

nuit s'était faite, et plus tard l'on entendit les coups de canon, signaux de l'ennemi; mais au loin et de l'arrière, preuve évidente qu'on n'en avait pas été aperçu. Au jour, on mouilla dans Fréjus. On sait le reste.

L'Empereur a fini la soirée en citant trois exemples bien bizarres de fortune arrivés vers ces mêmes parages, et à peu près dans les mêmes temps.

Un caporal, déserteur d'un des régimens de l'armée d'Égypte, qui s'était mis dans les Mameloucks y est devenu Bey. Il a écrit depuis à son ancien général.

Une grosse vivandière de l'armée est devenue favorite du pacha de Jérusalem : elle ne savait point écrire, mais elle a fait faire des complimens, et assurer qu'elle n'oublierait jamais sa nation, et protégerait toujours les Français et les chrétiens. « C'était, disait l'Empereur, la Zaïre » du jour. »

Enfin, une jeune paysanne du cap Corse, saisie dans un bateau pêcheur par des barbaresques, a été gouverner le souverain de Maroc. L'Empereur, après quelques communications des re-

lations extérieures, avait, disait-il, fait venir de Corse à Paris le frère de cette paysanne, l'avait tant soit peu décrassé, nippé convenablement, et l'avait envoyé à sa sœur; mais il n'en avait jamais entendu reparler depuis.

L'Empereur s'est retiré tard : il avait causé plus de trois heures.

Vendredi 30.

Sur les quatre heures j'ai été joindre l'Empereur. Il venait de travailler sous la tente. Le Gouverneur avait répondu aux différentes lettres dictées par l'Empereur à M. de Montholon.

A la première, contenant la protestation contre le traité du deux août, et une foule de griefs, il n'a trouvé d'autres réponses, que de demander quelle lettre il nous avait retenue. Nous ne pouvions le lui dire précisément, puisque nous ne les avions jamais vues. C'était nous qui le lui demandions; lui seul le savait.

Quant à la seconde lettre, qui portait que l'Empereur ne recevrait plus jamais personne que par les passes du Grand-Maréchal, comme au temps de l'amiral Cockburn, le Gouverneur a ré-

pondu qu'il était fâché que le *général Bonaparte* se trouvât importuné de visites indiscrètes à Longwood, et qu'il allait s'empresser d'y remédier; ironie révoltante et sans nom dans la position où se trouve l'Empereur, et le sens dans lequel lui avait écrit M. de Montholon!

Après le dîner, l'Empereur a gagné le salon, et nous a fait asseoir autour de la même table, en séance académique, disait-il. Il s'est mis à dicter quelques objets, qu'il a rejetés après leur lecture, et la conversation alors a repris et s'est fort prolongée, partie sérieuse, partie gaie. Il était près d'une heure quand l'Empereur s'est retiré. Depuis quelque temps nous veillons plus que de coutume: c'est bon signe, l'Empereur est mieux portant, plus gai, plus causant.

Samedi 31.

Doutes historiques; le duc d'Orléans régent; M^me^ de Maintenon; son mariage avec Louis XIV.

L'Empereur s'est levé de très-bonne heure. Il a fait le tour du parc tout seul. A son retour, ne voulant, disait-il, faire réveiller personne, il avait saisi mon fils, qu'il avait trouvé debout,

et lui a dicté deux heures sous la tente. Nous avons tous déjeûné avec lui ; puis est venu la promenade en calèche. Durant la course l'Empereur parlait de doutes historiques : après plusieurs citations assez curieuses, il a conclu par une circonstance personnelle au Régent. « Si Louis XV » était mort enfant, disait-il, et rien n'était si » possible, qui eût douté que le duc d'Orléans » n'eût été l'empoisonneur de toute la maison » royale ? Qui eût osé le défendre ? Il a fallu qu'un » enfant très-délicat survécût, pour qu'on pût » sur ce point rendre justice à ce Prince. » L'Empereur alors revenait sur le caractère du duc d'Orléans, et surtout sur ses torts dans l'affaire des princes légitimes. « Il s'y était dégradé, ré- » pétait-il ; et ce n'est pas que la cause de ceux- » ci ne fût mauvaise : Louis XIV usurpait un droit » en les appelant à la succession. La nation, à » l'extinction de la maison royale, rentre indu- » bitablement dans ses droits : c'est à elle à choi- » sir. L'acte de Louis XIV n'était sans doute » qu'une erreur de sa grande élévation : il pensait » que tout ce qui sortait de lui devait être grand, » et il semblait se douter pourtant que tout le

» monde ne penserait pas comme lui; car il avait » pris ses précautions pour affermir son ouvrage, » en donnant ses filles naturelles aux princes de » son sang, et faisant épouser à ses bâtards des » princesses de sa maison. Quant à la régence, » il est bien sûr qu'elle revenait de droit au duc » d'Orléans. Le testament de Louis XIV n'était » qu'une niaiserie : il violait nos lois fondamen- » tales; nous étions une monarchie, et il nous » donnait une république pour régence, etc. »

De là, passant à Mme de Maintenon, l'Empereur lui trouvait une des carrières les plus extraordinaires; c'était la *Bianca Capello* * du temps, disait-il; moins romancière, mais aussi pas si amusante. Et poursuivant ses doutes historiques,

* Noble Vénitienne d'une grande beauté, dont la carrière et les aventures font une histoire toute romanesque et fort dramatique. Echappée de chez son père, errante à la suite d'un jeune marchand florentin, plongée dans la plus profonde misère, elle devient Grande-Duchesse de Toscane; et, dans cette situation, s'empoisonne froidement à table, d'embarras et de dépit de voir son mari, le Grand-Duc, se servir d'un plat empoisonné qu'elle avait préparé contre son beau-frère, le cardinal de Médicis, lequel avait persisté de s'en abstenir par défiance.

il ne revenait pas du mystère de son mariage. Il était parfois tenté de le regarder comme un problème, malgré tout ce qu'en avaient dit les mémoires du temps.

« Le fait est, observait-il, qu'il n'existe et n'a » jamais existé aucune preuve officielle et au- » thentique. Or, quel pouvait être le motif de » Louis XIV, de tenir cette mesure si strictement » secrète pour son temps et pour l'avenir; ou » comment la famille des Noailles, parente de » Mme de Maintenon, n'a-t-elle jamais rien laissé » percer à cet égard, surtout encore Mme de » Maintenon ayant survécu à Louis XIV, etc. »

L'Empereur se sentant fatigué, s'est retiré aujourd'hui de bonne heure : il paraissait souffrant, triste, abattu.

Dimanche 1 Septembre.

Les ministres, etc. — M. Daru; anecdote. — Parures fanées de Sainte-Hélène.

Sur les trois heures, l'Empereur est sorti : il disait avoir été mou, dégoûté toute la journée, pesant. Nous avions tous été de même : c'était le temps. Nous avons gagné la grande allée du

bois, tandis qu'on attelait la calèche. Rendus à l'extrémité, la pluie est survenue : elle a été assez forte pour que l'Empereur fût obligé de chercher un abri au pied d'un arbre à gomme, ce qui n'était pas d'un grand secours, vu le peu de feuillage de cet arbuste. La calèche est accourue nous prendre. Nous revenions au galop, quand nous avons aperçu le Gouverneur qui arrivait de son côté. L'Empereur a aussitôt ordonné de tourner, disant que de deux maux il fallait savoir choisir le moindre; et nous avons fait deux tours au grandissime galop, en dépit de l'orage et de la pluie; mais nous avons échappé sir Hudson Lowe, c'était encore un gain.

Avant le dîner, l'Empereur dans sa chambre passait en revue les personnes qui l'avaient servi dans sa maison, au Conseil d'État, dans les ministères. Il a dit de M. Daru, que c'était un homme d'une extrême probité, sûr et grand travailleur. A la retraite de Moscow, la fermeté de M. Daru s'était fait particulièrement remarquer; et depuis, l'Empereur répétait souvent qu'au travail du bœuf il joignait le courage du lion.

Le travail semblait l'élément de M. Daru, il

avait toujours rempli tous ses instans; si bien que quand il fut devenu ministre secrétaire d'État, quelqu'un le plaignant de l'immensité de travail qui devait l'absorber désormais: « Bien au con-» traire, répondit-il plaisamment, c'est depuis » mes nouvelles fonctions, qu'il me semble n'a-» voir plus rien à faire. » Il s'y trouva pourtant pris une fois. L'Empereur l'ayant demandé après minuit pour travailler, M. Daru était tellement accablé de fatigue, qu'il savait à peine ce qu'il écrivait, et que, la nature l'emportant, il s'endormit sur son papier. Après un sommeil profond, venant à rouvrir les yeux, quel fut son saisissement d'apercevoir l'Empereur travaillant tranquillement à ses côtés. L'état des bougies l'avertissait assez que son absence devait avoir été longue. Attéré, confondu, ses yeux incertains vinrent rencontrer ceux de l'Empereur, qui lui dit: « Eh bien oui, Monsieur, vous me voyez » faisant votre travail, puisque vous n'avez pas » voulu le faire. J'ai pensé que vous aviez bien » soupé, passé une bonne soirée; mais encore » faudrait-il que le travail n'en souffrît point.— » Ah! Sire, lui dit alors M. Daru, moi avoir passé

» une bonne soirée! Voilà plusieurs nuits blanches » que je passe au travail, et Votre Majesté vient » d'en voir la triste conséquence, qui m'af- » flige cruellement. — Eh! que ne me disiez- » vous cela, lui dit l'Empereur, je n'ai point en- » vie de vous tuer; allez vous coucher : bonne » nuit, Monsieur Daru. » Voilà certes un trait caractéristique et bien propre à détromper des fausses idées dans lesquelles nous étions généralement dans ce temps-là sur le naturel intraitable de Napoléon. Mais je ne sais par quelle fatalité, je le répète sans cesse, les traits de cette nature demeuraient perdus au milieu de nous, tandis que circulaient avec tant d'activité au contraire les fables et les absurdités qui pouvaient lui être défavorables. Serait-ce que les courtisans réservaient pour le château seul leur courtisannerie, et cherchaient un contre-poids au-dehors dans une apparence d'opposition et d'indépendance? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il en était ainsi, et que celui qui se serait complu à répéter ces traits dans les salons, se serait entendu dire probablement qu'il les avait inventés,

ou y aurait passé pour un benêt d'avoir pu les croire.

Le Grand-Maréchal et sa femme sont venus dîner comme de coutume : c'était leur jour ; ils venaient tous les dimanches.

Durant le dîner, l'Empereur plaisantait sur la parure fanée de ces dames. Ce serait bientôt, disait-il, celle de ces vieilles avares qui se pourvoient chez les revendeuses. Ce n'était plus la fraîcheur ni l'élégance des Leroi, des Despeaux, des Herbault. Ces dames demandaient de l'indulgence pour Sainte-Hélène. Les maris rappelaient à l'Empereur combien il était difficile pour elles aux Tuileries. C'était le fléau, disait-on, la ruine des ménages. L'Empereur riait, il n'en convenait point. « Cela avait été imaginé par ces » dames, disait-il, comme prétexte ou justifica» tion auprès de leurs maris. » De là on s'est étendu sur notre luxe ici. L'Empereur a dit qu'il avait commandé à Marchand de lui faire porter l'habit de chasse qu'il avait en ce moment, jusqu'à extinction ; et certes il est déjà bien avancé.

Avant et après le dîner, l'Empereur a fait

quelques parties d'échecs : il était ennuyé, décousu, nerveux ; il s'est retiré de bonne heure.

Lundi 2.

Campagne de Saxe, ou de 1813. — Violente sortie de Napoléon. — Réflexions; analyse. — Bataille de Lutzen, Wurtchen. — Négociations. — Batailles de Dresde; de Leipsick; de Hanau, etc., etc.

Il y a eu aujourd'hui courses de chevaux au camp : un de nous y a assisté.

L'Empereur est sorti assez tard, et a voulu aller gagner la calèche à pied. Le vent était très-fort ; il a renoncé à sa course, et s'est réfugié sous la tente ; mais il ne s'y est pas bien trouvé encore. Il a été dans sa bibliothèque, y a pris les lettres de M^me^ de Châteauroux, et a parcouru l'expédition de Bohême, analysé le maréchal de Belle-Isle, etc., etc. Il a essayé ensuite de nouveau quelques tours dans le jardin ; mais il est rentré presque aussitôt, et je l'ai suivi dans sa chambre.

Prenant alors un ouvrage qui traitait de nos dernières campagnes, il l'a parcouru quelque temps, puis l'a jeté, disant : « C'est une véritable

» rapsodie, un tissu de contresens et d'absur-
» dités. » S'arrêtant alors sur ce sujet de conversation, il a causé longuement sur la trop fameuse campagne de Saxe. Ses observations ont été principalement morales, peu ou point militaires. Voici ce que j'en ai recueilli de plus saillant. « Cette mémorable campagne, disait-il,
» sera le triomphe du courage inné dans la jeu-
» nesse française; celui de l'intrigue et de l'as-
» tuce dans la diplomatie anglaise; celui de l'es-
» prit chez les Russes; celui de l'impudeur dans
» le cabinet autrichien : elle marquera l'époque
» de la désorganisation des sociétés politiques,
» celle de la grande séparation des peuples avec
» leurs souverains; enfin la flétrissure des pre-
» mières vertus militaires : la fidélité, la loyauté,
» l'honneur. On aura beau écrire, commenter,
» mentir, supposer, il faudra toujours en arri-
» ver à ce hideux et triste résultat; et le temps
» en déroulera la vérité et les conséquences!

» Mais ce qu'il y a de bien remarquable ici,
» c'est que les infamies au fond demeurent étran-
» gères aux Rois, aux soldats et aux peuples.
» Elles ne sont l'ouvrage que de quelques *intri-*

» *gans à épée*, de quelques casse-cou politiques, » qui, sous le spécieux prétexte de secouer le » joug de l'étranger, et de reprendre l'indépen- » dance nationale, n'ont au fait que vendu et » livré sciemment leurs maîtres particuliers à des » cabinets rivaux et convoiteurs. Les vrais résul- » tats ne se sont pas fait long-temps attendre : » le roi de Saxe y a perdu la moitié de ses États ; » le roi de Bavière s'est vu forcé à des resti- » tutions bien précieuses. Qu'importait aux » traîtres ? Ils tenaient leurs récompenses, leurs » richesses. Et ce sont les cœurs les plus droits, » les âmes les plus innocentes qui présentent le » spectacle solennel des plus grands châtimens. » C'est un roi de Saxe, le plus honnête homme » qui ait jamais tenu un sceptre, qu'on dépouille » de la moitié de ses provinces ; c'est un roi de » Dannemarck, si fidèle à tous ses engagemens, » dont on saisit une couronne ! Voilà pourtant ce » qu'ils ont prétendu le retour à la morale, son » triomphe !..... Et voilà la justice distributive » d'ici bas !...

» Du reste, j'aime à le répéter pour l'honneur » de l'humanité, et même des trônes, au milieu

» de tant d'infamies, jamais ne se trouvèrent plus » de vertus. Je n'eus pas un instant à me plaindre » de la personne individuelle des princes mes » alliés; le bon roi de Saxe me demeura fi- » dèle jusqu'à extinction; le roi de Bavière me » fit loyalement prévenir qu'il n'était plus le » maître; la générosité du roi de Wirtemberg » se fit particulièrement remarquer; le prince » de Bade ne céda qu'à la force, et au dernier » instant. Tous, je leur dois cette justice, m'a- » vertirent à temps, afin que je pusse me garan- » tir de l'orage. Mais, d'un autre côté, que d'a- » bominations dans les subalternes!... Les fastes » militaires se dessouilleront-ils jamais de l'acte » des Saxons, se retournant dans nos rangs pour » nous égorger; il est demeuré proverbe chez les » soldats : *Saxonner*, parmi eux, veut dire à pré- » sent une troupe qui en assassine une autre. » Et, pour comble de douleur, c'est un Fran- » çais, un homme à qui le sang français à pro- » curé une couronne, un nourrisson de la France, » qui nous porte le coup de grâce. Grand Dieu!...

» Et ce qu'il y avait de pire dans ma situa- » tion, ce qui comblait mon supplice, c'est que

» je voyais clairement arriver l'heure décisive.
» L'étoile pâlissait, je sentais les rênes m'échap-
» per, et je n'y pouvais rien. Un coup de ton-
» nerre pouvait seul nous sauver, car traiter,
» conclure, c'était se livrer en sot à l'ennemi. Je
» le voyais distinctement; et la suite a suffisam-
» ment prouvé que je ne me trompais point. Il
» ne restait donc qu'à combattre; et chaque jour,
» par une fatalité ou une autre, nos chances di-
» minuaient. Les mauvaises intentions commen-
» çaient à se glisser parmi nous; la fatigue, le
» découragement gagnaient le grand nombre;
» mes lieutenans devenaient mous, gauches, ma-
» ladroits et conséquemment malheureux; ce
» n'était plus là les hommes du début de notre
» révolution, ni ceux de mes beaux momens.
» Plusieurs ont osé répondre à cela, m'assure-
» t-on, que c'est qu'au commencement on se bat-
» tait pour la république, pour la patrie; tandis
» qu'à la fin on ne se battait plus que pour un
» seul homme, ses seuls intérêts, son insatiable
» ambition, etc., etc., etc.

» Indigne subterfuge!.... Et qu'on demande
» à cette immensité de jeunes et braves soldats,

» à cette foule d'officiers intermédiaires, s'il leur » vint jamais l'idée d'un semblable calcul, si » jamais ils virent autre chose devant eux que » l'ennemi ; en arrière, que l'honneur, la gloire, » le triomphe de la France? Aussi ceux-là ne » s'étaient-ils jamais mieux battus !.... Pourquoi » dissimuler? pourquoi ne pas le dire franche- » ment? Le vrai est qu'en général les hauts » généraux n'en voulaient plus; c'est que je les » avais gorgés de trop de considération, de trop » d'honneurs, de trop de richesses. Ils avaient » bu à la coupe des jouissances, et désormais » ils ne demandaient que du repos : ils l'eussent » acheté à tout prix. Le feu sacré s'éteignait : » ils eussent voulu être des maréchaux de Louis » XV. » Si les paroles ci-dessus avaient besoin de commentaire ; si le sens demeurait, ainsi que dans tant d'autres parties de mon journal, en quelque chose incomplet, que l'on ne m'en demande pas davantage : j'ai recueilli ce qui se prononçait, je ne sais pas au-delà. J'ai déjà averti maintes fois que quand l'Empereur causait, je ne me permettais ni de questionner, ni de disserter sur l'objet de ses récits. Toutefois, je

puis ajouter touchant cette célèbre campagne de 1813, que, par divers fragmens de conversations éparses de Napoléon que je n'ai point tracés en leur place, j'ai pu me convaincre en effet qu'il était loin de s'abuser sur la crise qui menaçait la France, qu'il jugeait fort bien toute l'immensité du péril dont il se trouvait entouré quand il ouvrit la campagne. Dès son retour de Moscow, il avait vu le danger, disait-il, et s'était appliqué à le conjurer. Dès cet instant même, il fut constamment décidé aux plus grands sacrifices; mais le moment de les proclamer lui semblait délicat, et c'est ce dernier point qui l'occupait surtout. Si sa puissance matérielle était grande, observait-il, sa puissance d'opinion l'était bien davantage encore; elle allait jusqu'à la magie : or il s'agissait de ne pas la perdre, et une fausse démarche, une parole gauche prononcée mal à propos, pouvaient détruire à jamais tout le prestige. Une grande circonspection, une confiance extrême apparente dans ses forces lui étaient donc commandées. Il lui fallait surtout voir venir.

Sa grande faute, son erreur fondamentale a

été de croire toujours à ses adversaires autant de jugement et de connaissance de leurs vrais intérêts qu'à lui-même. Il soupçonnait bien l'Autriche dès le principe, disait-il, de chercher à profiter du mauvais pas où il se trouvait engagé, pour lui arracher de grands avantages, et il y était au fond tout à fait décidé; mais il ne pouvait se persuader qu'il y eût assez d'aveuglement dans le monarque, assez de trahison dans ses meneurs pour vouloir l'abattre tout à fait, lui, Napoléon, et livrer par là leur propre pays à la merci de la toute-puissance, non contrôlée désormais, de la Russie. L'Empereur faisait le même raisonnement à l'égard de la confédération du Rhin, qui pouvait bien, convenait-il, avoir à se plaindre de lui, peut-être; mais qui devait cependant redouter bien davantage encore de retomber sous la sujétion de l'Autriche et de la Prusse. La Prusse elle-même, dans la pensée de Napoléon, ne se trouvait pas en dehors de ces raisonnemens : elle ne pouvait, selon lui, vouloir détruire tout à fait un contrepoids nécessaire à son indépendance, à son existence même. Ainsi Napoléon admettait bien de

la haine dans ses ennemis, et de l'humeur, de la malveillance peut-être chez ses alliés; mais il ne pouvait supposer aux uns ni aux autres le désir de le détruire tout à fait, tant il se sentait nécessaire à tous; et il marchait en conséquence.

Voilà l'idée dominante de Napoléon dans toute cette grande circonstance. Elle est la clef constante de sa conduite jusqu'au dernier moment, à celui même de sa chute. Il ne faut pas la perdre de vue, elle explique bien des choses, peut-être tout; son attitude hostile, ses paroles fières, ses refus de conclure, sa détermination de combattre, etc., etc....

S'il avait des succès, disait-il, il ferait dès-lors des sacrifices avec honneur, et la paix avec gloire; les prestiges de sa supériorité demeureraient intacts. S'il éprouvait, au contraire, de trop grands revers, il serait toujours alors temps d'effectuer ses sacrifices; et l'intérêt vital de l'Autriche, celui des vrais Allemands était là pour le soutenir de leurs armes ou de leur diplomatie, tant il les supposait imbus, ainsi qu'il l'était lui-même, que son existence politique

était absolument indispensable à la structure, au repos, à la sûreté de l'Europe. Hélas! ce dont il pouvait douter fut ce qui lui réussit: la victoire lui demeura fidèle; ses premiers succès sont surprenans, admirables; mais ce qui lui semblait infaillible fut précisément ce qui lui manqua: ses alliés naturels le trahirent et le précipitèrent.

A l'appui de ce que je viens de dire, et pour la meilleure intelligence des paroles prononcées plus haut par l'Empereur, je vais rassembler ici un léger résumé des événemens et des actes de cette fatale campagne. Aussi bien dans le temps nous ne connûmes guère en France que ses résultats; les bulletins nous disaient fort peu de choses, et nous ne recevions aucune publication étrangère; et puis d'ailleurs, il y a si longtemps, tant d'autres grandes circonstances sont survenues, que ces détails ne sauraient être aujourd'hui bien présens même à ceux qui les avaient sus; les voici donc dans leur ordre chronologique.

Je puise ce résumé dans un ouvrage de M. de Montvéran, publié en 1820.

Cette production, tout récemment écrite, porte le caractère d'un très-grand soin dans la recherche des pièces officielles et des documens authentiques. L'auteur s'est aidé de tous ses devanciers. J'ai donc dû croire que c'était indubitablement ce qu'il y avait de mieux. L'écrivain est loin d'être favorable à Napoléon; toutefois on lui doit la justice de convenir qu'une grande impartialité à cet égard honore son caractère, en même temps qu'elle ajoute à tous les autres genres de mérite qui recommandent cet ouvrage.

Événemens. — « Le deux mai, Napoléon ouvre la campagne de Saxe par la victoire de Lutzen. Chose surprenante et d'un immortel honneur! une armée toute nouvelle et sans cavalerie marche aux vieilles bandes russes et prussiennes; le génie du chef, la valeureuse jeunesse qu'il commande suppléent à tout. On n'avait point de cavalerie; mais les masses d'infanterie s'avancent en carrés flanqués d'une immense artillerie, et les voilà autant de forteresses mouvantes! Quatre-vingt-un mille fantassins français ou rhenans et quatre mille cavaliers seulement

battent cent sept mille Russes ou Prussiens, dont plus de vingt mille de cavalerie! Alexandre et le roi de Prusse y étaient en personne, et leur garde célèbre n'a pu tenir contre nos jeunes conscrits.

Il en coûte aux ennemis dix-huit mille hommes; mais notre perte est de douze mille, et notre manque de cavalerie nous prive des fruits habituels de nos victoires. Toutefois le résultat moral est immense. Le sentiment de nos soldats a repris son ascendant, et la puissance d'opinion revient toute à l'Empereur. Les alliés se retirent devant lui sans oser risquer une nouvelle bataille *.

---

* La victoire de Lutzen fut pour l'Empereur le moment d'une perte sensible, celle du maréchal duc d'Istrie, le brave et loyal Bessières, qui lui était si sincèrement dévoué. Le digne Roi de Saxe lui a fait élever un monument au lieu même où il fut frappé; et, par un bien glorieux rapprochement, il a été fait semblable à celui de Gustave-Adolphe, et se trouve non loin de celui-ci. Une simple pierre entourrée de peupliers. Et cet exemple, du reste, n'est pas le seul d'étrangers rendant à la mémoire de nos braves un hommage négligé par les nationaux.

Le neuf. — Napoléon rentre victorieux dans Dresde y ramenant le souverain, ce Roi de Saxe, que le sentiment de ses vrais intérêts, que sa fidélité à ses engagemens en avaient fait sortir à l'approche des alliés, dont il avait refusé constamment toutes les propositions.

Le vingt et un juin et le vingt-deux. — Napoléon triomphe de nouveau à Wurtchen et à Bautzen. Les alliés avaient choisi leur terrain; les belles campagnes de Frédéric l'avaient rendu classique. Ils s'y étaient retranchés, et se croyaient inexpugnables; mais tout cède aux grandes vues, aux belles dispositions du général français, qui, en commençant le combat, se déclare déjà sûr de la victoire.

Les alliés perdent encore dix-huit ou vingt mille hommes, et ne tiennent plus; ils se retirent en désordre. L'Empereur les poursuit. Il a déjà franchi la Lusace, traversé la Silésie; il est sur l'Oder. Alors, les alliés demandent une armistice pour traiter de la paix, et Napoléon, croyant tenir l'instant favorable, l'accorde.

Quatre juin. — Armistice de Pleissvitz si dé-

cisive dans la cause de nos malheurs, nœud fatal où se rattachent toutes les chances et les destinées de la campagne.

L'Empereur devait-il accorder cette armistice, ou poursuivre ses avantages? Ce put être à l'instant même un véritable problème, que le temps seul et les conséquences si terribles pour nous n'ont résolu que plus tard. L'Empereur, victorieux, s'arrêta vis-à-vis d'ennemis abattus, auxquels il pouvait concéder désormais sans embarras : ses sacrifices ne seraient plus que de la modération. L'Autriche, jusque là incertaine, frappée de nos succès, nous revenait. Napoléon pouvait donc raisonnablement se flatter de voir conclure une paix qu'il désirait, et il ne voulait pas compromettre une occasion aussi heureuse, au hasard d'un échec qui eût tout perdu, et qui pouvait d'autant plus avoir lieu, que son armée était arrivée là en courant, et fort en désordre; que ses derrières étaient à découvert et parcourus par l'ennemi; et il se disait que l'armistice, dans tous les cas, lui donnait les moyens de resserrer et de bien organiser ses troupes; de nettoyer et d'as-

surer ses communications avec la France; qu'il recevrait d'immenses renforts, et se créerait une cavalerie, etc.

Malheureusement, au rebours des combinaisons de l'Empereur, cette fatale armistice ne fut avantageuse qu'à nos ennemis; elle se prolongea près de trois mois, et ne servit qu'à organiser leur triomphe et notre destruction. L'Autriche, encore notre alliée, et qui, par une déception que l'histoire caractérisera, mettait ce titre à profit pour nous combattre avec plus d'avantage, ayant besoin d'un délai, l'obtint. Les russes, qui attendaient une armée, la reçurent; les Prussiens se doublèrent, les subsides anglais arrivèrent et l'armée suédoise rejoignit. On remua les associations secrètes, on opéra le soulèvement de toute la population allemande, la défection des cabinets rhenans, la corruption des officiers alliés, etc. *

---

* Il y avait dans cet endroit et dans plusieurs autres du même chapitre, divers passages relatifs à M. le général Jomini. Ils étaient exprimés avec toute la sévérité que la morale impose aux historiens. Le général s'est récrié avec chaleur, désavouant l'acte qui lui était imputé, et sur lequel, disait-il, j'avais pu être induit en erreur

L'Empereur a bien reconnu, par l'événement, toutes les fautes de cette armistice, et qu'il eût mieux fait de pousser obstinément en avant; car s'il eût continué d'être heureux, les alliés, effrayés de se trouver séparés du secours de l'Autriche, avec laquelle ils ne seraient plus entendus,

---

par des documens officiels, il est vrai, mais faux; invoquant, à cet égard, le témoignage de Napoléon même * récemment publié par M. de Montholon.

Me trouvant entièrement étranger à M. le général Jomini; n'ayant puisé au fait en cette occasion que dans des relations publiques; ne m'étant exprimé qu'en mon privé nom sur un sujet sans relation aucune avec le caractère de Napoléon, unique but de l'ouvrage; n'ayant autorité, ni mission pour être juge, mais tenant grand compte d'un désaveu honorable, et goûtant une satisfaction intérieure à me croire dans le cas d'avoir à effacer, je l'ai fait.

* Napoléon, parlant de ce général dans une de ses notes sur un ouvrage publié en Allemagne au sujet de la campagne de Saxe, dit : « C'est » à tort que l'auteur de ce livre attribue au général Jomini d'avoir porté » aux Alliés le secret des opérations de la campagne et la situation du » corps de Ney. Cet officier ne connaissait pas le plan de l'Empereur; l'ordre » du mouvement général qui était toujours envoyé à chacun des Maréchaux, » ne lui avait pas été communiqué; et, l'eût-il connu, l'Empereur ne l'ac- » cuserait pas du crime qu'on lui impute. Il n'a pas trahi ses drapeaux » comme Pichegru et plusieurs autres. Il avait à se plaindre d'une grande » injustice; il a été aveuglé par un sentiment honorable. Il n'était pas » Français; l'amour de la patrie ne l'a pas retenu. » (Mémoires de Napoléon, par le général comte Montholon, tome 1, page 1, Bossange frères, Paris, 1823.)

coupés du Prince de Suède, demeuré en arrière, voyant les places de l'Oder débloquées, et la guerre reportée en Pologne, aux portes de Dantzick, au milieu d'un peuple tout prêt à s'insurger en masse, les alliés se seraient infailliblement exécutés, et auraient conclu. Que si nous eussions éprouvé un échec, les conséquences n'en pouvaient pas être plus funestes que ce qui est arrivé. Les sages calculs de l'Empereur le perdirent; ce qui lui sembla inconsidération, témérité, l'eût probablement sauvé.

Congrès de Prague, le vingt-neuf juillet. — Ouverture, après deux mois de difficultés et d'incidens, du congrès, sous la médiation de l'Autriche, si toutefois on peut donner le nom de congrès à une réunion où il ne se traita rien, et où l'un des deux partis était résolu d'avance qu'il en serait ainsi.

Le médiateur et les adversaires étaient également nos ennemis, tous se présentaient d'accord contre nous, et avaient déjà arrêté la guerre. Mais pourquoi s'y présentaient-ils donc? C'est qu'il fallait à l'Autriche, par un reste de pudeur, un prétexte dans les débats, pour nous déclarer

la guerre, et que la Prusse et la Russie, de leur côté, croyaient devoir à l'opinion de l'Europe cette démonstration illusoire de leur désir et de leurs efforts pour la paix. Tous ensemble ne faisaient là que sceller le système de leurs machiavéliques combinaisons.

Le véritable congrès pour eux ne fut pas l'instant où on se réunit à Prague; mais bien les deux mois qui l'avaient précédé. Le temps nous a livré depuis les documens authentiques de leurs intrigues et de leurs machinations, de leurs traités, même durant cet intervalle. On y trouve en effet que l'armistice n'a été employéepar les amis apparens et les ennemis déclarés, qu'à cimenter artificieusement l'union qui devait renverser Napoléon, à créer ce triumvirat destiné à peser sur l'Europe qu'il prétendait délivrer.

L'autriche avait par intérêt retardé long-temps l'ouverture de ce congrès. Résolue de réparer ses pertes à tout prix, elle n'hésitait pas à sacrifier son honneur, pour mieux assurer son succès. C'est sous le manteau même de l'amitié qu'elle masque sa perfidie. Se disant toujours notre alliée, empressée à nous complimenter à chaque

nouveau triomphe, elle insiste avec l'air du plus vif intérêt, pour être médiatrice, lors même qu'elle est déjà convenue avec nos ennemis de faire cause commune avec eux. On l'accepte; mais il lui fallait encore gagner du temps pour se trouver prête, et dès-lors, ce furent chaque jour des incidens nouveaux, traités avec la dernière lenteur.

Dans le principe elle ne s'était offerte que comme médiatrice; mais changeant de ton à mesure qu'elle poussait ses armemens, elle parla ensuite d'être arbitre, de prononcer entre les deux partis, laissant entrevoir qu'elle attendait de grands avantages des services qu'elle pourrait rendre, etc. Enfin, au bout de deux mois d'armistice, quand elle se crut prête et que tout se trouva d'accord entre les coalisés, ils ouvrirent le congrès, non pour y traiter de la paix et ramener l'amitié, mais pour mettre leurs véritables sentimens au grand jour, et insulter à visage découvert. Les Russes surtout s'y firent remarquer par un manque d'urbanité qui ne leur était pas habituel. Ce n'étaient plus ces Russes sollicitant anxieusement une armistice après les

déroutes de Lutzen, Wurchen, Bautzen; c'étaient les Russes se regardant désormais, et déjà devenus en effet par l'esprit de leur diplomatie, l'aveuglement de leurs co-associés, leur position géographique, enfin par la force des choses, les dictateurs de l'Europe. Qui Alexandre y envoie-t-il pour traiter? Précisément quelqu'un qui, par ses circonstances personnelles, et d'après les lois françaises, ne pouvait y paraître, un homme né Français. Certes il était difficile d'offrir un outrage plus personnel, plus direct; et Napoléon le dévora.

Dans de telles dispositions, le congrès ne pouvait aller loin; aussi le peu de jours qu'il dura ne laissa voir de la part de nos ennemis, qu'une suite de notes plus ou moins acrimonieuses; et, de la part de l'Autriche, qu'une partialité révoltante.

Le dix août, douze jours seulement après la réunion des négociateurs, les Russes et les Prussiens se retirèrent avec hauteur; et le surlendemain, l'Autriche, cette alliée fidèle, cette amie si obséquieuse, si dévouée, qui avait sollicité si vivement d'être notre médiatrice, notre

arbitre, quitte tout à coup ces titres pour nous déclarer la guerre, sans autre intervalle de temps que celui de la signature de son manifeste, ténébreusement concerté depuis deux mois avec ses nouveaux alliés!!! manifeste, du reste, qui consacre la dégradation et la honte, en ce qu'il avoue le sacrifice d'une archi-duchesse, par la nécessité de se plier en apparence à une alliance détestée. L'histoire prononcera sur de tels actes. Toutefois, il est à croire, pour l'honneur du trône et de la morale, que la plupart de ces transactions, et surtout la véritable marche des affaires demeurèrent inconnues à l'Empereur François, réputé en Europe le plus doux, le plus droit, le plus moral, le plus religieux des princes. Le fait est qu'il a été dit que beaucoup de ces actes se traitèrent à son insu, que d'autres lui furent présentés entièrement dénaturés. On doit en attribuer l'odieux à l'or britannique, à la finesse de la diplomatie russe, aux passions de l'aristocratie autrichienne, excitées par la faction anglaise, qui remuait et dominait en cet instant toute l'Europe.

On se sépara avec une irritation réciproque

extrême; alors l'Empereur s'exprima dans les pièces officielles et publiques avec la plus grande force et le ton de la plus haute supériorité. C'était pour les peuples; car il demeurait tellement maître de lui, que, bien que courant aux armes, il n'en fit pas moins demander de reprendre les négociations, ce qui eut lieu à Prague. Il ne fallait pas, pensait-il, se priver de communications constantes; l'Autriche devait être facile à détacher, si nous avions de grands succès; elle devait être facile à convaincre si nous avions de trop grands revers. Tel fut ce qu'on appela le congrès de Prague.

A présent, on se demandera peut-être: Napoléon a-t-il donc été dupe dans ce congrès et ses accessoires? Non, ou du moins pas entièrement. S'il n'eût pas connaissance de tous les faits, il ne douta jamais des intentions, ni des véritables sentimens.

Napoléon, dès l'instant de sa première victoire à Lutzen, avait proposé authentiquement un congrès général. C'était là, selon lui, la seule et unique manière de pouvoir traiter franchement du repos universel, et assurer l'indépen-

dance de la France et la garantie du système moderne. Toute autre voie de négociation ne lui semblait qu'un leurre; et s'il sembla dévier de ce principe, en acceptant la médiation de l'Autriche et les conférences de Prague, c'est qu'à mesure que le temps s'écoulait, les affaires s'étaient compliquées. La défaite de Vittoria, l'évacuation de l'Espagne, et l'esprit de la France qui se détériorait, avaient empiré de beaucoup sa situation. Il devinait bien qu'elle serait l'issue de ces négociations; mais il lui fallait gagner du temps à son tour, attendre les événemens. Il ne s'abusait nullement sur le rôle de l'Autriche; et, sans connaître précisément jusqu'à quel point elle pouvait porter la déception, il avait fort bien su démêler sa conduite tortueuse, ses lenteurs, sa détermination. Il avait eu à Dresde même des conversations personnelles avec le premier négociateur de cette puissance, qui s'était suffisamment laissé pénétrer. L'Empereur lui ayant dit qu'il avait, après tout, huit cent mille hommes à présenter à ses ennemis, le négociateur, disait-on, s'était empressé d'ajouter: « Votre Majesté pourrait dire douze cent

» mille; car il ne tient qu'à elle de pouvoir y » joindre tous les nôtres. » Mais à quel prix voulait-on les faire acheter! il ne s'agissait de rien moins que de la restitution de l'Illyrie; de la cession du duché de Varsovie, de la frontière de l'Inn, etc., etc. « Et sur quoi, je vous prie, aurais-je pu compter davantage après tout cela, » disait l'Empereur? Accorder toutes ces choses, » n'était-ce pas se déconsidérer pour rien, et » fournir à l'Autriche les moyens de nous demander encore, ou de nous combattre ensuite » avec plus d'avantages? » Et il revenait toujours à penser que les vrais intérêts de l'Autriche se trouvant étroitement liés à notre péril, nous la retrouverions plus sûrement par nos malheurs que nous ne l'attacherions par nos concessions. Il fut donc sourd à toutes les demandes; mais il doutait si peu des engagemens déjà pris par l'Autriche avec nos ennemis, qu'il lui arriva, assure-t-on, de dire, moitié gaîté, moitié indignation, à son négociateur, qu'il traitait d'ailleurs avec une certaine familiarité : « Ah ça, un tel, combien vous a-t-on payé pour cela? Avouez-moi » cela, à moi, etc., etc.

Tout ce qu'il dut néanmoins en coûter à Napoléon en cette occasion ! à quelles épreuves ne fut pas mise sa patience ! lui qu'on a tant accusé dans le temps de n'avoir pas voulu la paix ! « Quelles n'étaient pas mes tribulations, disait-» il à ce sujet, de me trouver tout seul à juger » de l'imminence du danger, et à y pourvoir ; de » me voir placé entre les coalisés, qui mena-» çaient notre existence, et l'esprit de l'inté-» rieur, qui, dans son aveuglement, semblait » faire cause commune avec eux ; entre nos en-» nemis, qui s'apprêtaient à m'étouffer, et les ha-» rassemens de tous les miens, de mes ministres » même, qui me poussaient à me jeter dans les bras » de ces mêmes ennemis !... et j'étais obligé de » faire bonne contenance dans une si gauche pos-» ture, de répondre fièrement aux uns, et de rem-» barrer avec dureté les autres, qui me créaient » des difficultés sur les derrières, entretenaient » la mauvaise pente de l'opinion au lieu de l'éclai-» rer, et laissaient le cri public me demander la » paix, lorsqu'ils eussent dû convaincre chacun » que le seul moyen de l'obtenir était de me » pousser ostensiblement à la guerre. »

« Du reste, mon parti était pris; j'attendais » les événemens, bien résolu de ne pas me prê- » ter à des concessions ou à des traités qui n'au- » raient présenté qu'un replâtrage momentané » et d'une conséquence inévitablement funeste. » Tout parti mitoyen m'était mortel; il n'était » de salut que dans la victoire qui me continue- » rait la puissance, ou dans la catastrophe qui » me rendrait des alliés, etc., etc. »

Je prie de s'arrêter sur cette dernière pensée, que j'ai déjà indiquée plus haut : peut-être trouvera-t-on que je m'y appesantis beaucoup; mais c'est que je sens le besoin de la rendre intelligible; car bien que je la saisisse à merveille aujourd'hui, je fus long-temps à Longwood à la comprendre, tant elle me paraissait paradoxale et subtile.

« Quelle situation, continuait l'Empereur! Moi » qui voyais que la patrie, ses destinées, ses doc- » trines, son avenir tenaient à ma seule personne! » — Mais, Sire, me permis-je d'observer alors, » c'est bien aussi ce que chacun se disait, et » plusieurs nuances de partis vous en faisaient le » reproche, ajoutant avec aigreur : Mais pour-

» quoi s'est-il donc mis dans le cas de tout ratta-
» cher à sa seule personne ? — Accusation banale
» et vulgaire, a repris vivement l'Empereur; cette
» situation n'était pas de mon choix; elle ne ve-
» nait pas de ma faute; elle était toute dans la
» nature et la force des circonstances, dans la
» lutte de deux ordres de choses opposés. Ceux
» qui s'exprimaient ainsi, s'ils étaient de bonne
» foi, auraient-ils mieux aimé se reporter avant
» brumaire, où la dissolution intérieure était
» complète, l'invasion de l'étranger certaine, la
» destruction de la France inévitable. A compter
» du jour où, adoptant l'unité, la concentration
» du pouvoir, qui seule pouvait nous sauver; à
» compter de l'instant où, coordonnant nos doc-
» trines, nos ressources, nos forces, qui nous
» créaient une nation immense, les destinées de
» la France ont reposé uniquement sur le ca-
» ractère, les mesures et la conscience de celui
» qu'elle avait revêtu de cette dictature acciden-
» telle; à compter de ce jour, la chose publique,
» l'*État, ce fut moi;* ce mot, que j'avais prononcé
» pour ceux qui pouvaient me comprendre, a
» été fortement censuré par les esprits bornés et

» les gens de mauvaise foi. L'ennemi l'avait bien » senti; aussi s'est-il étudié tout d'abord à n'a- » battre que moi. On ne s'est pas moins récrié sur » d'autres paroles échappées du fond de mon » cœur : *que la France avait plus besoin de moi que* » *moi d'elle.* On ne vit qu'un excès de vanité » dans ce qui était pourtant une vérité profonde : » et vous le voyez; ici, mon cher, je peux me » passer de tous, et s'il ne s'agissait que de souf- » frir, mes peines ne sauraient être longues; mon » existence est courte; mais celle de la France !! » Et, reprenant son idée première, il dit : « Nos » circonstances étaient extraordinaires et toutes » nouvelles : il ne faut point aller leur chercher » de parallèle. J'étais, moi, toute la clef d'un » édifice tout neuf et à de si légers fondemens ! » Sa durée dépendait de chacune de mes batailles ! » Si j'eusse été vaincu à Marengo, vous eussiez » eu dès ce temps-là tout 1814 et 1815, moins » les prodiges de gloire qui ont suivi et demeu- » rent immortels. Il en eût été de même à Aus- » terlitz, à Iéna encore, à Eylau et ailleurs. Le » vulgaire n'a pas manqué d'accuser mon ambi- » tion de toutes ces guerres; mais étaient-elles

» donc de mon choix? n'étaient-elles pas toujours » dans la nature et la force des choses, toujours » dans cette lutte du passé et de l'avenir, dans » cette coalition constante et permanente de nos » ennemis qui nous plaçaient dans l'obligation » d'abattre sous peine d'être abattus? etc. »

Pour revenir aux négociations de 1813, il est sûr que quand on lit aujourd'hui toutes les pièces du temps, les documens, les manifestes des deux partis, on s'étonne beaucoup, soit qu'on ait plus de sang-froid à présent, ou qu'on se trouve éclairé par la conduite de ceux qui ont triomphé, on s'étonne beaucoup, disons-nous, de la double erreur qui porta les Allemands à se soulever avec une telle fureur contre celui de qui ils prétendaient secouer le joug, et en faveur de ceux qu'ils purent croire devenir leurs régénérateurs!!!

Reprise des hostilités; Bataille de Dresde. Vingt-six et vingt-sept août. — « On se présente de nouveau sur le champ de bataille; les Français avec trois cent mille hommes, dont quarante mille de cavalerie, occupant le cœur de la Saxe, sur la rive droite de l'Elbe; et les alliés

avec cinq cent mille hommes, dont cent mille de cavalerie, les menaçant par les trois directions de Berlin, la Silésie et la Bohême, sur Dresde. La prodigieuse différence n'affecte pas Napoléon, qui a combiné et prend hardiment l'offensive. Il a fortifié la ligne de l'Elbe, devenue son point d'appui, et s'abritant des montagnes de la Bohême, sur son extrême droite, il dirige une de ses masses sur Berlin, contre Bernadotte, qui commande une armée de Prussiens et de Suédois; une autre marche sur la Silésie, contre Blucher, qui a sous ses ordres une réunion de Prussiens et de Russes; une troisième stationne à Dresde, comme clef de position, pour observer la grande armée autrichienne et russe, en Bohême; enfin une quatrième est placée en forme de réserve à Zittau, avec le triple objet 1° de pénétrer en Bohême, si on a des succès contre Blucher; 2° d'y contenir la grande masse des alliés, en leur faisant craindre de se voir attaqués sur leurs derrières, s'ils tentent de déboucher par les rives de l'Elbe; 3° enfin, de fournir, au besoin, soit aux attaques contre Blucher, soit à la défense de Dresde, si elle se trouve attaquée.

L'Empereur, déjà lancé contre Blucher, le menait battant devant lui, quand il se trouve soudainement rappelé pour le défense de Dresde, où soixante mille Français se trouvaient avoir sur les bras cent quatre-vingt mille alliés. Le généralissime, Prince de Schwartzemberg, avait attaqué Dresde mollement le 26, au lieu de brusquer l'affaire. Napoléon arrive avec la rapidité de l'éclair; il a réuni cent mille Français contre les cent quatre-vingt mille alliés. La bataille n'est pas un instant douteuse; et c'est à sa sagacité, à son coup-d'œil qu'on doit tout. L'armée ennemie est abîmée, elle perd quarante mille hommes, et se trouve menacée un instant d'une destruction totale. L'Empereur Alexandre y avait assisté en personne, et Moreau y tomba d'un des premiers boulets de la garde impériale, fort peu de temps après avoir parlé avec ce Prince *.

* Cette mort de l'illustre Moreau, sous les drapeaux russes, et contre une armée française, a été et demeure la désolation, le supplice de ses plus vrais amis, de ses plus zélés partisans.

Elle était donc enfin arrivée cette chance heureuse, tant attendue de Napoléon, qui devait rétablir ses affaires, procurer la paix et sauver la France! En effet, dès le lendemain même, l'Autriche lui expédiait déjà un agent avec des paroles amicales. Mais, ô destinées humaines! c'était là le dernier sourire de la fortune. A compter de cet instant, par un enchaînement de fatalités sans exemple, Napoléon ne comptera plus que des désastres. Partout où il ne se trouve pas, nous demeurons écrasés; notre armée de Silésie éprouve une perte de vingt-cinq mille hommes, de la part de Bluchér; celle qui attaque sur Berlin est battue par le Prince de Suède, qui lui cause les plus grands dommages; enfin presque tout le corps de Vandamme, qui après la victoire de Dresde a été envoyé en Bohême sur les derrières de l'ennemi, et devait accomplir sa destruction, abandonné à lui-même et à la témérité de son chef, succombe sous le refoulement de l'armée des alliés précipitant leur fuite. Ce fatal désastre et le salut des Autrichiens sont amenés par une indisposition subite de Napoléon, qu'on croit un moment empoisonné.

Sa présence ne hâte plus l'ardeur des différens corps qui poursuivent; l'indécision, la mollesse s'en mêlent. Vandamme est anéanti, et tout le fruit de la magnifique victoire de Dresde est perdu!

Après de tels échecs coup sur coup répétés, le prestige est détruit, le moral des Français est attaqué, celui des alliés s'en rehausse, la valeur numérique reprend ses droits, et tout marche vers une catastrophe. Napoléon, au désespoir, fait de vains efforts, il court vers chaque point menacé, et se trouve aussitôt rappelé ailleurs par quelque nouveau désastre. Partout où il apparaît, les alliés reculent devant lui; mais ils avancent avec succès sitôt qu'il tourne le dos. Cependant toutes les masses ennemies gagnent constamment du terrain, elles se trouvent toutes liées entre elles désormais, et forment un demi-cercle qui se resserre sans cesse autour des Français acculés sur l'Elbe, menaçant de les déborder. D'un autre côté, nos derrières dégarnis sont inondés de coureurs, de partisans. Le royaume de Westphalie est en pleine insurrec-

tion, nos convois demeurent interceptés; il n'est plus de communication libre avec la France.

C'est dans cette situation que les négociateurs de Prague apportent à l'Empereur les résultats de leurs nouvelles conférences. Après de nombreuses restitutions exigées de lui et de ses alliés, on avait fait deux lots: d'un côté toute l'influence et toutes les acquisitions de la France en Italie; de l'autre, toute l'influence et toutes les acquisitions de la France en Allemagne. On laissait à Napoléon à en choisir un; mais il devait abandonner l'autre aux alliés, pour en disposer à leur gré, sans nulle intervention de sa part. Amis ou ennemis, pas un ne doute que Napoléon ne saisisse avec avidité de telles propositions; « car, lui » disaient les siens, si vous choisissez l'Italie, » vous restez aux portes de Vienne, et les alliés » se battront bientôt entre eux, pour les dé- » pouilles de l'Allemagne. Si au contraire vous » préférez d'abandonner l'Italie, vous vous atta- » chez l'Autriche, dont elle sera le partage, et » demeurez au cœur de l'Allemagne. Dans tous » les cas, vous ne tarderez pas à reparaître en

» médiateur ou en maître. » Napoléon n'en jugea point ainsi, et refusa, persistant dans ses idées arrêtées.

Certes, se disait-il, de telles propositions en elles-mêmes, et dans le cours naturel des choses, sont des plus acceptables ; mais où est la garantie de leur sincérité? Il voyait très-bien que les alliés ne cherchaient qu'à le faire donner dans le piége. Ils avaient adopté désormais de n'avoir plus ni foi, ni loi. Ils ne se croyaient plus tenus à aucun droit des gens, à aucune moralité vis-à-vis de nous. Au rebours de ses conseillers, il disait : » Si j'abandonne l'Allemagne, l'Autriche com- » battra avec plus d'ardeur, jusqu'à ce qu'elle » obtienne l'Italie. Si je lui cède celle-ci, elle s'em- » pressera, pour se la garantir, à me chasser » de l'Allemagne. Ainsi une première concession » obtenue, ne serait, dans leurs mains, qu'un » moyen de s'en faire accorder ou d'en saisir de » nouvelles. La première pièce de l'édifice dé- » placée entraînerait l'écroulement de tout le » reste; je serais poussé de concessions en con- » cessions jusqu'au château des Tuileries, d'où » les Français, indignés de ma faiblesse, et m'ac-

» cusant de leurs désastres, me chasseraient sans » doute, et peut-être avec justice, pour être tout » aussitôt eux-mêmes la proie de l'étranger. »

Ne croirait-on pas lire la prédiction littérale des événemens qui suivirent l'insidieuse déclaration de Francfort, les propositions de Châtillon, etc., etc.?

« Il valait cent fois mieux périr sous la vio- » lence de la victoire, continuait l'Empereur; » car les défaites même laissent après elles le res- » pect de l'adversité, quand elles s'associent à » une magnanime constance. Je préférai donc de » combattre; si j'étais vaincu, il nous restait tou- » jours les vrais intérêts politiques de la plupart » de nos ennemis. Si j'étais vainqueur, je pou- » vais tout sauver, et j'avais encore des chances; » j'étais loin de croire tout désespéré. »

Mouvement intentionné sur Berlin. — C'est dans cet état de choses que le roi de Bavière, ce chef de la confédération du Rhin, écrivit à l'Empereur, l'assurant confidentiellement qu'il tiendrait encore six semaines dans son alliance : « et » c'était assez, disait Napoléon, pour que très- » probablement il n'eût plus eu à nous quitter. »

Et il se décida à commencer dès l'instant un grand mouvement qu'il méditait depuis long-temps, et qui montre bien toutes les ressources de son génie, et la trempe de son âme. Pressé sur l'Elbe, dont la grande masse des coalisés borde déjà la rive droite, et à peu près tourné sur ses derrières, il a conçu, préparé l'audacieuse idée de changer de position avec l'ennemi, place pour place; de percer sa ligne, d'aller se former sur ses derrières, et de le contraindre de passer à son tour entièrement sur la rive gauche. Si, dans cette situation, il leur abandonne toutes ses communications avec la France, il se donne pour nouveaux derrières précisément le territoire de l'ennemi, des pays non encore dévastés qui peuvent le nourrir, Berlin, le Brandebourg, le Meklembourg; il retrouve toutes ses places, leurs immenses garnisons, dont l'éparpillage et la perte seront une si grande faute après le revers, et eussent apparu comme des ressources du génie en cas de triomphe. Il va avoir devant lui un nouvel avenir, de nouvelles combinaisons, l'étonnement, la stupeur des ennemis, leurs fautes, le brillant de son audace et toutes ses espérances.

Batailles de Leipsick. (Seize, dix-huit, dix-neuf octobre.) — Tout semble sourire d'abord à l'Empereur; mais presque aussitôt une lettre du roi de Wurtemberg lui donne avis que l'armée bavaroise, enlevée par des intrigues et l'esprit du moment, s'est jointe à l'armée autrichienne qu'elle avait à combattre, qu'elle marche sur le Rhin pour le couper de la France, et qu'il va se trouver lui-même dans l'obligation de se plier à ces circonstances. Ce nouveau contre-temps force Napoléon de tout interrompre pour revenir en arrière et songer à la retraite. Une telle complication de faux mouvemens, sert les alliés, qui nous pressent et nous entourent; une grande bataille devient inévitable. Napoléon se masse dans les plaines de Leipsick; son armée est forte de cent cinquante-sept mille combattans et de six cents pièces d'artillerie; mais les alliés lui en présentent mille, et trois cent cinquante mille bayonnettes. On se bat avec fureur un premier jour; les Français demeurent vainqueurs; et la victoire eût été décisive, si l'un des corps laissés à Dresde fût venu prendre part à la bataille, ainsi que l'avait espéré l'Empereur.

Le général Merfeld, fait prisonnier, est renvoyé sur parole, avec l'annonce que l'Empereur accepte enfin de renoncer à l'Allemagne ; mais les coalisés, enflés de l'arrivée sur le terrain d'un immense renfort, recommencent une seconde journée, et ils sont si nombreux, que quand leurs troupes se trouvent fatiguées, elles sont régulièrement relevées, comme à la parade, par des corps tout frais. Les fatalités les plus inouies se joignent encore à l'inégalité du nombre ; la trahison la plus infâme éclate à l'improviste au milieu de nous : les Saxons, nos alliés, dans nos propres rangs, se retournent, tirent sur nous et nous foudroyent de leur artillerie. Toutefois, tel est le sang froid du général français, son énergie, son habileté, le courage de nos soldats, qu'ils remédient à tout, et que le champ de bataille nous demeure encore. ...

Ces deux terribles journées, que l'histoire appellera des journées de géans, avaient coûté à l'ennemi cent cinquante mille hommes de ses meilleures troupes, dont cinquante mille tués sur le champ de bataille. Il n'y avait nulle parité avec nos pertes, qui ne s'élevaient pas à cin-

quante mille. L'immense différence de forces avait donc considérablement déeru, et une troisième bataille se présentait avec des chances beaucoup plus favorables; mais nous nous trouvions à bout de munitions, nos parcs n'offraient plus que seize mille coups; nous en avions tiré deux cent vingt mille dans les deux batailles. Il fallut de nécessité ordonner la retraite; elle se commença à la nuit sur Leipsick. Au jour les alliés nous assaillent; ils pénètrent avec nous dans la ville, on s'y bat dans les rues; notre arrière-garde s'y défendait vaillamment et sans grandes pertes, quand, par une fatalité désespérante, on fait sauter, à contre temps et par mal entendu, le seul pont de l'Elster par lequel s'effectue notre retraite. Alors tout ce qui reste sur la rive de Leipsick est perdu, et ce qui se trouve sur l'autre rive se dirige en toute hâte et en désordre sur Mayence. A Hanau, il faut passer sur le ventre de cinquante mille Bavarois; de tristes débris seuls rentrent en France; et, pour comble d'infortune, la contagion les y accompagne.

Telle est cette trop fatale campagne, notre

dernier effort national, le véritable tombeau de notre gigantesque puissance, où quatre fois, contre toute l'Europe et en dépit de toutes les chances accumulées, le génie d'un seul homme fut sur le point de rétablir notre ascendant, et de le cimenter par la paix : après les victoires de Lutzen et de Bautzen, après celle de Dresde, lors du dernier mouvement sur Berlin, enfin dans les plaines de Leipsick.

Il n'échoua que par une complication de fatalités et de perfidies dont l'histoire ne fournit point d'exemple. J'inscris ici celles qui me tombent sous la main à la simple lecture.

FATALITÉS.

(A). Incommodité subite de Napoléon.

(B). Débordement soudain de la Bober.

(C). Lettre confidentielle du Roi de Bavière.

(D). Ordres non parvenus aux corps de Dresde.

(E). Manque inopportun de munitions militaires, après les deux journées de Leipsick.

(F). Explosion du pont de l'Elster.

PERFIDIES.

(G). Machinations, mauvaise foi de l'Autriche, première et véritable cause de nos désastres.

(H). Violation de l'armistice de Pleisswits, relativement à nos places bloquées.

(I). Défection du gouvernement Bavarois.

(K). Trahison des Saxons, dans nos rangs, etc.

(L). Capitulation de Dresde violée, etc., etc.

Voici quelques lignes de développement.

(A). Après la victoire de Dresde, quelqu'un complimentait Napoléon sur un si grand succès. Ce n'est rien, observa-t-il, tout rayonnant de satisfaction; Vandamme est sur leurs derrières, et c'est-là que vont être les grands résultats; et l'Empereur marchait de sa personne pour aider et accomplir cette opération décisive, quand malheureusement il fut pris, après son repas, d'un vomissement subit tellement violent, qu'on le crut empoisonné, et qu'il fallut le ramener dans Dresde. Dès-lors il y eut lacune dans les opérations. On en connaît les funestes conséquences. Quelle petite cause, et quels immenses résultats! Ce que sont pourtant les choses d'ici bas!

(B). Une crue subite de la Bober en Silésie, fut la pricipale cause des désastres du maréchal Macdonald. Le débordement surprit ses corps

en pleine opération, empêcha leurs communications et causa les pertes malheureuses qu'on a vues plus haut.

(C). Le roi de Bavière écrivit confidentiellement à Napoléon, vers la fin de septembre, qu'il tiendrait encore six semaines ou deux mois dans son alliance; que jusque là il se refuserait opiniâtrement à tous les avantages qui lui étaient offerts. L'Empereur, dans la situation critique où il se trouvait, qui, sans cette circonstance, eût pu se déterminer peut-être à entendre lui-même aux propositions qu'on lui faisait, n'hésita plus, et entreprit immédiatement le beau mouvement qu'il avait médité sur Berlin, pensant que les six semaines lui suffiraient pour changer la face des affaires et raffermir ses alliés; malheureusement des intrigues militaires furent plus fortes que la volonté du roi de Bavière, et Napoléon, forcé d'interrompre son mouvement, est obligé de combattre à Leipsick avec désavantage: on a vu quelles en furent les suites.

(D). Napoléon en se préparant pour les combats de Leipsick, avait compté sur une diversion des corps d'armée qu'il avait laissés dans

Dresde, leur coopération eût rendu la victoire décisive, et pouvait changer la face des affaires; malheureusement les ennemis étaient si nombreux, nous demeurions tellement cernés, que les ordres de l'Empereur n'atteignirent point Dresde.

(F). Après les deux terribles journées de Leipsick, notre retraite s'opérait au-delà de l'Elster sur un seul pont. Un officier commis à sa garde, avait ordre de le faire sauter quand l'ennemi se présenterait à la suite de notre arrière-garde. Malheureusement on dit à tort à cet officier que l'Empereur le demande. Il y court, et un caporal de sapeurs, au premier aspect de quelques coureurs russes, met aussitôt le feu à la mine, et fait sauter le pont, vouant ainsi à la perdition tout ce qui demeurait encore au-delà: toute notre arrière-garde, les bagages, près de deux cents pièces d'artillerie et trente mille prisonniers, traînars, blessés ou malades.

A la lecture du bulletin qui contenait cette circonstance il n'y eût qu'un cri parmi la malveillance à Paris : il renfermait un mensonge, disait-on ; c'était l'Empereur lui-même qui avait

ordonné l'explosion pour sauver sa personne aux dépens du reste de l'armée. Vainement objectait-on la version de l'officier qui, en confirmant le fait, s'en justifiait; on répliquait que c'était un nouveau mensonge, ou bien une complaisance et un jeu joué de la part de l'officier. Tel était le langage du temps *.

(G). L'on a vu plus haut les déceptions de l'Autriche, sa duplicité, sa mauvaise foi, les

* Lors de mon voyage à Londres en 1814, il n'était bruit que des événemens récens, et la bataille de Leipsick y jouait un grand rôle. On racontait qu'au moment de sa défaite, Napoléon avait tellement perdu l'esprit, qu'il s'était égaré dans la ville, et que perdu dans une rue écartée, sur la muraille de laquelle, bien qu'à cheval, il s'était appuyé dans un moment de défaillance, il avait demandé à une bonne vieille son chemin et un verre d'eau-de-vie. L'explosion du pont n'était pas oubliée, et elle était racontée précisément comme à Paris. Ces détails et bien d'autres encore remplissaient les salons et couraient les rues, étaient racontés sérieusement par les personnes les mieux élevées comme par celles du dernier vulgaire; les gravures en étaient exposées à toutes les boutiques. On y voyait la rue de Leipsick, le point précis de l'événement, etc., et le torrent de ces absurdités était tel, qu'il ne restait d'autre ressource au bon sens, que de hausser les épaules et de souffrir.

nombreuses contradictions entre ses actes et ses paroles ; c'est qu'oubliant la générosité dont elle avait été l'objet après Léoben, Austerlitz et Wagram, elle s'acquittait, selon les maximes de la politique, et en saisissait avidement l'occasion de réparer ses pertes à tout prix.

On a vu qu'elle nous a perdus en nous faisant consentir à l'armistice de Pleisswitz ; et sa conduite était d'autant plus odieuse, qu'elle était déjà décidée à nous faire la guerre, et qu'à peu de jours de là son cabinet, bien que toujours notre ami, notre allié, et s'offrant pour médiateur, prenait des engagemens contre nous. On sait à présent son accession aux conventions de Rechembach, vers le milieu de juin, et sa participation aux conférences de Trachenberg, au commencement de juillet. La nécessité d'une certaine pudeur fit tenir ces choses secrètes un mois encore après le commencement des hostilités. On ne les présenta d'abord à François que comme des mesures éventuelles et précautionnelles ; et ce ne fut qu'en lui peignant Napoléon comme un fléau, et en lui attribuant les retards de l'ouverture du congrès qu'on recu-

lait soi-même, qu'on vint à bout de le faire apposer sa signature. (*Montvérant, tom.* VI, *pag.* 262.)

Telle fut la conduite de l'Autriche, et Napoléon, pourtant, ne cessa d'entrenir l'arrière espérance de la voir revenir à lui, non qu'il pût compter sur aucuns procédés, mais parce qu'il la supposait assez clairvoyante sur ses véritables intérêts. Ce sentiment ne l'a abandonné qu'en signant son abdication *.

(H). Les forteresses occupées par les troupes françaises, comprises dans les parties occupées par les armées combinées, devaient avoir une

* Il y avait quelque chose de si juste dans cette pensée, qu'il ne demeure nullement prouvé que le détrônement de l'Empereur n'ait pas été plutôt escamoté à l'Autriche, que consenti par elle. Par une de ces fatalités si remarquables qui se sont attachées aux derniers pas de Napoléon, un de ses succès momentanés sépara les Autrichiens des Russes, et l'ordre de marcher sur Paris, ainsi que la fameuse déclaration qui proscrivit Napoléon et sa famille, émanèrent d'Alexandre seul. Quand François se présenta, il n'eut plus que l'obligation d'adopter des mesures déjà accomplies. Mais bien des circonstances ont porté à croire que ce fut avec une grande répugnance et un extrême dépit.

lieue de rayon autour de leur enceinte, et être ravitaillées tous les cinq jours; cet article ne fut pas exécuté de bonne foi.

Quand l'armistice fut prolongée, les commissaires français demandèrent que des officiers de leur armée fussent envoyés aux commandans des forteresses; mais le général en chef russe s'y refusa, et les circonstances étaient devenues telles qu'on fut obligé d'en passer par là. (*Montvéran*, tome VI, page 270.)

(I). Une partie du plan de campagne arrêté par Napoléon, avait été que l'armée bavaroise stationnée sur le Danube agirait de concert avec l'armée d'Italie stationnée en Illyrie, et que leurs efforts réunis se porteraient sur Vienne. On sent de quel poids eussent été de telles mesures sur les destinées de la campagne. Mais le chef de l'armée bavaroise, sous un prétexte ou un autre, et au vrai parce qu'il était d'intelligence avec l'ennemi, demeura constamment inactif; paralysa le Vice-Roi, sur lequel se portèrent les principales forces autrichiennes. On a vu plus haut que la défection ouverte de cette armée, parvenue à l'Empereur au plus fort de la crise,

devint une des grandes causes de notre destruction.

(K). Mais de tout ce que nous venons de parcourir, rien n'égale encore le scandale et l'ignominie de la trahison des Saxons, qui, nos frères de péril et de fortune, dans nos rangs mêmes se retournent subitement contre nous pour nous égorger. Quelque étendu qu'ait été le dommage qu'ils nous ont causé, leur honte demeure encore plus grande que tout le mal qu'ils nous ont fait.

La conduite de Napoléon en cet instant, de lui qu'on se plaisait à cette époque à dépeindre comme l'homme de la déception et de la mauvaise foi par excellence, demeure une belle leçon de magnanimité et de véritable grandeur.

Il avait adjoint un corps de Saxons à sa garde impériale; il les range autour de leur souverain, qu'il laisse à Leipsick *, et qu'il relève de

* Le vénérable, le fidèle, le bon roi de Saxe avait suivi Napoléon son allié, et s'était fixé à son quartier-général. Les coalisés, en entrant dans Leipsick, se saisirent de sa personne, et prétendirent disposer de ses États. On connaît ses malheurs : ils intéressèrent vivement tous les cœurs généreux en Europe.

tous ses engagemens vis-à-vis de lui. Il se trouvait encore des Bavarois dans son armée, et Napoléon fait écrire à leur chef « que la Bavière » venant de lui déclarer déloyalement la guerre, » cette circonstance autoriserait à les désarmer » et à les retenir prisonniers de guerre; mais » que de tels actes sont contraires à la confiance » que Napoléon veut que les troupes à ses ordres » aient en lui. » Et il leur fait donner des vivres » et les renvoie. L'histoire comparera! *.

(L). J'ai sous les yeux des notes d'un officier très-distingué, relatives à la capitulation de Dresde. Énumérant tout ce que nous avions laissé dans les places dont nous demeurions séparés, il porte leur total à cent soixante-dix-sept mille hommes!!!... L'Empereur n'en avait que cent cinquante-sept mille à Leipsick, et quelle différence dans nos destinées si cette masse ou seulement une partie se fût trouvée sous sa main

* Au milieu de la déloyauté générale, le roi de Wurtemberg présente une exception bien honorable. Ce prince, quoique déjà en guerre avec nous, cassa la brigade de cavalerie et les corps d'infanterie de ses troupes qui passèrent à l'ennemi, et retira à leurs officiers la décoration de son ordre.

dans cet événement décisif. Mais les circonstances forcées, et non un système suivi, avaient amené cette malheureuse dispersion. Or, voici ce que je trouve littéralement dans ces notes touchant la violation de la capitulation de Dresde.

« Avant tout, il importe de savoir, y est-il dit, qu'il était arrêté dans le plan de la coalition contre la France, coalition dont le prince de Schwartzemberg était le prête-nom, qu'au fur et à mesure des offres de capitulation de chacune de nos nombreuses garnisons, on la lui accorderait belle et honorable; mais qu'aucune ne serait exécutée. Ce point de fait est matériellement prouvé; car le motif du refus de la capitulation souscrite à Dresde entre M. le maréchal Saint-Cyr et MM. les généraux Tolstoy et de Klénau, fut que le prince de Schwartzemberg ne pouvait la ratifier, parce que M. le comte de Lobau, aide-de-camp de Napoléon, enfermé dans Dresde avec le Maréchal, avait protesté contre cette capitulation; et quelque temps après, la capitulation de Dantzick souscrite avec le général Rapp, fut déclinée sous le prétexte atrocement faux que la garnison de

Dresde, malgré les stipulations de la sienne, ayant repris du service sitôt son arrivée à Strasbourg, on ne pouvait plus dès-lors approuver la capitulation de Dantzick sans s'exposer aux mêmes inconvéniens. »

Voici ce qui met à nu encore plus, s'il est possible, la déloyauté des alliés. La garnison de Dresde, composée de deux corps d'armée, et formant quarante-cinq mille hommes, capitula le onze novembre *.

---

* Le parti de rendre la place avait été loin d'être unanime dans la garnison. Il y eut, à cet égard, deux opinions: l'une fut de rentrer en France à l'aide d'une capitulation, et ce fut celle qu'on adopta; la seconde était bien autrement vigoureuse. Il ne s'agissait rien moins que de sortir de Dresde avec l'élite de la garnison, de descendre l'Elbe en débloquant successivement Torgau, où se trouvaient vingt-huit mille hommes, Wittemberg, où il y en avait cinq mille, Magdebourg, qui en comptait vingt mille, et d'arriver à Hambourg, où s'en trouvaient trente-deux mille; alors, avec cette armée de soixante ou quatre-vingt mille hommes agglomérés de la sorte, on fût rentré en France en marchant sur le ventre de l'ennemi; ou bien encore on l'eût contraint de rétrograder en manœuvrant sur ses derrières; on eût paralysé les grandes levées en masse qui sont venues accabler nos vieilles

« La capitulation portait que l'évacuation de la place par les Français se ferait en six colonnes et en six journées successives; que la destination générale de la garnison serait Strasbourg.

» Cette capitulation s'exécuta quant à l'évacuation par nous et à la prise de possession par l'ennemi ; mais notre sixième colonne avait à peine fait une journée de route hors de la ville que l'on déclara que cette même capitulation était déclinée et rejetée par le généralissime

---

bandes; et eût-on été malheureux, l'issue n'eût pas été plus funeste que la capitulation. Cet avis fut fortement soutenu par le comte de Lobau, les généraux Teste, Mouton-Duvernet et autres. La détermination était grande, digne de notre gloire, tout à fait en harmonie avec nos actes passés, et c'était l'intention de l'Empereur, qui expédia à cet effet des ordres qui ne purent parvenir. Le désespoir de se rendre était tel, qu'une partie de l'armée suggéra au chef de l'opposition de se saisir du commandement; mais le respect à la discipline l'emporta chez lui sur l'ardeur de combattre; toutefois, ce ne fut pas sans s'exprimer avec la dernière violence dans le conseil, où l'on assure que dans son intrépide indignation, il s'emporta au point de s'écrier au général en chef : « L'Empe- » reur me dira que j'aurais dû, le pistolet au point, me » saisir du commandement. »

prince de Schwartzemberg, aux termes d'un ordre du dix-neuf novembre.

» Lorsque le maréchal Saint-Cyr se plaignit de cette disposition, on lui offrit, en compensation de ce déni de justice, de le laisser rentrer à Dresde avec ses troupes, et de le remettre en possession de tous les moyens de défense dont il avait disposé avant la capitulation; c'était une ironie.

» Le Maréchal négociant en vain pour l'exécution littérale de tous les articles consentis, avec pouvoir valable, par le comte de Klénau, force fut pour cette malheureuse garnison disloquée et coupée, de se rendre aux différens cantonnemens qui lui furent assignés dans la Bohême, au lieu de poursuivre sa marche vers le Rhin.

» Le Maréchal, outré de cette violation manifeste, dépêcha, pour en prévenir Napoléon, un officier supérieur; mais les alliés retardèrent sa marche sous divers prétextes. Il n'arriva à Paris que le dix-huit décembre; la série des *événemens postérieurs* avait rendu le mal sans remède. »

Après la nomenclature des déceptions et des perfidies que je viens d'énoncer, et que les coalisés avaient érigées en système, on doit être peu surpris que Napoléon, qui les apercevait clairement, ne comptât en aucune manière sur la fameuse déclaration de Francfort, et qu'il s'indignât de l'aveuglement de notre Corps Législatif, dont la commission, par malveillance ou par travers d'esprit, acheva de ruiner les affaires. Napoléon fut plus d'une fois sur le point de mander cette commission, me disait-il, afin de s'entretenir confidentiellement avec elle et à cœur ouvert sur le véritable état des choses, et le péril imminent dont nous étions menacés. Parfois, observait-il, il pensait qu'il eût indubitablement ramené leurs cœurs français, parfois il redoutait, au contraire, certaines opiniâtretés, peut-être malveillantes, qui eussent pu faire dégénérer l'affaire en polémique, ce qui, vu l'esprit du moment, eût encore affaibli nos ressources et hâté la dissolution.

L'Empereur est revenu souvent et en diverses circonstances sur ce point critique de nos desti-

nées. Je l'ai toujours passé, parce que le détail n'en présentait rien d'agréable ni de consolant.

Mardi 3,

Trait de bienfaisance.—Voyage à Amsterdam; les Hollandais, etc. — Massacres de septembre. — Sur les révolutions en général; fatalité contre Louis XVI.

Sur les trois heures l'Empereur m'a fait demander dans sa chambre : il achevait sa toilette ; et comme il pleuvait en ce moment, il a gagné le salon, où il m'a dit des choses fort curieuses qu'on supposerait le concerner, et dans lesquelles je jouais un grand rôle. . . . . .

. . . . . .

Plus tard, l'Empereur a essayé quelques tours sur l'espèce de prairie qui avoisine sa bibliothèque. Le vent était très-violent; il est rentré et s'est mis à jouer au billard, chose dont il se doute à peine.

Dans la journée l'Empereur disait que, voyageant avec l'Impératrice, il se trouvait un jour à déjeûner dans une des îles du Rhin. Une petite ferme était dans le voisinage ; pendant qu'il

était à table, il en fit venir le paysan, le questionna sur tout ce qui pouvait le rendre heureux, lui dit de le demander hardiment; et, pour lui donner plus de confiance, il lui fit boire, disait-il, plusieurs verres de vin. Le paysan, moins circonscrit et mieux avisé que dans les trois souhaits, parcourut le maximum de tous ses besoins. L'Empereur commanda au préfet d'y pourvoir sur-le-champ. On fit le compte, et la somme ne s'élevait pas au-dessus de six à sept mille francs.

Une autre fois, en Hollande, disait-il encore, faisant une traversée en yacht, et causant avec celui qui tenait le gouvernail, il lui demandait ce que pouvait valoir son bâtiment. « Mon bâ» timent! il n'est pas à moi, dit l'homme; je » serais trop heureux, il ferait ma fortune. — Eh » bien! je te le donne, dit l'Empereur à cet » homme, qui y parut fort peu sensible. » On prit sa froide indifférence pour le flegme naturel du pays; mais ce n'était pas cela. « Quelle fa» veur m'a-t-il donc fait? dit-il à un de ses ca» marades qui le félicitait; il m'a parlé, et voilà » tout; il m'a donné ce qui ne lui appartient pas:

» quel diable de présent ! » Cependant Duroc avait été payer le maître du bâtiment ; il en tenait la quittance de vente qu'on remit à l'homme. Dès qu'il commença à comprendre, sa joie fut jusqu'au délire ; il fit des folies. La somme était encore à peu près la même que ci-dessus. « Ainsi, » disait l'Empereur, on voit que les désirs des » hommes ne sont pas aussi immodérés qu'on le » pense, et qu'il est plus facile de les rendre » heureux qu'on ne le croit ! car, assurément, » ces deux hommes trouvèrent le bonheur *. »

---

* Napoléon répétait souvent des traits de la sorte ; en voici un écrit sous sa dictée, il s'agit du passage du Saint-Bernard, avant la bataille de Marengo.

« Le Consul montait, dans le plus mauvais pas, le mulet » d'un habitant de Saint-Pierre, désigné comme étant le » mulet le plus sûr de tout le pays. Le guide du Consul » était un grand et vigoureux jeune homme de vingt-deux » ans, qui s'entretint beaucoup avec lui, en s'abandon- » nant à cette confiance propre à son âge, et à la simpli- » cité des habitans des montagnes. Il confia au premier » Consul toutes ses peines, ainsi que les rêves de bonheur » qu'il faisait pour l'avenir. Arrivé au couvent, le premier » Consul, qui jusque là ne lui avait rien témoigné, écrivit » un billet et le donna à ce paysan pour le remettre à son » adresse. Ce billet était un ordre qui prescrivait diverses

Quand l'Empereur fut visiter Amsterdam, la population, dit-il, était très-montée contre lui; mais à peine il avait paru qu'il avait remué les cœurs les plus froids. Il ne voulut d'autre garde que la garde d'honneur de la ville, et ce trait de confiance lui ramena aussitôt tous les sentimens hollandais. Il était sans cesse au milieu d'eux tous. Dans une certaine occasion, il aborda vis-à-vis d'eux franchement la question. « On vous » dit mécontens; mais pourquoi? La France ne » vous a pas conquis, elle vous a adoptés; il n'est » aucune exclusion pour vous; vous partagez » toutes les faveurs de la famille. Considérez-» vous : j'ai pris parmi vous des préfets, des » chambellans, des conseillers d'État, dans le » juste rapport de votre population, et j'ai

---

» dispositions, qui eurent lieu immédiatement après le » passage, et qui réalisaient toutes les espérances du jeune » paysan; telles que la bâtisse d'une maison, l'achat d'un » terrain, etc. Quelque temps après son retour, l'étonne-» ment du jeune montagnard fut bien grand de voir tant » de monde s'empresser de satisfaire ses desirs, et la » fortune lui arriver de tous côtés. » (Mémoires de Napoléon par le général Gourgaud, tome I, Marengo.)

» accru ma garde de votre garde hollandaise. Vous » vous plaignez de souffrir ; mais en France on » souffre davantage ; nous souffrons tous, et cela » durera tant que l'ennemi commun, le tyran » des mers, le vampire de votre commerce, ne » sera pas ramené à la raison. Vous vous plai- » gnez de vos sacrifices ? Mais venez en France, » et vous verrez tout ce qui vous reste encore » au-dessus de nous ; alors vous vous estimerez » moins malheureux peut-être... Mais pourquoi » ne vous féliciteriez-vous pas plutôt de la fa- » talité qui amène votre réunion avec nous ? Dans » la composition nouvelle de l'Europe, que se- » riez-vous désormais, laissés à vous-mêmes ? Les » esclaves de tout le monde ; au lieu qu'identifiés » à la France, vous êtes appelés à faire un jour » avec éclat tout le commerce du grand Em- » pire. » Puis prenant le ton de la gaîté, il leur » dit : « J'ai fait tout pour vous plaire et vous » accommoder. Ne vous ai-je pas envoyé pour » vous gouverner, justement l'homme qu'il vous » fallait, le bon et pacifique Lebrun ? Vous pleu- » rez avec lui, il pleure avec vous, vous pleurez » ensemble ; que pouvais-je faire de mieux ? »

Et à ces mots le flegme hollandais disparut; tout l'auditoire se mit à rire aux éclats, et l'Empereur put compter sur eux. « Du reste, ajouta-» t-il, espérons que ce ne sera pas long; croyez » que je le désire autant que vous. Ceux d'entre » vous qui voyent loin vous diront que rien de » tout ceci n'est dans mon caprice, ni dans mes » intérêts. »

L'Empereur laissa le peuple d'Amsterdam ivre de sa personne, et emporta lui-même des sentimens très-prononcés en sa faveur. Il avait coutume de se plaindre, avant son voyage, que quiconque était envoyé par lui en Hollande, y devenait aussitôt Hollandais : il le rappela au Conseil d'État à son retour, et dit qu'il l'était devenu lui-même. Et un jour qu'un des orateurs parlait légèrement de l'esprit des Hollandais : » Messieurs, dit-il, vous pouvez être plus aima-» bles; mais je vous souhaite leur moralité. »

Après dîner, quelqu'un ayant mentionné la date du jour, (trois septembre.)

L'Empereur a dit à ce sujet des paroles bien remarquables. En voici quelques-unes : « C'est » l'anniversaire d'exécutions bien épouvantables,

» bien hideuses, une réaction en petit de la Saint-
» Barthélemi, une tache pour nous, moindre
» sans doute parce qu'elle a fait moins de victimes
» et qu'elle n'a pas porté la sanction du gouver-
» ment, qui essaya même de punir le crime. Il
» a été commis par la commune de Paris, puis-
» sance spontanée, rivale de la législature, su-
» périeure même.

» Au surplus, disait l'Empereur, ce fut bien
» plutôt l'acte du fanatisme que celui de la pure
» scélératesse; on a vu les massacreurs de sep-
» tembre massacrer l'un d'entre eux pour avoir
» volé durant leurs exécutions. Ce terrible évé-
» nement, continuait l'Empereur, était dans la
» force des choses et dans l'esprit des hommes.
» Point de bouleversement politique sans fu-
» reur populaire, point de danger pour le peuple
» déchaîné, sans désordre et sans victimes. Les
» Prussiens entraient; avant de courir à eux,
» on a voulu faire main basse sur leurs auxiliaires
» dans Paris. Peut-être cet événement influa-t-il
» dans les temps sur le salut de la France. Qui
» doute que dans les derniers temps, lorsque
» les étrangers approchaient, si on eût renouvelé

» de telles horreurs sur leurs amis, ils eussent » jamais dominé la France? Mais nous ne le » pouvions, nous étions devenus légitimes; la » durée de l'autorité, nos victoires, nos traités, » le rétablissement de nos mœurs, avaient fait » de nous un gouvernement régulier; nous ne » pouvions nous charger des mêmes fureurs ni » du même odieux que la multitude. Pour moi, » je ne pouvais ni ne voulais être un Roi *de la* » *Jacquerie.*

» Règle générale. Jamais de révolution sociale » sans terreur. Toute révolution de cette nature » n'est et ne peut être dans le principe qu'une » révolte. Le temps et les succès parviennent » seuls à l'ennoblir, à la rendre légitime; mais » encore une fois on n'a pu y parvenir que par » la terreur. Comment dire à tous ceux qui rem- » plissent toutes les administrations, possèdent » toutes les charges, jouissent de toutes les for- » tunes : Allez-vous-en? Il est clair qu'ils se défen- » draient : il faut donc les frapper de terreur, » les mettre en fuite, et c'est ce qu'ont fait la » lanterne et les exécutions populaires. La ter- » reur en France a commencé le quatre août,

» lorsqu'on a aboli la noblesse, les dîmes, les » féodalités, et qu'on a jeté tous ces débris au » peuple. Il se les est partagés, n'a plus voulu » les perdre, et a tué. Alors seulement il a com- » pris la révolution, et s'y est vraiment inté- » ressé. Jusque-là, il existait assez de morale et » de dépendance religieuse parmi eux, pour » qu'un grand nombre doutât que sans le Roi » et les dîmes, la récolte pût venir comme de » coutume.

» Toutefois, concluait l'Empereur, une révo- » lution est un des plus grands maux dont le » ciel puisse affliger la terre. C'est le fléau de la » génération qui l'exécute; tous les avantages » qu'elle procure ne sauraient égaler le trouble » dont elle remplit la vie de leurs auteurs. Elle » enrichit les pauvres, qui ne sont point sa- » tisfaits; elle appauvrit les riches, qui ne sau- » raient l'oublier; elle bouleverse tout; dans les » premiers momens elle fait le malheur de tous, » le bonheur de personne.

» Le vrai bonheur social, il faut en convenir, » est dans l'usage paisible, dans l'harmonie des » jouissances relatives de chacun. Dans les temps

» réguliers et tranquilles, chacun a son bon-
» heur : le cordonnier est aussi heureux dans sa
» boutique que moi sur le trône ; le simple offi-
» cier jouit autant que son général. Les révolu-
» tions les mieux fondées détruisent tout à l'ins-
» tant même, et ne remplacent que dans l'avenir.
» La nôtre a semblé d'une fatalité irrésistible ;
» c'est qu'elle a été une éruption morale aussi iné-
» vitable que les éruptions physiques, un vrai
» volcan : quand les combinaisons chimiques
» qui produisent celui-ci sont complettes, il
» éclate ; les combinaisons morales qui produi-
» sent une révolution étaient à point chez nous,
» elle a éclaté. »

Nous demandions à l'Empereur s'il croyait qu'il eût été possible d'arrêter la révolution à sa naissance. Il le croyait sinon impossible, du moins bien difficile. Peut-être, disait-il, aurait-on pu conjurer l'orage, ou le détourner par quelque grand acte machiavélique, en frappant d'une main de grands invidus, et en concédant de l'autre à la nation, en lui accordant franchement la réformation que demandait le temps, et dont une partie avait déjà été mentionnée

dans la fameuse séance royale. « Et encore tout » cela, observait l'Empereur, n'eût-il été que se » saisir de la révolution et la diriger soi-même. » Il pensait que quelque autre combinaison de la sorte eût pu réussir peut-être encore au dix août, si le Roi fût demeuré vainqueur. Les deux époques, selon lui, étaient les seules qui eussent pu présenter quelques chances désespérées, parce que, lors de Versailles, la nation n'était point encore toute ébranlée, et qu'au dix août elle était déjà bien fatiguée; mais les hauts intéressés, observait l'Empereur, n'étaient pas de taille pour ces difficiles époques.

L'Empereur a parcouru rapidement la série des fautes commises. « L'ensemble en faisait pitié, » concluait-il. Il eût fallu un premier ministre » à Louis XVI, et M. Necker en sous ordre pour » les finances. Les premiers ministres eussent » dû être inventés surtout pour les derniers » règnes de notre monarchie; et précisément il » était devenu dans les principes et l'amour » propre du jour de n'en vouloir point prendre. »

On a beaucoup parlé de la conduite équivoque de plusieurs grands personnages, dans ces temps

de crise, et l'Empereur a dit : « Nous condamnons Louis XVI; mais indépendamment de sa » faiblesse, il a été le premier prince attaqué. » C'est celui sur lequel les nouveaux principes » faisaient leur essai. Son éducation, ses idées » innées le portaient à croire de bonne foi comme » lui appartenant tout ce qu'il cherchait de dé- » fendre ouvertement ou en secret. Même dans » ses manques de foi, il pouvait y avoir une es- » pèce de bonne foi, s'il est permis de parler ainsi. » Plus tard, que chacun en sait davantage, une » même conduite serait bien plus inexcusable, » bien autrement condamnable. Qu'on ajoute » que Louis XVI avait tout le monde contre lui, » et l'on pourra se faire une idée des difficultés » sans nombre que la fatalité sembla prendre » plaisir à accumuler sur ce Prince infortuné. La » fatalité des Stuart, dont on a tant parlé, n'a » pas été plus malheureuse. »

Mercredi 4.

Sur les gardes-du-corps ; un déserteur parmi nous.

L'Empereur m'a fait appeler après son déjeûner. Il était étendu sur son canapé, au milieu de

plusieurs livres. Sa tête demeurait encore couverte du madras de la nuit; son visage semblait défait. « Mon cher, m'a-t-il dit, je me sens fati» gué. Voilà bien des livres que je parcours, rien » ne m'attache, tout m'y déplaît; je m'ennuie. » Et son œil dirigé sur moi, cet œil si vif d'ordinaire, et terne en ce moment, m'en exprimait bien davantage. « Asseyez-vous là, m'a-t-il dit » en montrant une chaise près de lui, chargée » de livres, et causons. » Il s'est mis à parler de l'île d'Elbe, de la vie qu'il y avait menée, de quelques visites qu'il y avait reçues, etc., etc. Puis il m'a questionné sur notre existence à Paris à cette époque correspondante; sur la Cour, sa physionomie. Et la conversation l'ayant amené à mentionner les gardes-du-corps. « Sire, s'est » permis de lui dire quelqu'un, dans votre suite, » parmi nous, se trouve un de leurs déserteurs. » » — Comment cela? Expliquez. — Sire, parce » qu'au moment de la restauration un des capi» taines des gardes, pour qui j'ai beaucoup d'af» fection, et qui m'en avait toujours témoigné, » malgré la différence de nos opinions, m'offrit » de placer mon fils dans sa compagnie, me di-

» sant qu'il l'y traiterait comme le sien. Je lui » objectai qu'il était trop jeune, que cela ferait » tort à ses études; et comme il m'assurait que » non, je lui demandai la permission d'y réflé- » chir. Quand j'en parlai ailleurs, on se récria » sur la bonne fortune que j'avais dédaignée; c'é- » tait une grande faveur, me disait-on, parce » qu'en très-peu de temps, et sans interrompre » son éducation, mon fils deviendrait susceptible » d'un très-bel avancement. Je fus donc témoi- » gner au capitaine des gardes qu'il avait dû me » trouver très-ridicule de ne pas m'être montré » plus reconnaissant; et il m'avoua qu'il s'était » bien aperçu que je n'avais pas compris. Toute- » fois, par une circonstance ou une autre, Votre » Majesté est revenue avant que mon fils n'eût » eu l'honneur d'être présenté à son colonel; et » comme à notre départ pour Sainte-Hélène j'ai » été l'enlever à son lycée, le voilà pleinement » et dûment un déserteur. » L'Empereur en a beaucoup ri, et a terminé disant : « Ce que c'est » pourtant que les révolutions ! Quel croisement » d'intérêts, de rapports, d'opinions! Heureux en- » core quand elles ne dissolvent pas les familles,

» ou qu'elles ne mettent pas aux prises les » meilleurs amis. » Et de là il a passé à me questionner sur ma famille, et a fini par me dire : « Mais j'ai vu, dans Alphonse de Beauchamps, » votre nom parmi les royalistes qui, le trente » mars, provoquèrent à la royauté sur la place » Louis XV : je vois bien que ce n'est pas vous ; » je crois même que vous m'avez déja expliqué » cela ; mais l'idée ne m'en est pas restée. — Sire, » c'est un cousin de mon nom. Cette citation me » gêna un peu dans le moment, et je réclamai » vainement dans les journaux ; ce qu'il y avait » de plaisant, c'est que le cousin réclamait vive- » ment de son côté, pour qu'on spécifiât bien » que c'était lui. Je crois bien que la dénomina- » tion ainsi générale, était une bienveillance de » l'auteur, que j'avais vu jadis chez moi, et qui » voulait peut-être par-là me ménager une oc- » casion de me faire valoir, si j'en avais l'envie. » Du reste, je dois à ce cousin la justice de dire » que me trouvant, moi, près de Votre Majesté, » je lui offris maintes fois de demander la faveur » de vouloir bien le placer dans votre maison ou » autrement, et il me refusa constamment. Je

» lui souhaite aujourd'hui d'en trouver la récom-
» pense. » L'Empereur a répété : « Bon Dieu ! ce
» que sont pourtant les révolutions ! Comme elles
» bouleversent tous les intérêts privés ! et c'est la
» masse de ces blessures privées qui cause le fer-
» ment général, et rend ces secousses si aigres,
» si haineuses, si violentes ! etc., etc. »

Le temps a été épouvantable, à ne pouvoir pas sortir de tout le jour. L'Empereur m'a congédié, et a fait appeler le général Gourgaud, auquel il a dicté dans sa bibliothèque, depuis deux heures jusqu'à six heures, presque toute la campagne de Moreau, sous le Consulat. Après dîner, il nous a lu la fameuse lettre somptuaire de M^me^ de Maintenon à son frère, dans laquelle elle lui fixe son ménage, article par article, à six mille francs par an. Cela a conduit à faire venir plusieurs volumes des Grands-Hommes. L'Empereur en a parcouru quelques articles, et s'est amusé des figures au trait qui sont à la fin de chaque volume.

Jeudi 5.

Bourrades de Napoléon ; la plupart calculées, etc., etc. — On marchande notre existence.

Aujourd'hui, dans ma conversation du matin, je racontais à l'Empereur je ne sais plus quelles vexations, quels actes iniques qui, à son insu, révoltaient l'esprit public, et le rendaient odieux, parce qu'ils s'exerçaient en son nom, et que beaucoup les croyaient de lui ; « Mais comment, di-» sait-il, ne se trouvait-il personne parmi cette » foule de vous autres qui m'entouriez ; comment » parmi mes chambellans surtout, n'y avait-il » pas quelqu'un de cœur et d'indépendance qui » vînt s'en plaindre et m'en donner connaissance ? » j'en aurais fait justice. — Ah ! Sire, nous n'a-» vions garde, nul n'aurait osé. — Pourquoi ? j'étais » donc bien terrible ? — Sire, nous vous tenions » pour tel. — J'entends, l'on redoutait mes » bourrades ; mais on savait aussi que j'écou-» tais volontiers, que j'étais juste, et ç'eût été » au bienveillant à savoir mettre en balance le » prix de sa bonne action avec le danger de la » bourrade. Et puis, mon cher, il était bien peu

» de ces bourrades qui ne tinssent du calcul; » c'était souvent ma seule occasion de tâter un » homme, de prendre au vol ses nuances de ca- » ractère; j'avais peu de momens à donner aux » informations, c'étaient une de mes épreuves. » Par exemple, une fois ici, je vous ai poussé » (allusion à la page 46 de ce vol.); eh bien, cela » m'a suffi pour découvrir que vous devez être » entêté-négatif très-susceptible, point dissimulé, » mais boudeur; et si je voulais (me prenant par » l'oreille) vous adresser un madrigal, je dirais : » *la sensitive*, mon cher. » Et revenant aux bourrades, il a ajouté : « Autre motif, c'est que j'a- » vais été dans l'obligation de me créer une au- » réole de crainte; autrement, surgi, comme je » l'avais fait, du milieu de la multitude, un grand » nombre m'eussent mangé dans la main ou » frappé sur l'épaule. Nous sommes fort enclins, » de notre nature, à la familiarité, etc.

Le temps a continué tout aussi mauvais; il a été horrible. L'Empereur a passé la plus grande partie du jour à travailler comme hier.

Le Gouverneur a renouvelé ses tracasseries au sujet de notre nourriture; il a recommencé

d'ignobles détails sur quelques bouteilles de vin, quelques livres de viande. Il veut bien aller à présent de huit mille livres sterling, qui lui sont fixées par le gouvernement, jusqu'à douze mille, qu'il prononce lui-même indispensables; mais il tient toujours à ce qu'on lui remette le surplus entre les mains, ou il menace de grands retranchemens. *Il marchande notre existence.* L'Empereur, quand on a voulu lui en rendre compte, a répondu qu'on fît ce qu'on voudrait; mais que sur toute chose on ne lui en parlât pas, qu'on le laissât tranquille.

Le soir, l'Empereur est revenu de nouveau à M^me^ de Maintenon, et a beaucoup parlé de ses lettres, de son caractère, de son influence sur les affaires du temps, etc., etc... Il a fait venir le Dictionnaire historique pour y lire l'article des Noailles, et s'est retiré à onze heures.

Vendredi 6.

Conversation confidentielle. — Lettres de M^me^ de Maintenon et de M^me^ de Sévigné.

Le temps était presque aussi mauvais que la veille. L'Empereur, après sa toilette, a mené l'un

de nous dans sa bibliothèque, où il s'est entretenu confidentiellement et long-temps sur des objets graves qui nous touchent vivement.

» Voilà plus d'un an, disait-il, que nous sommes » ici, et nous en sommes encore comme au pre- » mier jour sur certains objets; j'avoue même » qu'ils restent encore dans le vague de mon es- » prit, et que je n'ai rien d'arrêté à cet égard » dans ma pensée. Cela me ressemble peu; mais » aussi quel découragement ne doit pas être le » mien! Que de coups la fortune et les hommes » ont amassés sur ma tête! j'en suis atteint de » tous côtés et partout. La plaie m'en couvre tous » les pores. Il n'est pas jusqu'à vous autres au- » tour de moi, vous mes fidèles et mes conso- » lateurs, qui n'y soyez pour quelque chose. Vos » jalousies, vos dissentimens m'attristent et me » gênent. — Sire, lui a-t-il été répondu, ce point » devrait demeurer inaperçu de Votre Majesté, » d'autant plus qu'au fond il est sans réalité pour » ce qui la concerne. Notre jalousie n'est plus » dès-lors que de l'émulation, et tous dissenti- » mens cessent à l'expression de votre moindre » désir. Nous ne vivons qu'en vous, nous agirons

» toujours ainsi qu'il vous plaira. Vous êtes pour » nous *le vieux de la montagne;* aux crimes près, » vous n'avez qu'à commander? — Eh bien, a dit » l'Empereur, je vais m'y mettre sérieusement » et chacun aura sa tâche. » Alors il a dicté quelques notes, a gagné le jardin, où il a fait quelques tours seul, et de là est rentré chez lui.

L'Empereur n'est sorti de sa chambre qu'au moment de dîner. Il est revenu encore sur Mme de Maintenon, qui était sa lecture du moment. » Son style, sa grâce, la pureté de son langage » me ravissent, a-t-il dit; je me raccommode. » Si je suis violemment heurté par ce qui est » mauvais, j'ai une sensibilité exquise pour ce » qui est bon. Je crois que je préfère les lettres » de Mme de Maintenon à celles de Mme de Sévigné : elles disent plus de choses. Mme de Sévigné » certainement restera toujours le vrai type ; elle » a tant de charmes et de grâce, mais quand on » a beaucoup lu, il ne reste rien. Ce sont des » œufs à la neige dont on peut se rassasier sans » charger son estomac. »

Plus tard, en parlant de grammaire, il a fait venir celle de Domairon, qui avait été notre pro-

fesseur à l'école militaire de Paris. Il la parcourait avec plaisir. « Ce qu'est l'influence de la jeunesse, disait-il; je soupçonne bien qu'elle n'est » pas la meilleure des grammaires, mais elle n'en » sera pas moins toujours pour moi celle qui » aura le plus d'attraits; je ne l'ouvrirai jamais » sans éprouver un certain charme, etc. »

Samedi 7.

Fautes des ministres anglais; moyens laissés à l'Angleterre pour l'acquittement de sa dette, etc. — Réductions du Gouverneur.

L'Empereur n'est pas sorti de la journée. Le Gouverneur a paru sur le terrain avec un groupe nombreux. Nous avons fui à son approche. Plusieurs bâtimens ont été signalés.

Appelé chez l'Empereur, je l'ai trouvé occupé d'un ouvrage sur l'état de l'Angleterre; ce point est devenu le sujet de la conversation. Il a beaucoup parlé de l'énormité de sa dette, de la gaucherie de la paix qu'elle avait conclue, des divers moyens qui s'offraient à elle de se tirer d'affaire, etc., etc.

Napoléon a essentiellement l'instinct de l'ordre,

le besoin de l'harmonie. J'ai connu quelqu'un qui, vivant dans les chiffres, confessait ne pouvoir entrer dans un salon sans y additionner irrésistiblement, tout aussitôt et de force, les personnes qu'il y apercevait; à table, c'étaient les plats, les verres, etc., etc. Napoléon, dans un atmosphère plus noble, dans une région plus élevée, avait aussi son acte irrésistible; c'était celui de mettre en marche le grand, et de développer le beau. S'il s'occupait d'une ville, il suggérait aussitôt des améliorations, des embellissemens, des monumens; s'il s'arrêtait sur une nation, il traitait à l'instant des voies de son illustration, de sa prospérité, de sa grandeur, de ses meilleures institutions, etc., etc. C'est ce que vingt traits qui précèdent auront déjà présenté à l'intelligence, à la sagacité de chacun.

Or, l'Empereur, par les journaux, les ouvrages, ou notre situation, était constamment ramené, par la force des choses, sur l'Angleterre. Il revenait donc souvent sur ce qu'elle avait dû faire, sur ce qui lui demeurait à entreprendre, sur ce qui pouvait lui procurer un avenir plus prospère, etc., etc. Je vais tâcher de recueillir

ici quelque peu de ce que je lui ai entendu dire à cet égard en diverses occasions.

Un jour il disait : « Le système colonial que » nous avons connu est fini pour tous, pour » l'Angleterre qui possède toutes les colonies, » comme pour les autres puissances qui n'en » possèdent plus aucune. L'empire des mers, » aujourd'hui, appartient à l'Angleterre sans » discussion. Pourquoi, dans une situation toute » nouvelle continuerait-elle une marche routi- » nière? Pourquoi ne créerait-elle pas des com- » binaisons plus profitables? Il faut qu'elle ima- » gine une espèce d'émancipation de ses colonies, » aussi bien beaucoup lui échapperont avec le » temps, et c'est à elle à profiter du moment » pour s'assurer des liens nouveaux, et des rap- » ports plus avantageux. Pourquoi la plupart de » ces colonies ne seraient-elles pas sollicitées à » acheter leur émancipation de la mère patrie, » au prix d'une quotité de la dette générale, qui » deviendrait spécialement la sienne. La mère » patrie s'allégerait de ses charges, et n'en con- » serverait pas moins tous ses avantages. Elle » conserverait pour liens la foi des traités, les

» intérêts réciproques, la similitude du langage,
» la force de l'habitude; elle se réserverait d'ail-
» leurs, par forme de garantie, un seul point
» fortifié, une rade pour ses vaisseaux, à la façon
» des comptoirs d'Afrique. Que perdrait-elle?
» Rien; et elle sauverait les embarras, les frais
» d'une administration qui ne la font que trop
» souvent détester. Les ministres auraient, il est
» vrai, quelques places de moins à donner; mais
» la nation recueillerait certainement davan-
» tage, etc.

» Je ne doute pas, ajoutait-il, qu'avec une
» connaissance approfondie de la matière, on
» n'obtînt quelque résultat utile de ces idées
» brutes, quelques erronées qu'elles pussent
» être à leur premier jet. Il n'est pas jusqu'à
» l'Inde même dont il ne fût possible, sans
» doute, de tirer quelque grand parti par quel-
» ques combinaisons nouvelles. Les Anglais m'as-
» surent ici que l'Angleterre n'en retire aucun
» bénéfice dans la balance de son commerce;
» les frais emportent tout ou dépassent même
» encore : il ne reste donc que des grapillages
» individuels et quelques fortunes personnelles

» colossales; mais ce sont autant d'alimens pour
» le patronage des ministres; et dès-lors on se
» donnerait bien de garde d'y toucher. Puis ces
» *Nababs*, comme ils les appellent, en revenant
» en Angleterre, y sont autant de bonnes re-
» crues pour la haute aristocratie. Peu importe
» qu'ils présentent le scandale d'une fortune
» acquise par les rapines et le brigandage; peu
» importe qu'ils influent fortement sur la mo-
» rale publique, en animant chacun du désir
» des mêmes richesses poursuivies à tout prix;
» les ministères actuels n'y regardent pas de si
» près : ce sont autant de votes pour eux; et
» plus ils seront pourris, plus ils seront faciles
» à gouverner. Et avec les choses de la sorte,
» le moyen d'attendre quelque réforme? Aussi,
» à la moindre proposition, vous voyez quels
» cris! car l'aristocratie anglaise veut bien jour-
» nellement gagner du terrain en avant; mais
» sitôt qu'on propose de la faire rétrograder d'un
» atôme, elle n'y entend plus, et l'explosion est
» universelle. Si l'on touche aux plus minutieux
» détails, tout l'édifice va crouler, s'écrie-t-elle.
» C'est tout simple. Qu'on veuille arracher d'un

» vorace le morceau qu'il tient à la bouche, il » le défendra en héros, etc., etc. »

Une autre fois, l'Empereur disait : « Après » vingt ans de guerre, après tant de trésors pro- » digués, tant de secours fournis à la cause com- » mune, après un triomphe au-dessus de toute » espérance, quelle paix pourtant a signée » l'Angleterre! Castlereagh a eu le continent à » sa disposition, quel grand avantage, quelles » justes indemnités a-t-il stipulés pour son pays ? » Il a fait la paix comme s'il eût été vaincu. Le » misérable ! je ne l'eusse guère plus maltraité » si je fusse demeuré victorieux. Ou bien en- » core serait-ce qu'il s'estimait assez heureux » de m'avoir renversé..... dans ce cas la haine » m'a vengé ! Deux forts sentimens ont animé » l'Angleterre durant notre lutte : son intérêt » national et sa haine contre ma personne. Au » moment du triomphe, la violence de l'un lui » aurait-il fait oublier l'autre? Elle paierait cher » ce moment de passion ! » Et il développait son idée parcourant les diverses combinaisons qui démontraient les fautes de lord Castlereagh, et les nombreux avantages qu'il avait négligés.

« Des milliers d'années s'écouleront, disait-il, » avant qu'il ne se présente une telle occasion » pour le bien-être, la véritable grandeur de » l'Angleterre. Est-ce donc, de la part de Cas- » tlereagh, ignorance ou corruption? Ce lord » Castlereagh a distribué noblement, à ce qu'il » a cru, les dépouilles aux souverains du con- » tinent, et n'a rien réservé pour son pays; mais » n'a-t-il pas craint qu'on lui reprochât d'avoir » été là bien plutôt leur *commis* que leur *associé*. » Il a fait don de territoires immenses; la Rus- » sie, la Prusse, l'Autriche ont acquis des mil- » lions de population. Où se trouve l'équivalent » de l'Angleterre? Elle, qui pourtant avait été » l'âme de ces succès, elle qui en avait payé tous » les frais; aussi recueille-t-elle déjà le fruit de la » reconnaissance du continent, et des bévues » ou de la trahison de son négociateur. On con- » tinue mon système continental, on réprouve, » on exclut les produits de ses manufactures; » au lieu de cela, pourquoi n'avoir pas bordé le » continent de villes maritimes libres et indé- » pendantes? Celles, par exemple, de Dantzick, » Hambourg, Anvers, Dunkerque, Gênes et

» autres, qui fussent demeurées les entrepôts » obligés de ses manufactures, dont ils eussent » inondé l'Europe en dépit de toutes les douanes » du monde. Elle en avait le droit et le be- » soin; ses décisions eussent été justes, et qui » s'y fût opposé au moment de la libération? » Pourquoi s'être créé un embarras, et avec le » temps un ennemi naturel en unissant la Bel- » gique à la Hollande, au lieu d'avoir ménagé » deux immenses ressources à son commerce, » en les tenant séparées? La Hollande, qui n'a » point de manufactures, était le dépôt naturel » de celles d'Angleterre, et la Belgique, deve- » nue colonie anglaise sous un prince anglais, » eût été la route par laquelle on en eût cons- » tamment inondé la France et l'Allemagne? » Pourquoi n'a-t-on pas plié l'Espagne et le Por- » tugal à un traité de commerce à long terme, » qui eût repayé de tous les frais qu'on a faits » pour leur délivrance, et qu'on eût obtenu sous » peine d'affranchir leurs colonies, dont, dans » les deux cas, on eût fait tout le négoce? Pour- » quoi n'a-t-on pas stipulé quelque avantage dans » la Baltique, et vis-à-vis des États d'Italie? C'é-

» tait là comme autant de droits régaliens de la » souveraineté des mers. Après s'être battu long- » temps pour en soutenir le droit, comment en » négliger les bénéfices, quand elle se trouvait » consacrée de fait? Est-ce qu'en sanctionnant » l'usurpation dans les autres, l'Angleterre eût pu » craindre qu'aucun osât se refuser à la sienne? » Et qui l'eût pu? Je m'attendais à quelque chose » de la sorte. Peut-être le regrettent-ils aujour- » d'hui qu'il est trop tard, car ils ne sauraient » plus y revenir; ils ont manqué le moment uni- » que!..... Que de pourquoi encore j'aurais à » multiplier!.... Lord Castlereagh seul pouvait » agir ainsi : il s'est fait l'homme de la sainte » alliance; avec le temps il sera maudit. Les » Lauderdale, les Grenville, les Wellesley et » autres eussent traité bien différemment; c'est » qu'ils eussent été les hommes de leur pays, » etc., etc. »

L'Empereur disait encore une autre fois : « La » dette est le ver rongeur de l'Angleterre; c'est la » chaîne de tout ses embarras; car c'est elle qui » force à l'énormité des taxes, celles-ci font haus- » ser le prix des denrées; de là la misère du

» peuple, le haut prix du travail et celui des ob-
» jets manufacturés, qui ne se présentent plus
» avec le même avantage sur les marchés de l'Eu-
» rope. L'Angleterre doit donc combattre à tout
» prix ce monstre dévorant; il lui faut l'attaquer
» par tous les bouts à la fois, l'assommer par le
» *négatif* et le *positif* réunis, c'est-à-dire par la
» réduction de ses dépenses, et l'accroissement
» de ses capitaux.

» Ne peut-elle pas réduire l'intérêt de sa dette,
» les hauts salaires, les sinécures, les dépenses
» de l'armée; renoncer à celle-ci pour s'en tenir à
» sa marine. Enfin, beaucoup d'autres choses en-
» core que j'ignore, et ne saurais fouiller? Quant
» à l'accroissement de ses capitaux, ne peut-elle
» s'enrichir de tous les biens ecclésiastiques, qui
» sont immenses, qu'elle acquerrait par une sa-
» lutaire réforme, et à l'extinction des titulaires,
» ce qui ne blesserait personne. Mais qu'on pro-
» nonce un mot de la sorte, et toute l'aristocra-
» tie sera sous les armes et en campagne, et
» elle l'emportera; car en Angleterre, c'est elle
» qui gouverne, et c'est pour elle qu'on gouverne
» Elle recourra à son adage habituel : si l'on

» touche le moindrement aux fondemens anti-
» ques, le tout va s'écrouler; ce que la masse
» répète benoîtement, et toute réforme s'arrête,
» et tous abus demeurent, croissent, pullulent.

» Il est vrai de dire qu'en dépit d'une compo-
» sition de détails odieux, surannés, ignobles, la
» constitution anglaise présente cependant le sin-
» gulier phénomène d'un heureux et beau résul-
» tat, et c'est ce résultat et tous ses bienfaits qui
» attachent la multitude craintive de les perdre.
» Mais est-ce donc bien la nature condamnable
» des détails qui procure le résultat? Non, elle
» le ternit, au contraire, et il resplendirait bien
» davantage si la grande et belle machine se dé-
» sencombrait de ses vices parasites, etc.

» Mais voyez, après tout, continuait l'Empe-
» reur, où peut conduire pourtant le système des
» emprunts, et combien il est dangereux; aussi
» n'y ai-je jamais voulu entendre chez nous, où
» les avis étaient partagés. J'y suis demeuré
» constamment et opiniâtrement opposé.

» On a dit dans le temps que je ne faisais point
» d'emprunt, faute de crédit, parce que je n'eusse

» point trouvé de prêteurs; c'était faux. Ce serait » bien peu connaître les hommes et l'agiotage, » que d'imaginer qu'en présentant des chances » et l'appât du jeu, on n'eût pas toujours trouvé » à remplir ses emprunts; seulement c'est que » cela n'entrait pas dans mon système; et j'avais » cherché à le consacrer comme base fondamen- » tale, en fixant, par une loi spéciale, le montant » de la dette publique à ce que l'on avait généra- » lement pensé devoir être utile à la prospérité » générale, à quatre-vingt millions de rente pour » ma France, dans sa plus grande étendue, et » après la réunion de la Hollande, qui elle seule » l'avait accru de vingt millions; cette somme était » raisonnable et utile; toute autre plus forte de- » venait nuisible. Et qu'est-il arrivé de ce système? » Voyez quelles ressources j'ai laissées après moi! » La France, après tant de gigantesques efforts, » après de si terribles désastres, ne demeure-t- » elle pas la plus prospère? Ses finances ne sont- » elles pas les premières de l'Europe? A qui et » à quoi le doit-on? J'étais si loin de vouloir » manger l'avenir, que j'avais la résolution de

» laisser un trésor; j'en avais même déjà un et j'y » puisais pour prêter à des maisons de banque, » à des familles embarrassées, à des personnes » placées près de moi.

» Non seulement j'eusse maintenu avec soin la » caisse d'amortissement; mais je comptais en- » core avoir, avec le temps, des caisses d'activité, » dont les sommes croissantes eussent été consa- » crées aux travaux et améliorations publics; il y » aurait eu la caisse d'activité de l'Empire pour » les travaux généraux; la caisse d'activité des » départemens pour les travaux locaux, la caisse » d'activité des communes pour les travaux mu- » nicipaux, etc., etc. »

Enfin, dans une autre occasion encore, l'Empereur disait gaîment: « L'Angleterre est réputée » pour trafiquer de tout; que ne se met-elle à » vendre de la liberté, on la lui achetterait bien » cher, et sans lui faire banqueroute; car la li- » berté moderne est essentiellement morale, et » ne trahit pas ses engagemens. Par exemple, que » ne lui paieraient pas ces pauvres Espagnols » pour se délivrer du joug sous lequel on vient » de les rebâter! Je suis sûr qu'on les y trouve-

» rait bien disposés; j'en ai les preuves; et c'est » pourtant moi qui aurai créé ce sentiment; en- » core ma bévue du moins aura-t-elle profité à » quelqu'un. Quant aux Italiens, j'y ai implanté » des principes qu'on ne déracinera plus : ils fer- » menteront toujours. Qu'aurait de mieux à faire » l'Angleterre aujourd'hui que de donner la main » à ces beaux mouvemens de la régénération mo- » derne? Aussi bien faudra-t-il tôt ou tard qu'elle » s'accomplisse. C'est en vain que les souverains » et les vieilles aristocraties multiplieraient leurs » efforts pour s'y opposer : c'est la roche de Sy- » ziphe qu'ils tiennent élevée au-dessus de leurs » têtes; mais quelques bras se lasseront, et au » premier défaut, tout leur croulera dessus. Ne » vaudrait-il pas mieux traiter à l'amiable; c'était » là mon grand projet. Pourquoi l'Angleterre se » refuserait-elle à en avoir la gloire et à en re- » cueillir le profit? Tout passe, en Angleterre » comme ailleurs. Le ministère Castlereagh pas- » sera et celui qui lui succédera, héritier de tant » de fautes, deviendra grand, s'il veut seulement » ne pas les continuer. Tout son génie peut se » borner uniquement à laisser faire, et obéir aux

» vents qui soufflent; au rebours de Castlereagh,
» il n'a qu'à se mettre à la tête des idées libérales,
» au lieu de se liguer avec le pouvoir absolu, et
» il en recueillera les bénédictions universelles,
» et tous les torts de l'Angleterre seront oubliés.
» Cet acte était à la portée de Fox; Pitt ne l'eût
» pas entrepris : c'est que chez Fox, le cœur
» échauffait le génie, au lieu que chez Pitt le gé-
» nie desséchait le cœur. Mais j'entends un grand
» nombre me demander comment, moi, tout-
» puissant, je n'ai point agi de la sorte? comment,
» parlant si bien, j'ai pu agir si mal? Je réponds
» à ceux qui sont de bonne foi que rien ici ne
» saurait se comparer. L'Angleterre peut opérer
» sur un terrain dont les fondemens descendent
» aux entrailles de la terre; le mien ne reposait
» encore que sur du sable. L'Angleterre règne
» sur des choses établies; moi, j'avais la grande
» charge, l'immense difficulté de les établir. J'é-
» purais une révolution, en dépit des factions
» déçues; j'avais bien réuni en faisceaux tout le
» bien épars qu'on devait en conserver; mais j'é-
» tais obligé de les couvrir de mes bras nerveux
» pour les sauver des attaques de tous; et c'est

» dans cette attitude que je répète encore que » véritablement la chose publique, *l'État, c'était* » *moi.*

» Le dehors en armes fondait sur nos prin- » cipes ; et c'est précisément en leur nom que le » dedans m'attaquait en sens opposé : or, pour » peu que je me fusse relâché, on m'eût bientôt » ramené au temps du Directoire, j'eusse été » l'objet, et la France l'infaillible victime d'un » *contre-brumaire.* Nous sommes, de notre na- » ture, si inquiets, si faiseurs, si bavards !.... » Qu'il arrive vingt révolutions, et nous aurons » aussitôt vingt constitutions ! C'est ce dont on » s'occupe le plus, ce qu'on observe le moins. » Ah ! que nous avons besoin de grandir dans » cette belle et glorieuse route ! Nos grands » hommes en ce genre se sont montrés si petits ! » Fasse le Ciel que la jeunesse d'aujourd'hui pro- » fite de tant de fautes, et qu'elle se montre » aussi sage qu'elle sera ardente !!! etc., etc. »

Aujourd'hui le Gouverneur a commencé ses grandes réductions. Il a fallu nous séparer de huit domestiques anglais qu'on nous avait donnés. C'était pour eux une vive douleur, et c'est

pour nous un sentiment doux de voir que tous ceux qui nous approchent s'attachent à nous et nous regrettent. Nous manquons réellement du nécessaire journalier; pour y pourvoir, l'Empereur va faire vendre son argenterie; c'est sa seule ressource. . . . . .

Après dîner, l'Empereur nous a lu le Cercle; il s'est retiré aussitôt, bien que de bonne heure; il ne se trouvait pas bien. Il n'a pu s'endormir, et m'a envoyé chercher vers minuit. Le hasard ou l'instinct avait fait que je ne m'étais pas encore couché. J'ai demeuré à causer avec l'Empereur jusqu'à deux heures . . . . . .

. . . . . .

Dimanche 8.

Cour de l'Empereur. — Présentation des femmes, etc. Sur l'âge des femmes. — Manuscrit de l'île d'Elbe.

L'Empereur m'a fait demander d'assez bonne heure; il achevait sa toilette; il n'avait point dormi de la nuit; il se trouvait fort fatigué. Le temps était devenu supportable; il a demandé son déjeûner sous la tente. Pendant qu'on le disposait, il a fait quelques tours de jardin et est

revenu sur la conversation de la nuit dernière avec moi. . . . . .

Au déjeûner, il a fait appeler Mme de Montholon, et de là nous sommes montés dans la calèche, dont l'Empereur n'avait pas fait usage depuis long-temps. Il y avait plusieurs jours qu'il avait à peine respiré l'air du dehors.

La conversation a été encore une fois sur la Cour de l'Empereur aux Tuileries, la foule nombreuse qui la composait, l'adresse et l'esprit avec lesquels l'Empereur la passait en revue, etc. Je supprime beaucoup de choses, pour ne les pas répéter. « C'est encore plus difficile qu'on ne » pense, disait-il, que de parler à une foule de » personnes, et de ne leur rien dire; que de » connaître une multitude de monde, dont les » neuf dixièmes vous sont inconnus, etc. »

Plus tard, il observait combien, après tout, il était tout à la fois aisé et difficile de l'approcher, d'avoir à faire à lui, de s'en faire juger; combien il tenait peu avec lui de faire sa fortune ou de la manquer. « A présent que je suis hors » de la question, disait-il, que me voilà simple » particulier, que je réfléchis en philosophe sur

» ce temps où j'avais à faire les œuvres de la Pro-
» vidence, sans néanmoins cesser d'être homme,
» je vois combien réellement le hasard entrait
» dans les destinées de ceux que je gouvernais;
» combien la faveur, le crédit pouvaient être
» accidentels. L'intrigue est parfois si adroite, le
» mérite si gauche, ces extrêmes se touchent de
» si près, que mon atmosphère, avec la meil-
» leure volonté du monde, devait être encore
» une véritable loterie. Et pouvais-je faire mieux?
» Péchais-je par mes intentions, mes efforts?
» D'autres ont-ils mieux fait? C'est surtout par
» là qu'il faut me juger. Le vice est donc dans
» la nature du poste, dans la force des choses. »

De là on a parlé de la présentation des femmes à la Cour, de leur embarras, de leurs secrètes dispositions, des vues, des espérances de quelques-unes. M^me^ de Montholon a dévoilé le secret de certaines de sa connaissance; d'où il résultait que si, dans divers salons de Paris, on se récriait sur la brutalité des manières de l'Empereur, la dureté de ses paroles, la laideur de sa personne; d'autres cœurs, mieux disposés, mieux informés, et bien différemment affectés,

vantaient ailleurs la douceur de sa voix, la grâce de ses manières, la finesse de son sourire, et surtout sa fameuse main, belle, disait-on, jusqu'au ridicule.

Ces petits avantages, observait-on, mêlés à beaucoup de puissance, à beaucoup plus de gloire encore, pouvait monter assez naturellement certaines têtes, créer certains romans. Aussi combien aux Tuileries aspiraient à plaire au maître! Combien cherchaient à faire partager un sentiment qu'on éprouvait peut-être réellement soi-même!

L'Empereur riait de nos observations et de nos conjectures; et puis il convenait qu'à travers ses nuages d'affaires et d'encens, il avait cru plus d'une fois s'en apercevoir. Les moins timides, ou les plus vivement disposées en avaient même parfois, disait-il, sollicité et obtenu des audiences. Nous en riions à notre tour, et disions que dans le temps elles avaient fourni matière à toute notre gaîté. Mais l'Empereur nous protestait sérieusement que cela avait été tout à fait à tort. Déjà dans une conversation plus particulière, à Briars, dans nos soirées du clair de lune, qu'on

a vue plus haut, l'Empereur m'avait dit de même, et avait détruit tous les bruits d'alors, hormis un seul.

De là la conversation est tombée sur l'âge des femmes, et leur répugnance à le laisser connaître. L'Empereur a été fort spirituel et très-piquant. On a cité une femme qui a mieux aimé perdre un procès très-considérable, que d'avouer son âge. Il ne s'agissait que de produire son extrait baptistaire, et elle avait gagné; mais elle ne put jamais s'y déterminer.

On en a cité une autre qui aimait beaucoup un homme. Elle était convaincue qu'elle trouverait le bonheur en s'unissant avec lui; mais elle ne pouvait l'épouser qu'en montrant son acte de naissance : elle aima mieux y renoncer.

Enfin, l'Empereur lui-même a cité une grande dame qui, en se mariant, avait trompé son mari de cinq ou six ans au moins, en imaginant de produire l'extrait baptistaire d'une sœur cadette, morte depuis long-temps. « La pauvre Joséphine » s'exposait pourtant là à de grands inconvé- » niens, disait l'Empereur, ce pouvait être réel- » lement un cas de nullité de mariage. » Ces

paroles nous ont donné la clef de certaines dates qui, dans le temps, aux Tuileries, exerçaient notre malignité et nos rires, et que nous expliquions alors par la seule galanterie et l'extrême complaisance de l'almanach impérial.

Sur les quatre heures, il a pris fantaisie à l'Empereur de marcher un peu. Je n'étais pas avec lui. Il avait été, nous disait-il au retour, jusqu'au jardin de la compagnie, où il avait rencontré de très-belles dames. « Mais je n'avais pas » ma langue avec moi, ajoutait-il en me mon- » trant; le vilain m'avait quitté, et rien n'a été » plus fâcheux, car je n'avais jamais été mieux » disposé, etc. »

Cette petite promenade n'a pas réussi à l'Empereur; il en a rapporté une grande douleur de dents.

Un vaisseau venu du Cap est reparti pour l'Europe. Des généraux anglais qui s'y trouvaient passagers n'ont pu arriver jusqu'à l'Empereur, malgré leurs sollicitations réitérées. C'était une nouvelle méchanceté du Gouverneur. Ces passagers étaient des hommes de marque; leurs rapports pouvaient avoir du poids. Le Gouver-

neur, contre toute vérité, leur a dit que l'intention de Napoléon était de ne plus recevoir personne.

L'Empereur nous avait analysé, il y a quelque temps, un projet de dictée en quatorze chapitres (voyez plus haut vingt-sept août), qui m'avait vivement frappé par sa vérité, sa force, sa logique et sa dignité. J'y revenais souvent depuis, quand je me trouvais seul avec lui; il avait ri plus d'une fois de ma ténacité, laquelle, disait-il, ne m'était pas usuelle. Aujourd'hui il m'a dit qu'il avait enfin fait quelque chose, bien que ce ne fût pas en quatorze chapitres, ni sur le sujet promis; mais qu'il faudrait m'en contenter; et j'ai lu ce qu'il avait dicté. C'est certainement un morceau très-remarquable. Je ne pense pas que la révolution ait rien produit de plus serré, de plus fort sur la légalité des vingt-cinq dernières années en France, savoir : la République, le Consulat et l'Empire.

L'exposé des dix chapitres qui composent ce petit ouvrage, et le développement peuvent être regardés comme un cadre parfait sur le sujet. La touche en est particulièrement simple et ner-

veuse. Chaque chapitre se montre plein et fort. Leur ensemble, composant une cinquantaine de pages, présente un tout vraiment frappé et fini. J'ai compris que le fond de ces idées avait dû être le manifeste de l'Empereur lors de son débarquement de l'île d'Elbe.

Depuis mon retour en Europe, ce petit ouvrage a paru dans le public sous le titre de Manuscrit de l'île d'Elbe. J'ai lieu de croire que dans l'origine il lui était destiné un autre titre. Quoiqu'il en soit, comme il est peu connu, qu'il n'a porté aucun caractère public, et que ceux qui l'ont lu peuvent en avoir ignoré la véritable source, j'en vais transcrire littéralement ici, à peu de mots près, plusieurs chapitres qui serviront à en constater la source et l'authenticité.

Chapitre I. — Dans le seizième Siècle, le Pape, l'Espagne, et les Seize, veulent en vain élever sur le trône de France une quatrième dynastie. Henri IV succède à Henri III, sans interrègne : il est vainqueur de la Ligue; cependant il ne peut régner qu'en se ralliant de bonne foi au parti de la majorité de la nation.

Henri IV fut proclamé roi à Saint-Cloud, le jour même de la mort de Henri III : son auto-

rité fut reconnue par toutes les églises protestantes, et par une partie de la noblesse catholique. La sainte Ligue qui s'était formée contre Henri III, en haine des protestans et de l'assassinat du duc de Guise, était maîtresse de Paris, et commandait aux cinq sixièmes du royaume. Elle se refusa à reconnaître Henri IV, mais ne proclama aucun autre maître. Son chef, le duc de Mayenne, exerça l'autorité sous le titre de lieutenant-général du royaume. L'avénement de Henri IV ne changea rien aux formes adoptées par la Ligue pour exercer son pouvoir : chaque ville était gouvernée, comme dans des temps de troubles et de factions, par des autorités locales ou militaires. A aucune époque, même le lendemain de son entrée à Paris, Henri IV ne reconnut les actes de la Ligue, et jamais celle-ci n'en éleva la prétention. Aucune loi, aucun réglement, n'est émané d'elle. Le parlement de Paris se divisa en deux partis : l'un tint pour les Ligueurs, et siégea à Paris ; l'autre, pour Henri IV, se réunit à Tours. Mais les Parlemens n'enregistrèrent, ne firent que des actes judiciaires. Les provinces conservèrent leur organisation,

leurs priviléges; elles restèrent intactes, gouvernées par leurs coutumes. Nous avons dit que la Ligue n'avait proclamé aucun autre maître; cependant elle reconnut un moment pour roi le cardinal de Bourbon, oncle de Henri; mais ce cardinal ne consentit point à seconder les projets des ennemis de sa maison. Henri, d'ailleurs, s'était saisi de sa personne; aucun acte n'émana de lui, et la Ligue continua à être gouvernée par l'autorité du duc de Mayenne, lieutenant-général. Il n'y eut donc aucun interrègne entre Henri III et Henri IV. Plusieurs partis divisaient la Ligue: la Sorbonne avait décidé que les droits de naissance ne pouvaient conférer aucun droit à la couronne à un prince ennemi de l'Église; Rome avait déclaré que Henri IV, étant relaps, avait perdu ses droits pour toujours; qu'il ne pourrait les recouvrer, même quand il rentrerait dans le giron de l'Église. Henri IV, roi de Navarre, était né dans la religion réformée; au moment de la Saint-Barthélemi, il fut contraint d'épouser Marguerite de Valois, et d'abjurer la réforme; mais aussitôt qu'il put s'éloigner de la Cour, et qu'il se trouva

au milieu des religionnaires, sur la rive gauche de la Loire, il déclara que son abjuration avait été forcée, et rentra dans la communion protestante. Cette démarche le faisait caractériser relaps endurci; mais la majorité de la Ligue, tout ce qui avait des sentimens modérés, se rangea à l'opinion qu'il fallait sommer Henri de rentrer dans le sein de l'Église catholique, apostolique et romaine, et le reconnaître pour maître aussitôt qu'il aurait abjuré et reçu l'absolution des évêques.

Les ligueurs convoquèrent les états-généraux du royaume à Paris; les ambassadeurs d'Espagne y démasquèrent les projets de leur maître; ils sollicitèrent les États d'élever sur le trône de France une quatrième dynastie, puisque Henri et Condé, déclarés relaps, avaient perdu tous leurs droits à la couronne, la ligne masculine des Capets était éteinte. Ils réclamaient donc les droits de l'Infante d'Espagne, fille de la sœur de Henri II, roi de France, et la première dans la ligne féminine; et si la nation croyait être rentrée dans ses droits par l'extinction de la ligne masculine, et pouvoir disposer du trône,

ils insistaient encore pour que le choix tombât sur l'Infante : on ne pouvait trouver une personne d'une plus grande maison ; et la France devait de la considération aux efforts que Philippe II faisait pour soutenir la cause de la Ligue. Des troupes espagnoles étaient à Paris sous les ordres du duc de Mayenne ; l'Infante épouserait un prince français ; ils désignèrent même le duc de Guise, fils de celui qui avait été assassiné à Blois. Une armée de cinquante mille Espagnols serait entretenue à Paris par la Cour de Madrid, qui prodiguerait ses trésors et toute sa puissance pour assurer le triomphe de cette quatrième dynastie. Les Seize appuyèrent ces propositions, sanctionnées par la Cour de Rome, et soutenues de tous les efforts du légat. Tout fut vain ; l'esprit national s'indigna de voir une nation étrangère disposer du trône de France : la partie du parlement qui siégeait à Paris fit, les chambres assemblées, des remontrances au lieutenant-général du royaume, duc de Mayenne, pour qu'il eût à veiller au maintien des lois fondamentales de la monarchie, et spécialement de la loi salique. Si les efforts de la faction d'Es-

pagne l'eussent emporté, que les états-généraux eussent déclaré les descendans de Hugues Capet déchus du trône, et eussent élevé une quatrième dynastie; si celle-ci eût chassé Henri du royaume, et eût été acceptée par la nation, sanctionnée par la religion, reconnue par les puissances de l'Europe, les droits de la troisième dynastie eussent été éteints.

Henri vainquit la Ligue à Arques et dans les plaines d'Ivry; il assiéga Paris. Cependant il reconnut l'impossibilité de régner en France, sans se ranger du parti de la nation. Il avait été vainqueur avec son armée toute française; s'il avait sous ses ordres un petit corps d'Anglais, les Ligueurs en avaient un plus considérable d'Espagnols et d'Italiens : ainsi, dans les deux partis, le combat avait été de Français contre Français; les étrangers n'y étaient qu'auxiliaires; l'honneur et l'indépendance nationale n'étaient point compromis, de quelque côté que se fixât la victoire. *Ventre-saint-gris! Paris vaut bien une messe!* fut le langage dont Henri se servit pour sonder l'opinion des huguenots; et lorsqu'il réunit au Conseil de Beauvais les principaux

des religionnaires, pour délibérer sur le parti à prendre, la majorité, et surtout les meilleures têtes, conseillèrent au Roi d'abjurer, et de rentrer dans le parti de la nation. Henri abjura à Saint-Denis; il reçut l'absolution des évêques, la capitale lui ouvrit ses portes, et son autorité fut reconnue de tout le royaume. Henri se rallia de bonne foi au parti national; presque tous les emplois furent occupés par les Ligueurs. Les religionnaires, ceux qui l'avaient constamment servi, et auxquels il devait ses victoires, firent entendre souvent leurs plaintes; ils le taxèrent d'ingratitude; cependant, malgré tous ces ménagemens, la nation fut long-temps en défiance des intentions secrètes de Henri. *La caque sent toujours le hareng*, disait-on.

Chapitre II. — La République consacrée par la volonté du peuple, par la religion, par la victoire, et par toutes les puissances de l'Europe.

Hugues Capet monta sur le trône par le choix du parlement, composé des seigneurs et des évêques, ce qui formait alors la nation. La monarchie française n'a jamais été absolue; l'intervention des états-généraux a toujours été

nécessaire pour les principaux actes de la législation, et pour octroyer de nouvelles impositions. Depuis, les parlemens, se prétendant les états-généraux au petit-pied, secondés par la Cour, usurpèrent les droits de la nation. En 1788, les parlemens furent les premiers à le reconnaître; Louis XVI convoqua en 1789 les états-généraux, et la nation rentra dans l'exercice d'une portion de la souveraineté. L'Assemblée constituante donna à l'État une nouvelle constitution, qui fut sanctionnée de l'opinion de toute la France; Louis XVI l'accepta, et jura de la maintenir : l'Assemblée législative suspendit le Roi : la Convention, formée des députés de toutes les assemblées primaires du royaume, et revêtue de pouvoirs spéciaux, déclara la monarchie abolie, et créa la république. Tout ce qui tenait au parti royal quitta la France, et appela le secours des armées étrangères. L'Autriche et la Prusse signèrent la convention de Pilnitz. Des armées autrichiennes et prussiennes, ayant avec elles l'armée des Princes, commencèrent la guerre de la première coalition pour soumettre le peuple français. La nation tout entière courut

aux armes : l'Autriche et la Prusse furent vaincues. Depuis, l'Autriche, l'Angleterre, la Russie, formèrent la deuxième coalition : cette coalition fut détruite comme l'avait été la première. Toutes les puissances reconnurent la République :

1° La République de Gênes, par une ambassade extraordinaire, le 15 juin 1792.

2° La Porte, par déclarat. du 27 mars 1793.

3° La Toscane, par le traité du 9 février 1795.

4° La Hollande, par le traité du 16 mai 1795.

5° La République de Venise, par une ambassade extraordinaire, le 30 décembre 1795.

6° Le Roi de Prusse, par le traité signé à Bâle, le 5 avril 1795.

7° Le Roi d'Espagne, par le traité signé à Bâle, le 22 juillet 1795.

8° Hesse-Cassel, par le traité du 28 juil. 1795.

9° La Suisse, par le traité du 19 août 1795.

10° Le Dannemark, déclarat. du 18 août 1795.

11° La Suède, par ambassade du 23 avril 1796.

12° La Sardaigne, traité de Paris, 28 avril 1796.

13° L'Amérique, par son ambassade extraordinaire du 30 décembre 1796.

14° Naples, par traité du 10 octobre 1796.

15° Parme, par traité du 5 novembre 1796.

16° Wurtemberg, par traité du 7 août 1796.

17° Bade, par le traité du 22 août 1796.

18° La Bavière, par le traité du 24 juillet 1797.

19° Le Portugal, par le traité du 19 août 1797.

20° Le Pape, par le traité signé à Tolentino le 19 février 1797.

21° L'Empereur d'Allemagne, par le traité de Campo-Formio du 7 octobre 1797.

22° L'Empereur de Russie, par le traité du 8 octobre 1801.

23° Enfin le Roi d'Angleterre, par le traité signé à Amiens le 27 mars 1802.

Le gouvernement de la République envoya et reçut des Ambassadeurs de toutes les puissances; le pavillon tricolore fut reconnu sur toutes les mers et dans tout l'univers. C'était comme souverain temporel que le Pape avait traité à Tolentino avec la République; mais comme chef de la religion catholique, apostolique et romaine, il la reconnut, et traita avec elle par le concordat signé à Paris le dix-huit avril 1802. La plupart des évêques qui avaient suivi le parti

royal dans l'étranger se soumirent ; ceux qui voulurent lui rester fidèles, perdirent leurs siéges. La République, sanctionnée par l'universalité des citoyens, victorieuse par ses armées, reconnue par tous les Rois, par toutes les puissances de l'univers, le fut également par toutes les religions, et notamment par l'Église catholique, apostolique et romaine.

Non seulement toutes les puissances du monde reconnurent la République après la mort de Louis XVI, mais même aucune ne reconnut jamais de successeur à ce prince. Le procès de la troisième dynastie était donc terminé en 1800, tout comme ceux de la première et de la seconde. Les titres et les droits des Mérovingiens furent éteints par les titres et les droits des Carlovingiens; les titres et les droits des Carlovingiens furent éteints par les titres et les droits des Capétiens, tout comme les titres et les droits des Capétiens furent éteints par les titres et les droits de la République. Tout gouvernement légitime éteint les droits et la légitimité des gouvernemens qui l'ont précédé. La République a donc été un gouvernement de fait et de droit,

légitime par la volonté de la nation, sanctionné par l'Église, et par l'adhésion de l'univers.

Chapitre III. — La Révolution a fait de la France une nouvelle nation : elle a affranchi les Gaulois de la conquette des Francs : elle a créé de nouveaux intérêts et un nouvel ordre de choses, conformes au bien du peuple, à ses droits, à la justice, aux lumières du siècle.

La révolution française n'a pas été produite par le choc des intérêts des deux familles se disputant le trône ; elle a été un mouvement général de la masse de la nation contre les privilégiés. La noblesse française, comme celle de toute l'Europe, date de l'incursion des barbares, qui se partagèrent l'empire romain. En France les nobles représentaient les Francs et les Bourguignons ; le reste de la nation, les Gaulois. Le régime féodal qui s'introduisit, établit le principe que toute terre avait un seigneur. Tous les droits politiques furent exercés par les prêtres et les nobles ; les paysans furent esclaves, partie attachés à la glèbe. La marche de la civilisation et des lumières affranchit le peuple. Ce nouvel état de choses fit prospérer l'industrie et le commerce ; la majeure partie des terres,

des richesses et des lumières était le partage du peuple dans le dix-huitième siècle. Les nobles cependant étaient encore une classe privilégiée : ils conservaient la haute et la moyenne justice, avaient des droits féodaux sous un grand nombre de dénominations et de formes diverses ; jouissaient du privilége de ne supporter aucune des charges de la société ; de posséder exclusivement les emplois les plus honorables. Tous ces abus excitaient les réclamations des citoyens. La révolution eut pour but principal de détruire tous les priviléges ; d'abolir les justices seigneuriales, la justice étant un inséparable attribut de l'autorité souveraine ; de supprimer les droits féodaux comme un reste de l'ancien esclavage du peuple ; de soumettre également tous les citoyens et toutes les propriétés, sans distinction, aux charges de l'État. Enfin elle proclama l'égalité des droits. Tous les citoyens purent parvenir à tous les emplois, selon leurs talens et les chances de la fortune. Le royaume était composé de provinces qui avaient été réunies à la couronne plus ou moins tard : elles n'avaient entre elles aucunes limites naturelles ; elles étaient

différemment divisées, inégales en étendue et en population : elles avaient un grand nombre de coutumes ou lois particulières pour le civil comme pour le criminel, étaient plus ou moins privilégiées, très-inégalement imposées, soit par la quotité, soit par la nature des impositions, ce qui obligeait à les isoler les unes des autres par des lignes de douane. La France n'était pas un État; c'était la réunion de plusieurs États placés à côté les uns des autres sans amalgame. Les événemens des siècles passés, le hasard, avaient déterminé le tout. La révolution, guidée par le principe de l'égalité soit entre les citoyens, soit entre les diverses parties du territoire, détruisit toutes ces petites nations, et en forma une nouvelle : il n'y eut plus de Bretagne, de Normandie, de Bourgogne, de Champagne, de Provence, de Lorraine, etc.; il y eut une France. Une division de territoire homogène, prescrite par les circonstances locales, confondit les limites de toutes les provinces : même organisation judiciaire, même organisation administrative, mêmes lois civiles, mêmes lois criminelles, même organisation d'imposition : le rêve

dès gens de bien de tous les siècles se trouva réalisé. L'opposition que la Cour, le clergé, la noblesse mirent à la marche de la révolution, et la guerre des puissances étrangères, amenèrent la loi de l'émigration, le séquestre des biens des émigrés, que, par la suite, on dut vendre pour subvenir aux besoins de la guerre. Une grande partie de la noblesse française se rangea sous la bannière des princes de la maison de Bourbon, et forma une armée qui marcha à côté des armées autrichiennes, prussiennes et anglaises; des gentilshommes, élevés dans l'aisance, servirent comme simples soldats : la fatigue et le feu en firent périr un grand nombre; beaucoup périrent de misère dans l'étranger; la guerre de la Vendée, celle de la chouannerie, les tribunaux révolutionnaires, en moisonnèrent des milliers. Les trois quarts de la noblesse française furent ainsi détruits : toutes les places civiles, judiciaires ou militaires, furent occupées par des citoyens sortis du sein du peuple. Le bouleversement que produisirent dans les personnes et les propriétés les événemens de la révolution, fut aussi grand que celui qui avait été opéré par

les principes mêmes de cette révolution : il y eut une nouvelle Église ; les diocèses de Vienne, de Narbonne, de Fréjus, de Sisteron, de Reims, furent remplacés par soixante nouveaux diocèses dont le territoire fut circonscrit dans le nouveau concordat par de nouvelles bulles appropriées à l'état actuel du territoire. La suppression des ordres religieux, la vente des couvens et de toutes les propriétés du clergé furent sanctionnées ; celui-ci fut pensionné par l'État. Tout ce qui était le résultat des événemens qui s'étaient succédés depuis Clovis, cessa d'être. Tous les changemens étaient si avantageux au peuple, qu'ils s'opérèrent avec la plus grande facilité, et qu'en 1800 il ne restait plus aucun souvenir ni des anciens priviléges des provinces, ni de leurs anciens souverains, ni des anciens parlemens et bailliages, ni des anciens diocèses ; et pour remonter à l'origine de tout ce qui existait, il suffisait d'aller rechercher la loi nouvelle qui l'avait établi. La moitié du territoire avait changé de propriétaires ; les paysans et les bourgeois s'en étaient enrichis. Les progrès de l'agriculture, des manufactures et de l'industrie, sur-

passèrent toutes les espérances. La France présenta le spectacle de plus de trente millions d'habitans circonscrits dans des limites naturelles, ne composant qu'une seule classe de citoyens gouvernés par une seule loi, un seul réglement, un seul ordre. Tous ces changemens étaient conformes au bien de la nation, à ses droits, à la justice et aux lumières du siècle.

Chapitre IV. — Le peuple français élève le trône impérial pour consolider tous les nouveaux intérêts. Cette quatrième dynastie ne succède pas immédiatement à la troisième, mais à la République. Napoléon a été sacré par le Pape, reconnu par les puissances de l'Europe. Il a créé des rois. Il a vu marcher sous ses ordres les armées de toutes les puissances du continent.

Les cinq membres du Directoire se divisaient; les ennemis de la République se glissaient dans les conseils et portaient au gouvernement des hommes ennemis des droits du peuple. Cette forme de gouvernement maintenait l'État en fermentation, et les grands intérêts que les Français avaient conquis dans la révolution se trouvaient sans cesse compromis. Une voix unanime sortit du fond des campagnes, du milieu des villes et

du sein des camps, demanda qu'en conservant tous les principes de la République, on établît dans le gouvernement un système héréditaire qui mît les principes et les intérêts de la révolution à l'abri des factions et de l'influence de l'étranger. Le premier Consul de la République, par la constitution de l'an 8, l'était pour dix ans; la nation avait prolongé sa magistrature pour sa vie; elle l'éleva sur le trône, qu'elle rendit héréditaire dans sa famille. Les principes de la souveraineté du peuple, de la liberté, de l'égalité, de la destruction du régime féodal, de l'irrévocabilité des ventes des domaines nationaux, de l'indépendance des cultes, se trouvaient consolidés. Le gouvernement de la France, sous cette quatrième dynastie, était fondé sur les mêmes principes que la République : ce fut une monarchie constitutionnelle et tempérée. Il y avait autant de différence entre le gouvernement de la France sous cette quatrième dynastie et la troisième, qu'entre celle-ci et la République. La quatrième dynastie succéda à la République, ou plutôt n'en fut qu'une modification.

Aucun prince ne monta sur le trône avec des

droits plus légitimes que Napoléon. Le trône fut déféré à Hugues Capet par quelques évêques et quelques nobles; le trône impérial fut donné à Napoléon par la volonté de tous les citoyens, constatée trois fois d'une manière solennelle. Le Pape Pie VII, chef de la religion catholique, apostolique et romaine, religion de la majorité des Français, passa les Alpes pour oindre l'Empereur de ses propres mains, et environné de tous les évêques de la France, de tous les cardinaux de l'Église romaine, et des députés de tous les cantons de l'Empire. Les Rois s'empressèrent de le reconnaître : tous virent avec plaisir cette modification faite à la République, qui mettait la France en harmonie avec le reste de l'Europe, consolidait le bonheur et l'état de cette grande nation. Les ambassadeurs des Empereurs d'Autriche et de Russie; ceux de Prusse, d'Espagne, de Portugal, de Turquie, d'Amérique, enfin de toutes les puissances, vinrent complimenter l'Empereur. L'Angleterre seule n'envoya personne, ayant violé le traité d'Amiens, et s'étant mise de nouveau en guerre avec la France; mais elle-même approuva ces changemens. Lord Whit-

worth, dans les négociations secrètes qui eurent lieu par l'intermédiaire du comte Malouet, et précédèrent la rupture de la paix d'Amiens, proposa, de la part de son gouvernement, de reconnaître Napoléon comme Roi de France, s'il voulait accéder à la cession de Malte. Le premier Consul répondit, que si jamais le bien de la France devait exiger qu'il montât au trône, ce ne serait que par la libre et seule volonté du peuple français. Lorsque, depuis, lord Lauderdale se rendit à Paris, en 1806, pour négocier la paix entre le Roi d'Angleterre et l'Empereur, il échangea ses pouvoirs comme le prouve le protocole des négociations, et négocia avec le plénipotentiaire de l'Empereur. La mort de Fox fit échouer les négociations de lord Lauderdale. Le ministère anglais fut maître d'empêcher la campagne de Prusse * et de prévenir la bataille de Iéna.

* Pendant que lord Lauderdale était à Paris, et négociait avec les plénipotentiaires de l'Empereur, la Prusse courut aux armes, et prit une attitude hostile. Lord Lauderdale paraissait ne point approuver cette conduite, et croire la lutte fort inégale. Instruit que l'Empereur se préparait à se mettre à la tête de l'armée, il demanda si

Lorsque, depuis, les alliés présentèrent à Chaumont, en 1814, un *ultimatum*, lord Castlereagh, en signant cet *ultimatum*, reconnut de nouveau l'existence de l'Empire dans la personne et la famille de Napoléon; et si celui-ci n'accepta pas les propositions du congrès de Châtillon, c'est qu'il crut n'être pas le maître de céder une partie de l'Empire dont il avait juré à son couronnement de maintenir l'intégrité.

Les Electeurs de Bavière, de Wurtemberg, de Saxe, furent créés rois par l'Empereur.

---

l'Empereur consentirait à retarder son départ, et à s'arranger avec la Prusse, si l'Angleterre acceptait la base de la négociation, c'est-à-dire l'*uti possidetis* de part et d'autre, en y comprenant le Hanovre. La discussion était sur le Hanovre, que l'Angleterre voulait recouvrer indépendamment de cette base. Par la réponse du cabinet de Saint-James, lord Lauderdale fut rappelé: l'Empereur partit, et la bataille de Iéna eut lieu; Fox était mort alors.

Nous avons été à cette époque témoins oculaires des regrets et de la répugnance qu'avait le monarque français pour la guerre de Prussse; il était disposé à laisser à cette puissance le Hanovre, et à reconnaître une confédération du nord de l'Allemagne. Il sentait que la Prusse n'ayant jamais été ni battue ni humiliée par la France, étant tout entière, n'avait aucun intérêt contraire aux siens; mais qu'une fois vaincue, il faudrait la détruire.

Les armées saxonnes, bavaroises, wurtembergeoises, badoises, hessoises, combattirent avec les armées françaises. Les armées russes et françaises combattirent ensemble, dans la guerre de 1809, contre l'Autriche. Depuis, l'Empereur d'Autriche conclut à Paris, en 1812, une alliance avec Napoléon, et le prince de Schwartzemberg commanda sous ses ordres le contingent autrichien dans la campagne de Russie, où il acquit le grade de feld-maréchal, sur la demande de la France. Un traité semblable d'alliance fut conclu à Berlin, et l'armée prussienne fit cette même campagne de Russie avec l'armée française.

Les plaies que la Révolution a faites, l'Empereur les a cicatrisées : tous les émigrés rentrèrent, et cette liste de proscription fut anéantie. Ce prince eut la gloire la plus douce, celle de rappeler dans leur patrie, et de réorganiser ainsi plus de vingt mille familles : leurs biens non-vendus leur furent rendus ; et, passant entièrement l'éponge sur le passé, les individus de toutes les classes, qu'elle qu'eût été leur conduite, furent également appelés à tous les em-

plois. Les familles qui devaient leur illustration aux services qu'elles avaient rendus aux Bourbons, celles qui leur avaient été les plus dévouées, occupèrent des places à la Cour, dans l'administration et dans l'armée. On avait oublié toutes les dénominations ; il n'y avait plus d'aristocrates, de jacobins, et l'établissement de la Légion-d'Honneur, qui fut la récompense des services militaires, civils et judiciaires, réunit à côté l'un de l'autre le soldat, le savant, l'artiste, le prélat et le magistrat ; c'était comme le signe de réunion de tous les états, de tous les partis.

Chapitre V. — Le sang de la dynastie impériale est mêlé avec celui de toutes les maisons souveraines de l'Europe, celles de Russie, de Prusse, d'Angleterre, d'Autriche.

La maison impériale de France contracta des alliances avec toutes les familles souveraines de l'Europe. Le prince Eugène Napoléon, fils adoptif de l'Empereur, épousa la fille aînée du Roi de Bavière, une des Princesses les plus distinguées de son temps par sa beauté et par ses qualités morales. Cette alliance, contractée à Munich le 14 janvier 1806, remplit de bonheur

la nation bavaroise. Le Prince héréditaire de Bade, beau-frère de l'Empereur de Russie, demanda en mariage la princesse Stéphanie, fille adoptive de l'Empereur Napoléon : ce mariage se célébra à Paris le 7 avril 1806. Le prince Jérôme Napoléon a épousé, le 22 août 1807, la fille aînée du Roi de Wurtemberg, cousine-germaine de l'Empereur de Russie, du Roi d'Angleterre, et du Roi de Prusse. D'autres alliances de cette nature furent contractées avec des princes souverains d'Allemagne, de la maison d'Hohenzolern. Ces mariages sont heureux ; de tous sont nés des princes et princesses qui en transmettront le souvenir aux générations futures.

Lorsque les intérêts de la France et de l'empire portèrent l'Empereur et l'Impératrice Joséphine à rompre des liens qui leur étaient également chers, les plus grands souverains de l'Europe briguèrent l'alliance de Napoléon : sans des difficultés religieuses, et les retards occasionnés par la distance, il est probable qu'une princesse de Russie aurait occupé le trône de France. L'Archiduchesse Marie-Louise, mariée

à l'Empereur, par procuration donnée au prince Charles, à Vienne, le 11 mars 1810, et à Paris, le 2 avril suivant, monta sur le trône de France. Ce mariage combla de joie les peuples de la France et de l'Autriche. Aussitôt que l'Empereur d'Autriche eut appris à Vienne qu'il était question du mariage de l'Empereur Napoléon, il témoigna sa surprise qu'on ne pensât pas à sa maison. Il n'était question que d'une princesse de Russie ou de Saxe. L'Empereur François s'en expliqua avec le comte de Narbonne, gouverneur de Trieste, qui dans ce moment était à Vienne. Des instructions à ce sujet avaient été envoyées par le cabinet de Vienne au prince de Schwartzemberg, son ambassadeur à Paris. Un conseil privé fut convoqué aux Tuileries en février 1810; le ministre des relations extérieures y communiqua les dépêches du duc de Vicence, ambassadeur en Russie : il en résultait que l'Empereur Alexandre était très-disposé à donner sa sœur, la grande-duchesse Anne; mais paraissait attacher de l'importance à ce qu'il lui fût accordé le public exercice de son culte, et une chapelle du rite grec. Les dépêches de Vienne

firent connaître les insinuations et les désirs de cette Cour. Il y eut partage d'opinions : l'alliance de la Russie, celle de la Saxe, celle de l'Autriche, furent appuyées. Le vote de la majorité du conseil fut pour le choix d'une archiduchesse d'Autriche. Comme le prince Eugène avait été le premier à ouvrir cette opinion, l'Empereur, levant la séance à deux heures du matin, l'autorisa à en faire l'ouverture au prince de Schwartzemberg : il autorisa en même temps le ministre des relations extérieures à signer, dans la journée, avec l'ambassadeur d'Autriche, les conventions du mariage ; et pour lever toutes difficultés pour les détails, il l'autorisa à signer, mot pour mot, le même contrat que celui de Louis XVI et de l'archiduchesse Marie-Antoinette. Le prince Eugène vit dès le matin le prince de Schwartzemberg ; le contrat fut signé dans la journée : le courrier qui porta cette nouvelle à l'Empereur d'Autriche, le surprit agréablement. Les circonstances particulières de la signature de ce contrat de mariage firent penser à l'Empereur Alexandre qu'il avait été joué par la Cour des Tuileries ; qu'elle avait à la fois mené

de front deux négociations. Il se trompait : la négociation avec Vienne commença et finit dans un jour *. La naissance d'aucun prince ne produisit plus d'ivresse dans une nation et plus d'effet dans l'Europe, que la naissance du Roi de Rome : au premier coup de canon annonçant la délivrance de l'Impératrice, tout Paris resta en suspens, dans les promenades, dans les rues, dans l'intérieur des maisons, dans les assemblées publiques. La population tout entière fut occupée à compter le nombre de coups de canon; le vingt-deuxième excita l'ivresse générale : il était d'usage de tirer vingt et un coups de canon pour la naissance d'une princesse, et cent un pour celle d'un prince. Toutes les puissances de

* Le bruit est assez généralement répandu que le mariage de l'Archiduchesse Marie-Louise avec l'Empereur Napoléon a été un des articles secrets du traité de Vienne : cette opinion n'est pas fondée. Le traité de Vienne est du 15 octobre 1809, et le contrat de mariage a été signé à Paris le 7 février 1810.

Tous les individus qui ont assisté au conseil privé du 1er février, peuvent affirmer que les circonstances du mariage sont telles qu'elles sont rapportées ci-dessus; qu'il n'était nullement question de l'alliance de la maison

l'Europe s'empressèrent d'envoyer les plus grands seigneurs de leurs Cours pour complimenter l'Empereur. L'Empereur de Russie envoya son ministre de l'intérieur; l'Empereur d'Autriche, le comte Clary, l'un des grands officiers de sa couronne: il apporta au jeune Roi le collier en diamans de tous les ordres de la monarchie autrichienne. Le baptême du Roi de Rome fut celébré en présence de tous les évêques, et des députés de toutes les contrées de l'Empire, et avec toute la pompe souveraine. L'Empereur d'Autriche, parrain du jeune Roi, se fit représenter par l'archiduc Ferdinand, son frère, grand-duc de Wurtzbourg, aujourd'hui grand-duc de Toscane.

---

d'Autriche avant la lecture des dépêches du comte de Narbonne, et que le mariage avec l'Archiduchesse Marie-Louise fut proposé, discuté et décidé dans le conseil, et signé dans les vingt-quatre heures.

Les membres du Conseil étaient : l'Empereur, les grands dignitaires de l'Empire, les grands officiers de la couronne, tous les ministres, le président du Sénat, celui du Corps-Législatif et les ministres d'État, présidens des sections du Conseil d'Etat, total vingt-cinq.

Chapitre VI. — Qui donne occasionnellement la campagne de Saxe*, démontre que la ligue de 1813 était, dans son objet, étrangère à la restauration.

Les victoires de Lutzen et de Wurchen, les 2 et 22 mai 1813, avaient rétabli la réputation des armes françaises; le roi de Saxe avait été ramené triomphant dans sa capitale; l'ennemi avait été chassé de Hambourg; un des corps de la grande armée était aux portes de Berlin, et le quartier impérial était à Breslau. Les armées russes et prussiennes, découragées, n'avaient plus d'autre parti que de repasser la Vistule, quand l'Autriche, intervenant dans les affaires, conseilla à la France de signer une suspension d'armes. L'Empereur retourna à Dresde; celui d'Autriche quitta Vienne, et se rendit en Bohême; celui de Russie et le roi de Prusse s'éta-

* Je n'ai pas voulu supprimer ce résumé de la campagne de Saxe, bien que le même sujet se trouvât déjà traité précisément en tête de ce volume. Si quelques uns le considèrent comme une répétition, d'autres le trouveront une comparaison, une vérification; car l'un des récits provient des documens publiés en Europe, tandis que l'autre a été dicté à Sainte-Hélène par Napoléon lui-même.

blirent à Schweidnitz. Les pourparlers commencèrent; le comte de Metternich proposa le congrès de Prague; il fut accepté : ce n'était qu'un simulacre. La Cour de Vienne avait déjà pris des engagemens avec la Russie et la Prusse : elle allait se déclarer au mois de mai, quand les succès inattendus de l'armée française l'obligèrent à marcher avec plus de prudence. Quelques efforts qu'elle eût faits, son armée était encore peu nombreuse, mal organisée et peu en état d'entrer en campagne. Le comte de Metternich demanda les provinces Illyriennes, la moitié du royaume d'Italie, c'est-à-dire Venise, jusqu'au Mincio; la Pologne, et la renonciation de l'Empereur au protectorat de l'Allemagne, et aux départemens de la trente-deuxième division militaire. Ces conditions excessives n'étaient mises en avant que pour être refusées. Le duc de Vicence se rendit au congrès de Prague. Le choix du plénipotentiaire russe, le baron d'Anstetten, fit entrevoir que ce n'était point la paix que voulait la Russie, mais donner le temps à l'Autriche de terminer ses préparatifs militaires. En effet le mauvais augure qu'on avait

tiré du choix de ce négociateur se confirma ; il ne voulut entrer dans aucune conférence ; l'Autriche, qui s'était prétendue médiatrice, déclara son adhésion à la coalition quand son armée fut prête, sans même avoir exigé l'ouverture d'une seule séance, ou rédigé un seul protocole. Ce système de mauvaise foi et de contradictions perpétuelles entre les actions, les paroles et les actes publics, fut constamment suivi par la Cour de Vienne à cette époque. La guerre recommença. La victoire éclatante remportée par l'Empereur à Dresde, le 27 août 1813, sur l'armée commandée par les trois souverains, fut aussitôt suivie par les désastres que les manœuvres de Macdonald, en Silésie, firent éprouver à son armée, et par la perte de Vandamme en Bohême. Cependant la supériorité restait encore du côté de l'armée française, qui s'appuyait aux places de Torgau, Wittemberg et Magdebourg. Le Danemarck avait conclu un traité d'alliance offensive et défensive, et son contingent augmentait l'armée de Hambourg. En octobre, l'Empereur quittait Dresde pour se porter sur Magdebourg, par la rive gauche de l'Elbe, afin de tromper

l'ennemi. Son projet était de repasser l'Elbe à Wittemberg, et de marcher sur Berlin. Plusieurs corps de l'armée étaient déjà arrivés à Wittemberg, et les ponts de l'ennemi à Dessau avaient été détruits, lorsqu'une lettre du Roi de Wurtemberg annonça que le Roi de Bavière avait subitement changé de parti, et que, sans déclaration de guerre ni avertissement préalables, les deux armées autrichiennes et bavaroises cantonnées sur les bords de l'Inn, s'étaient réunies en un seul camp; que ces quatre-vingt mille hommes, sous les ordres du général de Wrede, marchaient sur le Rhin; que lui, contraint par la force de cette armée, était obligé d'y joindre son contingent, et qu'il fallait s'attendre que bientôt cent mille hommes cerneraient Mayence; que les Bavarois avaient fait leur cause de celle de l'Autriche. A cette nouvelle inattendue, l'Empereur crut devoir changer le plan de campagne qu'il avait médité depuis deux mois, pour lequel on avait disposé les forteresses et les magasins, et qui était de jeter les alliés entre l'Elbe et la Saale, et, sous la protection des places et magasins de Torgau, Wittemberg, Magdebourg et

Hambourg, d'établir la guerre entre l'Elbe et l'Oder (l'armée française possédait sur cette rivière les places de Glogau, Custrin et Stettin); et, selon les circonstances, débloquer les places de la Vistule, Dantzick, Thorn et Modlin. Il y avait à espérer un tel succès de ce vaste plan, que la coalition en eût été désorganisée, et tous les Princes de l'Allemagne confirmés dans leur fidélité et dans l'alliance de la France. On espérait que la Bavière tarderait quinze jours à changer de parti, et alors on était assuré qu'elle n'en aurait pas changé. Les armées se rencontrèrent sur les champs de bataille de Leipsick, le seize octobre. L'armée française fut victorieuse, l'armée autrichienne battue et chassée de toutes ses positions; l'un des généraux commandant un des corps, le comte de Meerfeld, fut fait prisonnier. Le dix-huit, malgré l'échec éprouvé le seize par le duc de Raguse, la victoire était encore aux Français, lorsque l'armée saxonne tout entière, ayant une batterie de soixante bouches à feu, occupant une des positions les plus importantes de la ligne, passa à l'ennemi, et tourna ses canons contre la ligne française.

Une trahison aussi inouie devait entraîner la ruine de l'armée, et donner aux alliés tous les honneurs de la journée. L'Empereur accourut en toute hâte avec la moitié de sa garde, repoussa, chassa de leurs positions les Saxons et les Suédois. La journée du dix-huit se termina; l'ennemi fit un mouvement rétrograde sur toute la ligne, et prit ses bivouacs en arrière du champ de bataille, qui resta aux Français. Dans la nuit, l'armée française commença un mouvement pour se placer derrière l'Elster, et se trouver en communication directe avec Erfurt, d'où elle attendait les convois de munitions dont elle avait besoin. Elle avait tiré plus de cent cinquante mille coups de canon dans les journées des seize et dix-huit. La trahison de plusieurs corps allemands de la confédération entraînés par l'exemple donné la veille par les Saxons, l'accident du pont de Leipsick, qui sauta à contre-temps, firent que l'armée, quoique victorieuse, éprouva, par ces funestes événemens, les pertes résultant ordinairement des journées les plus désastreuses. Elle repassa la Saale au pont de Weissenfeld: elle devait s'y rallier, y attendre et rece-

voir des munitions d'Erfurt, qui en était abondamment approvisionné, lorsque l'on eut des nouvelles de l'armée austro-bavaroise. Elle avait fait des marches forcées; elle était arrivée sur le Mein : il fallut donc marcher à elle. Le trente octobre, l'armée française la rencontra rangée en bataille en avant de Hanau, interceptant le chemin de Francfort. Quoique forte, et occupant de belles positions, elle fut culbutée, mise en déroute complète, chassée de Hanau, qu'occupa le comte Bertrand. Le général de Wrede fut blessé. L'armée française continua son mouvement de retraite derrière le Rhin, et repassa ce fleuve le deux novembre. Des pourparlers eurent lieu : le baron de St-Aignan fut à Francfort; il eut des conférences avec les comtes de Metternich, de Nesselrod et lord Aberdeen, et arriva à Paris porteur de paroles de paix sur les bases suivantes : — Que l'Empereur renoncerait au protectorat de la Confédération du Rhin, à la Pologne, et aux départemens de l'Elbe; mais que la France resterait entière dans ses limites des Alpes et du Rhin, la Hollande y compris; et qu'on discuterait une frontière en Italie, qui

devrait séparer la France des États de la maison d'Autriche. L'Empereur adhéra à ces bases; mais le congrès de Francfort était une ruse mise en avant comme le congrès de Prague, dans l'espoir que la France refuserait. On voulait avoir un nouveau texte de manifeste pour travailler l'esprit public, car au moment où ces propositions conciliatrices étaient faites, l'armée alliée violait la neutralité des cantons, et entrait en Suisse. Cependant les alliés firent connaître enfin leur véritable intention; ils désignèrent Châtillon-sur-Seine, en Bourgogne, pour la tenue du congrès. Les batailles de Champ-Aubert, de Montmirail et de Montereau détruisirent les armées de Blucher et de Witgenstein : on ne négocia pas à Châtillon; les puissances coalisées y présentèrent un *ultimatum*, dont les conditions étaient : 1° l'abandon de toute l'Italie, de la Belgique, de la Hollande et des départemens du Rhin; 2° l'obligation, pour la France, de rentrer dans les limites qu'elle avait avant 1792. L'Empereur rejeta cet *ultimatum* : il consentait à faire aux circonstances le sacrifice de la Hollande et de l'Italie; mais se refusa à abandonner

les limites des Alpes et du Rhin ; la Belgique, spécialement Anvers. Les trahisons firent triompher les coalisés malgré les victoires d'Arcis et de St.-Dizier. Jusqu'alors ils n'avaient manifesté aucune prétention de s'immiscer dans les affaires intérieures de la France ; ce que constate l'*ultimatum* de Châtillon, signé par l'Angleterre, l'Autriche, la Russie et la Prusse, lorsque plusieurs émigrés rentrés se réveillèrent à la vue des armées autrichiennes, russes et prussiennes, dans les rangs desquelles ils avaient long-temps porté les armes : ils crurent le moment arrivé de voir leurs rêves se réaliser : les uns arborèrent la cocarde blanche, les autres la croix de St-Louis. Ils furent désapprouvés par les souverains alliés : Wellington même désavoua à Bordeaux, quoiqu'il les favorisât secrètement, tous ceux qui voulaient relever les enseignes de la maison de Bourbon. Dans toutes les transactions qui détachèrent la Prusse de l'alliance de la France et la réunirent à la Russie, au traité de Kalich ; dans celui qui réunit l'Autriche à cette coalition ; dans tous les actes diplomatiques publics et secrets qui se sont

succédés jusqu'au traité de Châtillon ; dans celui-là même, fait en France en février 1814, les alliés ne songèrent jamais aux Bourbons.

Les *chapitres* VII, VIII, IX disent et démontrent que les Bourbons, au retour, eussent dû commencer une cinquième dynastie, et ne pas vouloir continuer la troisième. Le premier système eût rendu tout facile ; le second a tout compliqué.

Le X^e^ *chapitre* enfin termine par une image de quelques lignes qui donne toute la magie du retour du vingt mars. Ces derniers chapitres renferment ce qu'il y a de plus nerveux, de plus serré ; mais les applications sont directes, souvent même personnelles. J'ai supprimé les développemens ; je n'ai pas voulu qu'on pût m'accuser, en toute raison, de reproduire un plaidoyer hostile. Le temps, qui affaiblit tout, le réduira à n'être qu'un document historique, et c'est le seul point de vue sous lequel je l'ai considéré ici, comme aussi tous les objets de même nature qu'on rencontre dans mon recueil, je me plais à le répéter encore. J'ai déjà écrit dans des circonstances bien différentes, sous di-

vers gouvernemens, dans divers pays, et toujours la liberté de la presse s'est trouvée exister pour moi. J'espère qu'il en sera de même encore en cette dernière occasion, bien que mon sujet fût des plus délicats. Déjà j'entrevois le terme de mon voyage; le port m'apparaît, et j'espère l'atteindre sans malencontre, en dépit des écueils que j'avais à traverser.

Lundi 9. — Mardi 10.

Mon ménage. — Intentions de l'Empereur dans ses prodigalités, etc.

L'Empereur a passé une mauvaise nuit. Il m'a fait appeler de bonne heure, et m'a dit être assommé, tué. Il n'avait pu reposer, et avait eu de la fièvre. Il a continué d'être très-souffrant ces deux jours. Il a passé presque tout le temps sur son canapé, et les soirées près du feu. Il n'a pu manger, et s'est contenté de boire de la limonade cuite. Je l'ai à peine quitté tout ce temps, l'ayant soigné plusieurs fois de mes propres mains. Il a sommeillé à divers intervalles, et le reste du temps il causait ou me questionnait sur une foule de différens objets. Une fois il s'est

arrêté sur les dépenses de nos sociétés de Paris. Il a passé de là à mon ménage, et a voulu en connaître les plus minutieux détails.

Quand il m'a entendu dire que je n'avais que vingt mille francs annuels, dont quinze à moi, et cinq de traitement de son Conseil d'État, il s'est écrié : « Mais vous étiez donc fou ! Comment » avez-vous osé approcher des Tuileries avec un » aussi mince revenu? Les dépenses y étaient » énormes; vous me faites frémir ! — Sire, je » n'y étais pourtant pas différemment des autres, » et je n'ai jamais rien demandé à Votre Majesté. » — Je ne dis pas cela; mais vous deviez être » ruiné en moins de quatre ou cinq ans. — Non, » Sire, j'avais passé la plus grande partie de ma » vie dans l'émigration, j'avais constamment » vécu de privations, je demeurais encore, à fort » peu de chose près, de même. Il est bien vrai » qu'en dépit de toute mon économie, je man- » geais encore sept ou huit mille francs de mon » capital chaque année; mais, Sire, voici quel » avait été mon calcul : il était reconnu qu'au- » près de vous, avec du zèle, de la bonne vo- » lonté, tôt ou tard on attirait votre attention;

» et vos regards arrêtés, la fortune était faite.
» Or, j'avais encore quatre à six ans à poursuivre
» cette chance, au bout desquels, si les bien-
» faits n'arrivaient pas, je brisais avec les illu-
» sions de ce monde, et me retirais en pro-
» vince, seulement avec dix ou douze mille
» livres de rente, il est vrai; mais bien plus riche
» cependant que je ne l'avais jamais été à Paris.
» — Eh bien! disait l'Empereur, ce calcul, au
» fait, n'était pas mauvais, et vous aviez atteint,
» je crois, l'instant de la rentrée de vos fonds.
» N'avais-je pas commencé à faire quelque chose
» pour vous? — Oui, Sire. — Et si cela n'a pas
» été plus prompt ou plus brillant, la faute en
» a été uniquement à vous; vous n'aviez pas su
» profiter; je crois vous l'avoir dit. »

Tout cela l'a conduit à revenir sur les sommes énormes qu'il avait répandues autour de lui; et s'animant par degré, il a dit : « Il serait difficile
» de les évaluer, on a dû plus d'une fois m'ac-
» cuser de prodigalité, et j'ai la douleur de voir
» que cela n'a guère profité dans aucun. Certai-
» nement il faut qu'il y ait eu fatalité de ma
» part, ou vice essentiel dans les personnes choi-

» sies. Quelle contrariété n'a pas dû être la
» mienne? Car on ne saurait croire que tout
» cela fût pour ma vanité personnelle. Je n'é-
» tais pas d'humeur à donner le spectacle d'un
» roi d'Asie; je n'agissais ni par faiblesse, ni par
» caprice; tout en moi était calcul. Quelque
» tendresse que j'eusse pour les individus, je
» n'avais pas prétendu les gorger pour leurs
» beaux yeux; j'avais voulu fonder en eux de
» grandes familles, de vrais points de rallie-
» ment, en un mot des drapeaux dans les grandes
» crises nationales. Les grands-officiers qui
» m'entouraient, tous mes ministres ont sou-
» vent reçu de moi, indépendamment de leurs
» énormes appointemens, des gratifications fré-
» quentes, parfois des services complets d'ar-
» genterie, etc. Or, quelles étaient mes vues
» dans ces profusions? J'exigeais qu'ils tinssent
» maison, qu'ils donnassent de grands dîners,
» qu'ils eussent des bals brillans; et pourquoi
» tout cela? Pour fondre les partis, cimenter
» les unions nouvelles, briser les vieilles aspé-
» rités, créer une société, des mœurs, leur don-
» ner une couleur. Si j'ai conçu souvent de

» grandes et bonnes pensées, elles allaient tou-
» jours avorter où je les déposais, car aucun
» de ces premiers personnages n'a jamais tenu
» de véritable maison. S'ils donnaient à dîner,
» ils s'invitaient entre eux; et quand je me ren-
» dais à leurs bals fastueux, qui trouvais-je?
» toute ma cour des Tuileries; pas une figure
» nouvelle, pas un de ces blessés, de ces revê-
» ches boudant à l'écart, et qu'un peu de miel
» eût ramené au bercail. Ils ne savaient pas me
» comprendre, ou ne le voulaient pas; j'avais
» beau me fâcher, vouloir, ordonner, le tout
» n'en continuait pas moins : c'est que je ne
» pouvais être partout et toujours : ils le sa-
» vaient bien, et pourtant j'ai passé pour avoir
» une main de fer. Que doit-ce donc être avec
» les débonnaires? etc., etc. »

Mercredi 11.

Petitesse de son lit. — Le tic revenu. — Gardes de l'aigle. — Le coucou.

L'Empereur a continué de souffrir. Je l'ai trouvé fort abattu, et faisant changer son lit de place. Ce lit, si long-temps le fidèle compagnon

de ses victoires, n'était plus aujourd'hui que son grabat de douleur. L'Empereur, dans sa souffrance, se plaignait qu'il fût trop petit pour sa personne. Il trouvait à peine à s'y remuer; mais l'espace de sa chambre n'en comportait pas de plus grand. Il l'a fait porter dans son cabinet à côté d'un petit lit de repos ou canapé, de manière à ce qu'assujettis ensemble, ils lui composassent un lit plus spacieux. Voilà pourtant à quoi il en est réduit!!!... L'Empereur, revenu sur son canapé, s'est mis à causer, et s'est un peu remis par la conversation. Parlant de son avénement au consulat, et de l'effroyable désordre qu'il avait rencontré dans toutes les branches quelconques du service public, il disait qu'il avait été tenu à de nombreuses épurations immédiates qui avaient beaucoup fait crier, mais qui pourtant n'avaient pas peu contribué à resserrer tous les liens sociaux. Cette épuration s'était étendue jusqu'à l'armée, parmi les officiers, les généraux même, dont plusieurs l'étaient devenus Dieu sait par qui, disait-il, et Dieu sait comment. A ce sujet, je me suis permis de lui citer une anecdote de ce temps, qui avait fort amusé

le cercle où je passais ma vie. Un de nous, et malveillant ainsi que je l'étais alors moi-même, s'était trouvé dans une de ces petites voitures de Versailles avec un soldat de la garde, et l'avait excité malicieusement à parler. Ce soldat était mécontent, et disait que tout se gâtait, qu'on exigeait à présent qu'on sût lire et écrire pour pouvoir avancer. « *Et voilà déjà le tic revenu,* » disait-il : il appelait cela *le tic*. Le mot nous plut, et resta dans notre société. — « Eh! bien, disait » l'Empereur, qu'aura dit votre soldat, lorsque » j'ai créé les gardes de l'aigle? ils m'auront sans » doute réhabilité dans son esprit. J'avais établi, » a-t-il ajouté, deux sous-officiers, gardes spé- » ciaux de l'aigle dans les régimens, placés à droite » et à gauche du drapeau; et pour éviter que l'ar- » deur dans la mêlée ne les détournât de leur » unique objet, le sabre et l'épée leur étaient in- » terdits; ils n'avaient d'autre arme que plusieurs » paires de pistolets, d'autre emploi que de » veiller froidement à brûler la cervelle de celui » qui avancerait la main pour saisir l'aigle. Or, » pour obtenir ce poste, ils étaient obligés de » faire preuve qu'ils ne savaient ni lire ni écrire,

» et vous devinez pourquoi? — Non, Sire. — Ni-
» gaud! Tout soldat qui sait lire et écrire, et à de
» l'instruction, avance toujours; mais celui qui
» n'a pas ces avantages ne parvient bien certai-
» nement qu'à force d'actes de courage, et par
» des circonstances extraordinaires, etc*. »

---

* Au moment d'envoyer à l'impression, le hasard, m'ayant fait mentionner cette circonstance à deux ou trois militaires, ils m'ont dit ne pas avoir eu connaissance de cette institution, sans me garantir toutefois qu'elle n'existât pas. Ne feraient-ils que l'ignorer, ou me serais-je trompé moi-même en prenant pour fait, dans les paroles de l'Empereur, ce qui n'eût été qu'intentionnel? Une telle erreur, après tout, ne serait que trop possible, et je suis loin de pouvoir répondre que je n'en ai pas commis plusieurs fois de la sorte ou autrement. J'ai fait connaître soigneusement la nature de mes matériaux, la manière dont ils avaient été recueillis, afin que ceux qui me liront pussent répondre d'eux-mêmes à ces sortes d'incorrections; et c'est le même motif qui m'a porté à y revenir si souvent.

N. B. J'avais cru un devoir de consigner ici la défiance que j'avais de moi-même en cette occasion, et mes scrupules n'ont pas tardé à recevoir leur récompense; car ce sont eux précisément qui m'ont procuré la certitude dont je manquais. A peine le Mémorial avait-il paru, qu'il m'a été adressé à la fois, bien que de deux points fort éloignés, l'assurance positive que je ne m'étais point trompé, et que je devais reprendre pleine et entière con-

Comme j'étais en train de raconter, je lui ai cité, sur le sujet, une autre anecdote qui avait fait encore l'amusement de nos salons. On disait que, dans je ne sais quelle circonstance, un régiment ayant perdu son aigle, lui, Napoléon, le haranguant à ce sujet avec beaucoup d'indignation sur ce qu'il avait eu le déshonneur de laisser enlever son aigle par l'ennemi, un soldat gascon s'était écrié : « Mais ils se sont attrapés, ils n'ont » eu que le bâton, car voilà le *coucou*, je l'avais » mis dans ma poche, » montrant effectivement l'aigle. L'Empereur n'a pu s'empêcher d'en rire,

---

fiance dans l'exactitude de mon récit : et chacun des bienveillans informateurs a eu le soin de joindre à son témoignage des détails authentiques que je vais transcrire ici.

« L'institution que vous mentionnez, me mandait le » premier, officier au 9e de ligne, existait réellement; » ces sous-officiers étaient choisis et armés ainsi que » vous le dites, etc., etc.; je les ai constamment vus au » régiment dont je faisais partie jusqu'en 1814, etc. »

Le second, ancien sous-inspecteur aux revues, allait plus loin encore; il me transmettait le texte même des décrets relatifs à cette institution.

Premier décret, du 18 février 1808. (*Berriat, Législation militaire, 2e vol., page* 17.) « Deux braves *pris* » *parmi les anciens soldats non lettrés*, qui par cette rai-

et a dit : » Eh bien, je ne garantirais vraiment pas » qu'il ne soit en effet arrivé quelque chose de la » sorte ou approchant. Mes soldats étaient fort à » leur aise, très-libres avec moi. J'en ai vu sou- » vent me tutoyer. » Je racontais qu'on nous avait dit qu'à Iéna, je crois, ou ailleurs, la veille d'une bataille, parcourant certains postes, fort peu accompagné, un soldat lui avait interdit le passage, et s'était fâché de le voir insister, jurant que quand ce serait le petit caporal lui-même, il ne passerait pas. Et quand il avait vu qu'effectivement c'était le petit caporal, il n'en avait été

» son n'auront pu obtenir d'avancement, seront toujours » placés à côté de l'aigle ; ils sont nommés par nous, et » ne peuvent être destitués que par nous. »

Deuxième décret, du 25 décembre 1811. (*Berriat, Législation militaire*, 1^er^ *vol., page* 433.) « Le deuxième » et le troisième porte-aigles auront un casque et des » épaulettes *défensives;* ils seront armés d'un épieu avec » flamme, ou esponton de parade et *de défense*, avec » une paire de pistolets. »

Ainsi, et je me plais à le redire parce que je ne saurais trop le répéter, toutes les fois que les circonstances m'ont conduit à vérifier jusqu'aux moindres parties d'une conversation journalière, bien qu'elle fût parfois abondante et souvent des plus négligées, j'ai eu lieu de me convaincre que le tout en était de la plus stricte vérité.

nullement déconcerté. « C'est qu'il avait la con-
» viction d'avoir fait son devoir, a dit l'Empereur,
» et puis le fait est que je passais pour un homme
» terrible dans vos salons, parmi les officiers, et
» peut-être même les généraux, mais nullement
» parmi les soldats : ils avaient l'instinct de la vé-
» rité et de la sympathie, ils me savaient leur
» protecteur, au besoin leur vengeur, etc. »

Jeudi 12.

L'Empereur continue d'être souffrant, etc. — Gaîté. — Horrible nourriture ; vin exécrable, etc.

Aujourd'hui, l'Empereur, bien qu'il ne fût pas mieux, a résolu de brusquer, disait-il, sa souffrance. Il s'est habillé et a gagné le salon, où il a dicté deux ou trois heures à l'un de ces messieurs. C'était le troisième jour qu'il n'avait pas mangé. Il n'éprouvait pas encore la crise qu'il cherche et obtient d'ordinaire par le régime singulier qu'il s'est créé. Il continuait toujours de prendre de la limonade cuite.

Cet état l'a conduit à demander combien de temps l'on pourrait vivre sans manger, et dans quelle proportion le boire pouvait suppléer à la

nourriture. Il a fait venir l'Encyclopédie Britannique, où il s'est trouvé des choses fort curieuses. Une femme, par exemple, ayant vécu cinquante jours sans autre secours que d'avoir bu deux fois. Une autre qui s'était soutenue pendant vingt jours à l'aide d'eau seulement, etc., etc.

Quelqu'un disait à ce sujet que Charles XII, par seule expérience sur lui-même, et par pure contradiction pour les raisonnemens soutenus autour lui, était demeuré cinq à six jours sans manger; et au bout de ce temps avait avalé un dindon et un gigot; mais il avait failli en crever. L'Empereur en riait, et nous assura qu'il n'avait pas la prétention d'aller jusque-là, quelque tentant d'ailleurs que fût le modèle.

Il a fait une partie de piquet avec M^me^ de Montholon; le Grand-Maréchal est arrivé. La partie finie, l'Empereur lui a demandé comment il le trouvait. — Mais un peu jaune, a répondu Bertrand, et c'était très-vrai. L'Empereur, dans un mouvement de gaîté, s'est mis à le poursuivre dans le salon pour lui saisir l'oreille, disant : « Comment, un peu jaune! vous m'insultez, » M. le Grand-Maréchal; vous prétendez dire

» par-là que je suis billieux, morose, atrabilaire, » violent, injuste, tyran; allons, livrez moi cette » oreille que je me venge, etc.

Le dîner est arrivé, et l'Empereur a hésité s'il dînerait avec nous ou s'il dînerait dans son intérieur, et il s'est décidé pour ce dernier, de peur, disait-il, d'être tenté d'imiter Charles XII, s'il venait à la grande table. Mais certes cela lui eût été bien difficile, car étant venu nous surprendre au milieu du dîner, nous lui avons fait pitié, disait-il; et en effet, nous avions littéralement à peine de quoi manger. Cette circonstance l'a conduit à prendre un parti extrême. Il a ordonné, dès cet instant, de vendre chaque mois une portion de son argenterie pour subvenir à nos besoins de table.

Ce qu'il y avait de pis à notre mauvais dîner, et qui est devenu le sujet d'une conversation sérieuse, c'était le vin exécrable depuis quelques jours, et qui nous a tous incommodés. Nous avons été obligés d'en faire demander au camp, espérant qu'on nous changera celui que nous ne saurions boire.

Dans le cours de cette conversation, l'Em-

pereur a dit que, situé comme il l'avait été, il avait reçu une foule d'indices et d'avertissemens de la part des chimistes et des médecins. Que tous s'étaient accordés à lui signaler le vin et le café comme les objets dont il devait le plus se garantir. Tous s'accordaient aussi à lui dire de les repousser à la moindre odeur d'ail; et pour le vin surtout, de le rejeter à l'instant, si seulement il se sentait le moindrement *étonné* en le goûtant. Comme il avait toujours eu, disait-il, son même vin de Chambertin, il avait été rarement dans le cas d'avoir rien à repousser. Mais aujourd'hui, c'était tout autre chose; s'il avait rejeté son vin à chaque *étonnement*, il y a longtemps qu'il n'en boirait plus, etc., etc.

Vendredi 13.

Poëme de Charlemagne du prince Lucien; critique. — Homère.

Le temps a été détestable; il dure ainsi depuis trois semaines ou un mois. Avant une heure l'Empereur m'a fait demander; il était dans son salon. L'Amphitrion venait d'arriver chez moi;

je le lui ai amené; il l'a entretenu d'objets personnels et particuliers.

L'Empereur était fort changé; il a désiré se mettre au travail. J'ai fait venir mon fils, et l'Empereur a retravaillé le chapitre du Pape et celui du Tagliamento : il n'a cessé qu'à cinq heures. Il était fort abattu, avait l'air fort souffrant et s'est retiré disant qu'il allait essayer de manger quelque chose.

Deux bâtimens avaient été signalés : on croyait que l'un était l'Euridice, venant d'Europe par le Cap, et attendu à chaque instant. Il s'est trouvé que ce n'était qu'un bâtiment de la compagnie et un vaisseau qui passait.

L'Empereur est venu nous retrouver au milieu de notre dîner : il avait mangé comme quatre, disait-il, et cela l'avait remis.

On cherchait un sujet de lecture. Il a demandé *Charlemagne*, de son frère Lucien. Il a analysé le premier chant, puis parcouru plusieurs autres, puis cherché le sujet, le plan, etc. « Que » de travail, que d'esprit, que de temps perdu! » a-t-il observé; quel décousu de jugement et de » goût! Voilà vingt mille vers dont quelques-uns

» peuvent être bons, par ce que j'en sais; mais
» ils sont sans couleur, sans but, sans résultat.
» C'est dans l'auteur une vocation forcée, sans
» doute, mais encore est-elle mal suivie. Com-
» ment Lucien, avec tout son esprit, ne s'est-il
» pas dit que Voltaire, maître de sa langue et de
» sa poésie, à Paris, au milieu du sanctuaire, a
» échoué dans une pareille entreprise? Comment
» lui, Lucien, a-t-il pu croire qu'il était possible
» de faire un poëme français en pays étranger,
» hors de la capitale de la France? Comment a-
» t-il pu prétendre établir un rythme nouveau?
» Il a fait là une histoire en vers, et non un poëme
» épique. Le poëme épique ne comporte pas
» l'histoire d'un homme, mais seulement celle
» d'une passion ou d'un événement. Et quel sujet
» encore a-t-il été prendre? Quels noms bar-
» bares il a introduits? A-t-il cru relever la reli-
» gion qu'il pensait abattue? Son ouvrage serait-
» il un poëme de réaction? Il sent, du reste, tout
» à fait le sol sur lequel il fut composé; ce ne
» sont que des prières, des prêtres, la domina-
» tion temporelle des Papes, etc., etc. A-t-il pu
» consacrer vingt mille vers à des absurdités qui

» ne sont plus du siècle, à des préjugés qu'il ne
» peut avoir, à des opinions qui ne sauraient être
» les siennes? C'est prostituer son talent. Quel
» travers! et que ne pouvait-il pas faire de mieux!
» car il a certainement de l'esprit, de la facilité,
» du faire, du travail. Or, il était à Rome au
» milieu des plus riches matériaux, à même de
» satisfaire à toutes les recherches; il connaissait
» la langue italienne, nous n'avons pas de bonne
» histoire d'Italie, il pouvait la composer : son
» talent, sa position, sa connaissance des affaires,
» son rang, pouvaient la rendre excellente et
» classique; il eût fait un vrai présent au monde
» littéraire, et se fût rendu immortel. Au lieu de
» cela, qu'est-ce que son poëme? Que fera-t-il à
» sa réputation? Il s'ensevelira dans la poussière
» des bibliothèques, et son auteur obtiendra tout
» au plus quelques minces articles, peut-être
» ridicules, dans les dictionnaires biographiques
» ou littéraires. Que si Lucien ne pouvait échapper
» à sa destinée de faire des vers, il était digne,
» convenable et adroit à lui d'en soigner un
» manuscrit magnifique, de l'enrichir de su-
» perbes dessins, d'une riche reliure, d'en régaler

» parfois les yeux des dames, d'en laisser percer » de temps à autres quelques tirades, et de le » laisser en héritage, avec la défense sévère de » le publier jamais. On eût alors compris ses » jouissances. »

Puis le mettant de côté, il a dit : « Passons à » l'Iliade. » Mon fils a été la chercher, et l'Empereur nous en a lu quelques chants, s'arrêtant souvent pour admirer, disait-il, à son aise. Ses observations étaient précieuses, abondantes, singulières. Il s'y est attaché tellement, qu'il avait atteint minuit et demi quand il a demandé l'heure pour se retirer.

Samedi 14.

Manque de nourriture. — Le vin ridiculement fixé, etc. — Retour de l'île d'Elbe, etc.

Le temps continue toujours à être détestable et à nous confiner dans nos misérables cahuttes: nous sommes tous malades.

L'Empereur a dicté pendant une partie du jour; il était beaucoup mieux.

A dîner nous avions littéralement à peine de quoi manger. Le gouverneur opérait successi-

vement ses réductions. L'Empereur a ordonné qu'on cherchât à acheter quelque chose de surplus, et qu'on le payât avec ce qui proviendra de la vente de l'argenterie.

Le Gouverneur a signifié que le vin demeurait fixé à une bouteille par tête, l'Empereur compris. Cela se croira-t-il ! *Une bouteille pour une mère et ses enfans.* C'est l'expression employée dans la note, etc., etc.

L'Empereur, retiré chez lui, m'a fait demander. « Je ne me sens pas l'envie de dormir, m'a-t-» il dit en me voyant. Je vous ai envoyé cher-» cher pour passer la veillée; causons quelques » quarts d'heure. » Et le cours de la conversation a ramené l'île d'Elbe, ses travaux, ses sensations, ses idées durant le séjour qu'il y avait fait; enfin son retour sur le sol français et le succès magique qui l'accompagna, et dont il n'avait, disait-il, pas douté un seul instant, etc. « Et qu'on explique cela comme on voudra » ou comme on pourra, a-t-il repris dans un » certain moment; mais je vous jure que je ne » me sentais aucune haine directe et person-» nelle contre ceux que je venais renverser. C'é-

» tait uniquement pour moi de la querelle po-
» litique. Je m'en étonnais moi-même, tant je
» me trouvais le cœur libre, aisé, même bien-
» veillant je pourrais dire. Vous avez vu comme
» j'ai relâché le duc d'Angoulême : j'en eusse
» fait autant du Roi, ou lui eusse accordé, à son
» gré, asile et sûreté. Le triomphe de la cause ne
» tenait nullement à sa personne, et je respec-
» tais son âge, ses malheurs. Peut-être aussi lui
» tenais-je compte de certains ménagemens que
» lui, nominativement, avait toujours observés
» à mon égard. Il est bien vrai qu'en ce moment
» il m'avait déclaré hors la loi, et avait mis ma
» tête à prix, je crois; mais tout cela n'était à
» mes yeux que *style de manifeste.* Tous à Vienne
» en ont fait autant, sans m'ulcérer davantage,
» voire même le cher beau-père ; et de lui,
» c'est pourtant bien fort! l'époux de sa fille
« chérie!!! etc., etc. »

Mais, puisque voilà le retour de l'île d'Elbe mentionné de nouveau, c'est peut-être ici le lieu de tenir la promesse que j'ai faite plus haut, au premier ou au deuxième volume, d'en donner

plus tard la relation. Que si on me demande pourquoi cette transposition ; je réponds que le sujet, par lui-même, était délicat, que je n'avais point encore donné de preuves du véritable esprit de mon Recueil, qu'on y eût peut-être pu suspecter alors certaine malveillance ; tandis qu'aujourd'hui, que je dois avoir convaincu que mes récits sont purement philosophiques, moraux, historiques, on sentira que quelles que soient les erreurs qu'ils contiennent, c'est à l'historien, au critique seul à me redresser ou à me combattre. Du reste, cette relation se trouve dans tous les journaux, dans tous les ouvrages, dans tous les pays. Celle-ci ne saurait donc avoir rien de bien neuf, seulement elle a été recueillie de la bouche de Napoléon. Je réunis ici ce qu'il en a dit en différens momens.

Napoléon vivait a l'île d'Elbe sur la foi des traités : il apprend qu'il est question au congrès de Vienne de le déporter hors de l'Europe : on n'observait avec lui aucun des articles de Fontainebleau ; les papiers publics l'instruisaient de la disposition des esprits de France ; son parti

fut pris. Il en garde le secret jusqu'aux derniers momens *; tout se prépare, sous un prétexte ou sous un autre. Ce n'est qu'en se trouvant à bord que les soldats conçurent les premiers soupçons; et mille ou douze cents hommes, et quelques esquifs mettent à la voile pour aller tenter la repossession d'un empire de trente millions d'hommes!!!

Il y avait près de cinq ou six cents hommes sur le brick où Napoléon s'embarqua : c'était, disait-il, l'équipage d'un soixante-quatorze. On fut rencontré par un brick de guerre français avec lequel on parla. On a prétendu que le capitaine du brick français avait reconnu les

* C'est ici le lieu sans doute de redresser une erreur qui a fort affligé quelqu'un que j'estime et que j'aime. On lit, tome II : page 369, que le général Drouot, *huit jours* avant le départ de l'île d'Elbe, en avait laissé échapper le secret à la princesse Borghèse, etc., etc. Or, le général Drouot affirme qu'il n'a reçu la confidence de de l'Empereur *qu'aux derniers momens*, et qu'il n'a pas et n'aurait jamais manqué au secret. Il est naturel que le général Drouot soit le plus sûr de ces faits, comme le plus intéressé; d'autant plus que moi je dois faire observer que je ne cite là qu'une conversation courante, toute de plaisanterie et nullement controversée.

figures, et avait crié trois fois en se séparant : *bon voyage!* Quoi qu'il en soit, l'officier qui conduisait l'Empereur lui proposa d'aborder ce brick et de l'enlever. L'Empereur repoussa cette idée comme absurde : elle ne pouvait être raisonnable, que si on y eût été forcé par la nécessité. « Autrement, à quoi bon, disait-il, compliquer » mon dessein de ce nouvel incident? De quelle » utilité eût pu m'être le succès? A quoi ne » m'exposait pas le plus léger contre-temps? »

Lors de l'échec qu'on éprouva en débarquant, par la capture d'une vingtaine d'hommes qu'on avait envoyés sommer Antibes, diverses opinions s'élevèrent à cet égard, et même avec assez de chaleur : les uns voulaient qu'on se portât aussitôt sur Antibes, pour l'enlever de force, et prévenir par là le mauvais effet que pouvaient produire la résistance de cette place et l'emprisonnement des vingt hommes. L'Empereur répondait que la prise d'Antibes ne faisait rien à la conquête de la France; que le peu de temps qu'il y perdrait suffirait pour réveiller partout, et créer des obstacles sur la seule, la véritable route; que les momens

étaient précieux, qu'il fallait voler; qu'on remédierait au mauvais effet de l'événement d'Antibes, en marchant plus vîte que la nouvelle. Un officier de la garde ayant fait sentir indirectement qu'il n'était pas bien d'abandonner ainsi ces vingt hommes, l'Empereur se contenta d'observer qu'il jugeait bien mal de l'étendue de l'entreprise; que si la moitié d'eux se trouvait dans le même cas, il les laisserait de même; que s'ils y étaient tous, il continuerait de marcher seul *.

Il avait débarqué au golfe Juan, quelques heures avant la nuit, et y avait établi son bivouac. On lui amena bientôt après un postillon en belle livrée. Il se trouva qu'il avait fait partie de sa maison; il avait appartenu à l'Impératrice Joséphine, et servait en ce moment le

* Ce n'est pourtant pas qu'il négligeât de s'occuper de ces hommes, car un moment il chargea le commissaire des guerres Ch. Vauthier, qui se trouvait près de lui, de courir en toute hâte sous les murs d'Antibes, et de délivrer les prisonniers en essayant d'enlever la garnison, lui répétant à diverses reprises lorsqu'il s'éloignait déjà: » Mais surtout n'allez pas vous faire bloquer aussi. »

prince de Monaco, qui, lui-même, avait été écuyer de l'Impératrice Joséphine. Ce postillon, questionné par l'Empereur, lui disait, dans son grand étonnement de le trouver là, qu'il arrivait de Paris, qu'il pouvait lui garantir qu'on allait le revoir partout avec plaisir; que sur toute sa route, jusqu'à Avignon, il n'avait entendu que des regrets de l'avoir perdu; son nom était publiquement dans toutes les bouches. Il ajoutait que sa belle livrée avait été souvent pour lui un objet de défaveur et d'insulte. Il assura l'Empereur que la Provence une fois traversée, il trouverait tout le monde, sur son passage, prêt à se réunir à lui. C'était là le témoignage d'un homme du peuple; il fut très-agréable à l'Empereur, qui avait calculé précisément de la sorte. Le prince de Monaco, amené lui-même, fut moins explicite; l'Empereur d'ailleurs ne le questionna point sur la politique : il avait des témoins au bivouac, il ne voulait pas s'exposer à entendre aucun détail qui pût laisser de mauvaises impressions sur ceux qui l'entouraient : la conversation ne fut donc que de plaisanterie; elle roula toute sur les dames de son

ancienne Cour des Tuileries, dont Napoléon s'informait en détail avec beaucoup de gaîté.

Au lever de la lune, vers une ou deux heures du matin, le bivouac fut rompu, et l'on se porta sur Grasse. Là, l'Empereur comptait trouver une route qu'il avait ordonnée sous l'Empire : elle n'avait point été exécutée. Il fallut se résoudre à suivre des défilés difficiles et pleins de neige, ce qui lui fit laisser à Grasse, à la garde de la municipalité, sa voiture et deux pièces de canon qu'il avait débarquées : c'est ce que les bulletins d'alors appelèrent une capture.

La municipalité de Grasse était fort royaliste; mais l'apparition de l'Empereur fut si soudaine, qu'il n'y eut pas moyen d'hésiter, elle vint donc faire sa soumission. L'Empereur traversa la ville, et fut s'arrêter militairement sur une hauteur un peu au-delà; on y fit halte et il y déjeûna. Bientôt il y fut entouré de la population de la ville, et il parcourut cette multitude comme il l'eût fait à son cercle des Tuileries. C'était la même attitude, les mêmes demandes que s'il n'avait jamais quitté la France. L'un se plai-

gnait de n'avoir pas encore reçu sa pension; l'autre demandait qu'on voulût bien augmenter la sienne; la croix de celui-ci avait été retenue dans les bureaux, celui-là demandait de l'avancement, etc. Il lui fallut recevoir une foule de pétitions qu'on avait déjà eu le temps d'écrire, et qu'on lui remettait, comme s'il venait de Paris, faisant une tournée dans les départemens.

Quelques patriotes chauds, versés dans les affaires, lui dirent mystérieusement que les autorités du lieu lui étaient fort opposées; mais que la masse de la population, le petit peuple, était toute à lui, qu'on attendait seulement qu'il eût le dos tourné, et qu'alors il serait bientôt délivré des mécréans. « Donnez-vous-en bien » de garde, s'écria l'Empereur; réservez-leur le » supplice de voir notre triomphe sans avoir » de reproche à nous faire; soyez donc tran- » quilles, conduisez-vous sagement. »

L'Empereur allait comme l'éclair. « La vic- » toire, disait-il, devait être dans ma célérité. » La France était pour moi dans Grenoble. Il » y avait cent lieues, moi et mes grognards nous

» les fîmes en cinq jours *, et dans quels che-
» mins ! et par quels temps ! J'y entrais, que
» M. le comte d'Artois, averti par le télégraphe,
» ne faisait que de quitter les Tuileries. »

Napoléon s'était regardé comme si sûr de la disposition des esprits et des choses, que le succès, pensait-il, ne devait tenir nullement aux forces qu'il amènerait avec lui. Se garantir d'un piquet de gendarmerie, disait-il, était tout ce qu'il lui fallait; or, tout arriva comme il l'avait calculé : *la victoire marcha au pas de charge, et l'aigle nationale vola de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame.* «Mais, ajoutait-il,

---

* Le 1 mars, débarqué sur la plage de Canne, au golfe Juan.

Le 2 entré à Grasse.

Le 3 couche à Barême.

Le 4, dîne à Digne, et couche à Maligeai.

Le 5, couche à Gap.

Le 6 couche à Corps, au-delà duquel, le lendemain, l'Empereur harangue et rallie les soldats du 5e. Peu d'heures après il est joint par Labédoyère, à la tête du 7e.

Le 7, à Grenoble, séjour.

Le 9, couche à Bourgouin.

Le 10, à Lyon, reste trois jours.

Le 13, couche à Mâcon Fameuse proclamation de Ney.

Le 14 couche à Châlons.

Le 15, couche à Autun.

Le 16 à Avalon.

Le 17, à Auxères, reste un jour, y est joint par le prince de la Moscova.

Le 20 arrive à Fontainebleau à 4 heures du matin, et entre aux Tuileries à 9 heures du soir.

» ce ne fut pourtant pas d'abord sans de vives » inquiétudes. » A mesure qu'il avançait, toutes les populations se prononçaient avec ardeur, il est vrai; mais il ne voyait aucuns soldats, on les lui enlevait de son passage. Ce ne fut qu'entre Mure et Vizille, à cinq ou six lieues de Grenoble, et le cinquième jour de route, qu'on rencontra enfin un premier bataillon. L'officier qui le commandait refusa même de parlementer: alors l'Empereur n'hésita pas, il s'avança seul de sa personne; cent de ses grenadiers marchaient à quelque distance de lui, leurs armes renversées. La vue de Napoléon, son costume, sa petite redingotte grise surtout, furent magiques sur les soldats, qui demeurèrent immobiles. Il continua droit à un vétéran dont le bras était chargé de chevrons, et le prenant rudement par la moustache, lui demanda s'il aurait bien le cœur de tuer son Empereur. Le soldat, les yeux mouillés, mettant aussitôt la baguette dans son fusil pour montrer qu'il n'était pas chargé, lui répondit : « Tiens, regarde » si j'aurais pu te faire beaucoup de mal : tous » les autres sont de même. » Et des cris de vive

l'Empereur partent de tous côtés. Napoléon commande au bataillon un demi-tour à droite, et tout marche vers Paris.

A peu de distance de Grenoble, le colonel Labédoyère, à la tête de son régiment, vint se joindre à lui. Alors l'impulsion fut prononcée, et la question, dit l'Empereur, à peu près décidée.

Tous les paysans du Dauphiné bordaient les routes : ils étaient ivres et furieux de joie. Quand le premier bataillon dont on vient de parler hésitait encore, il s'en trouvait des milliers sur ses derrières cherchant à le décider par leurs cris de vive l'Empereur; tandis qu'une foule d'autres était sur les derrières de Napoléon, excitant la petite troupe à avancer, l'assurant qu'il ne lui serait fait aucun mal.

Dans une certaine vallée, s'offrit le spectacle le plus touchant qu'on puisse imaginer : c'était la réunion d'un grand nombre de communes, ayant avec elles leurs maires et leurs curés. Du milieu de cette foule se précipite aux pieds de l'Empereur un des plus beaux grenadiers de sa garde, qui manquait depuis le débarquement,

et sur lequel on avait même conçu des doutes ; dans ses yeux roulaient de grosses larmes de joie, il tenait dans ses bras un vieillard de quatre-vingt-dix ans, il le présentait à l'Empereur : c'était son père qu'il était venu chercher et qu'il amenait au milieu de cette multitude. L'Empereur avait ordonné, plus tard, aux Tuileries, qu'on peignît un tableau de cette circonstance.

Napoléon arriva à la nuit sous les murs de Grenoble : sa promptitude déjouait toutes les mesures; on n'avait pas le temps de couper les ponts ni même de mettre les troupes en mouvement. Il trouva les portes de la ville fermées, on refusait de les ouvrir, le colonel qui commandait dans la place s'y opposait. « Car une cir» constance qui doit caractériser spécialement » cette révolution sans pareille, disait l'Empe» reur, c'est que les soldats ne manquèrent pas, » jusqu'à un certain point, de discipline ni d'o» béissance envers leurs chefs; seulement ils em» ployèrent, pour leur compte, la force d'iner» tie, comme un droit qu'ils auraient cru leur » appartenir. » Ainsi on vit le premier bataillon exécuter toutes les manœuvres commandées, se

retirer, ne vouloir pas communiquer; mais il ne chargea point ses armes; il n'aurait pas tiré : devant Grenoble, toute la garnison sur les remparts, criait vive l'Empereur; on se donnait les mains par les guichets; mais on n'ouvrait pas, parce que les supérieurs l'avaient défendu. Il fallut que l'Empereur fit enfoncer les portes, ce qui s'exécuta sous la bouche de dix pièces d'artillerie des remparts, chargées à mitraille. Et pour achever la bizarrerie des circonstances, le chef du premier bataillon et le colonel, qui s'étaient si ouvertement opposés à l'Empereur, questionnés par lui s'il pouvait compter sur eux, répondirent que oui, que leurs soldats les avaient abandonnés, mais qu'eux n'abandonneraient pas leurs soldats; que puisqu'ils s'étaient prononcés pour lui, ils lui seraient fidèles, et l'Empereur les conserva.

Du reste, il n'est point de bataille où l'Empereur ait couru plus de dangers qu'en entrant à Grenoble; les soldats se ruèrent sur lui avec tous les gestes de la fureur et de la rage; on frémit un instant, on eût pu croire qu'il allait être mis en pièces; ce n'était que le délire de

l'amour et de la joie; il fut enlevé lui et son cheval. A peine commençait-il à respirer, dans l'auberge où il avait été déposé, qu'un redoublement de tumulte se fait entendre : c'étaient les portes de la ville, que les habitans venaient lui offrir, disaient-ils, au défaut des clefs qu'on n'avait pu lui présenter.

« Une fois dans Grenoble, j'étais devenu une » véritable puissance, disait l'Empereur, j'eusse » pu nourrir la guerre, s'il fût devenu néces- » saire de la faire. »

L'Empereur regrettait fort alors de n'avoir pas fait imprimer ses proclamations à l'île d'Elbe; mais il avait craint de laisser pénétrer son secret. Il les avait donc dictées à bord du brick, où tout ce qui savait écrire avait été employé à les copier. On était obligé d'en écrire encore chemin faisant, afin de les répandre dans la route, tant elles étaient avidement demandées : elles étaient donc rares, souvent incorrectes ou même illisibles; et pourtant on en sentait à chaque pas la nécessité, car on s'apercevait aussitôt de toute l'impression qu'elles produisaient. Ces populations se sont fort éclairées par nos vingt der-

nières années; et malgré tout le bonheur de revoir l'Empereur, on s'y demandait cependant avec inquiétude quel allait être son objet. Tous étaient aussitôt satisfaits quand ils avaient lu le sentiment national des proclamations, et leur joie surtout était extrême quand ils apprenaient là que Napoléon n'avait pas de troupes étrangères avec lui. Sa marche était si rapide et ses mouvemens si prompts, qu'on avait fait mille contes sur ses forces et leur composition. On voulait qu'il eût avec lui des Napolitains, des Autrichiens, etc., etc.; même des Turcs.

De Grenoble à Paris, ce ne fut plus qu'une marche triomphale.

Durant les trois ou quatre jours que l'Empereur demeura à Lyon, il y eut constamment plus de vingt mille âmes sous ses fenêtres; les cris ne discontinuèrent jamais.

C'était un souverain qui n'aurait jamais quitté ses sujets. Il signait des décrets, expédiait des ordres, passait des revues, etc. Tous les corps, toutes les administrations, toutes les classes de citoyens s'empressaient de faire preuve de dévouement et d'hommages. Il n'y eut pas jusqu'à

la garde nationale à cheval, composée de ce qu'il y avait de plus pur et de plus ardent dans le parti opposé, qui ne vînt solliciter l'honneur de garder sa personne; mais ils furent les seuls maltraités. « Messieurs, je vous remercie de vos » services, dit l'Empereur, votre conduite en- » vers M. le comte d'Artois m'apprend trop ce » que vous feriez à mon égard, si la fortune » venait à m'abandonner, je ne vous soumettrai » point à cette nouvelle épreuve. » En effet, M. le comte d'Artois, en quittant Lyon, n'avait trouvé, assure-t-on, qu'un seul d'entre eux qui se dévouât à le suivre à Paris; et l'Empereur, sur qui tout ce qui était généreux avait des droits, apprenant la fidélité de ce volontaire, lui fit remettre la décoration de la Légion d'Honneur.

Enfin, l'Empereur, dans Lyon, administrait déjà, par des actes publics, avec cette précision, cette fermeté, cette confiance compagne d'une stabilité non interrompue. Rien en lui ne laissait apercevoir la trace des grands revers qui avaient précédé, ou des chances immenses qui pouvaient suivre; et s'il était possible de tout raconter, j'aurais à produire une anecdote privée

bien plaisante, qui prouverait quels étaient le calme du cœur et la liberté d'esprit de Napoléon au milieu de la grande crise qui, autour de lui, changeait la face de la France, et allait remuer toute l'Europe.

A peine sorti de Lyon, l'Empereur fit écrire à Ney, qui se trouvait à Lons-le-Saunier avec son armée, qu'il eût à mettre ses troupes en marche et à venir le joindre. Ney, au milieu de la confusion générale, abandonné par ses soldats, frappé des proclamations de l'Empereur, des adresses du Dauphiné, de la défection de la garnison de Lyon, de l'élan des provinces voisines et des populations environnantes; Ney, l'enfant de la révolution, se livra au torrent, et donna son fameux ordre du jour. Toutefois, ayant présens les souvenirs de Fontainebleau, il écrivit à l'Empereur que tout ce qu'il venait de faire était principalement en vue de la patrie, et que sentant qu'il avait dû perdre sa confiance, il allait se retirer chez lui; mais l'Empereur lui fit écrire de venir le joindre, et qu'il le recevrait comme le lendemain de la bataille de la Moscowa. Ney, en revoyant l'Empereur, se montra

embarrassé, et lui répéta que s'il avait perdu sa confiance, il ne lui demandait plus qu'une place parmi ses grenadiers. « Il est sûr, disait l'Empereur, qu'il avait été assez mal pour moi; mais » le moyen d'oublier un si beau courage et tant » d'actes passés! Je lui sautai donc au cou en » l'appelant le *brave des braves*, et dès cet instant » tout fut comme jadis, etc., etc. »

Le trajet jusqu'à Paris se fit à peu près en poste. Nulle part il n'y avait opposition, ni lutte, ni combat; ce n'était, à l'aspect de l'Empereur, littéralement parlant, qu'un simple changement de décoration théâtrale. Les avant-gardes n'étaient autre chose que les troupes qui se trouvaient en avant sur la route, et auxquelles on envoyait des courriers. C'est ainsi que l'Empereur est entré dans Paris avec les troupes même qui en étaient sorties le matin pour le combattre. Un régiment posté à Montereau en franchit spontanément le pont, courut sur Melun et chargea des gardes-du-corps qui s'y trouvaient; et c'est, dit-on, ce qui décida le départ si soudain de la Famille Royale.

L'Empereur nous dit souvent que s'il l'eût

voulu on ne s'y fût pas opposé, il eût traîné avec lui, à Paris, deux millions de paysans. A son approche, toutes les campagnes se levaient en masse; aussi répète-t-il souvent qu'il n'y a eu de véritables conspirateurs que l'opinion.

Le lendemain de l'arrivée de l'Empereur aux Tuileries, quelqu'un lui ayant dit qu'il ne vivait que de prodiges, mais que ce dernier allait effacer tous les autres, je l'entendis répondre qu'il n'avait ici d'autre mérite que d'avoir bien jugé de l'état des choses en France, et d'avoir su lire dans le cœur des Français. Dans un autre moment, il nous rappelait que cela seul avait été toutes ses intelligences; « car, observait-il, si » l'on excepte Labédoyère, qui accourut à moi » d'enthousiasme et de cœur, et un autre encore » qui me rendit franchement de grands et vrais » services, presque tous les autres généraux, sur » la route, se montrèrent incertains et de mau- » vaise grâce; ils ne firent que céder à l'impul- » sion de leurs soldats, si même ils ne se mon- » trèrent hostiles.

» Tout le monde sait bien aujourd'hui disait- » il, que *Ney* quitta Paris tout au Roi, et que

» s'il tourna contre lui quelques jours plus tard,
» c'est qu'il crut ne pouvoir faire autrement.

» J'étais si loin de compter en aucune ma-
» nière sur *Masséna*, que je me crus obligé en
débarquant, de le sauter à pieds joints; et le
» questionnant plus tard à Paris sur ce qu'il au-
» rait fait, si je ne me fusse éloigné aussi rapi-
» dement de la Provence, il eut la franchise de
» répondre qu'il serait bien embarrassé de me
» le dire; mais que le plus sûr, dans tous les
» cas, avait été d'agir ainsi que j'avais fait; que
» de la sorte le tout avait été pour le mieux.

» *Saint-Cyr* s'était vu en danger pour avoir
» voulu contenir les soldats confiés à ses ordres.

» *Soult* me confessa que le Roi lui avait ins-
» piré un véritable goût, tant il se trouvait bien
» de son régime; et ne voulut reprendre du
» service qu'après le Champ de Mai.

» *Macdonald* ne reparut point, le *duc de Bel-*
» *lune* suivit le Roi à Gand. Ainsi concluait-il,
» si les Bourbons ont eu à se plaindre de la dé-
» sertion complette du soldat et du peuple,
» certes, ils n'ont pas le droit de reprocher le
» manque de dévouement et de fidélité aux prin-

» cipaux de l'armée, à ces élèves ou chefs de la » révolution, qui, malgré une habitude de vingt-» cinq ans, disait-il, n'ont montré, dans cette » circonstance, que de vrais enfans en poli-» tique. On ne les a trouvés ni émigrés, ni na-» tionaux !.... etc., etc. »

Napoléon en avait eu l'instinct, et s'était tenu fidèle à son grand principe de n'agir que sur les masses et par les masses. Au moment de l'entreprise, et après son débarquement, on le sollicita plusieurs fois d'essayer de traiter avec quelques-uns des chefs; mais il fit constamment sa belle réponse : « Si je suis demeuré dans le » cœur de la masse, je dois m'importer peu des » chefs, et si je n'avais que ceux-ci, à quoi me » serviraient-ils contre le torrent de la masse. »

Voici qui montrera du moins le peu d'intelligence que Napoléon avait entretenue avec la capitale. Le matin de son entrée à Paris, en arrivant de l'île d'Elbe, cent cinquante officiers à la demi-solde, traînant quatre pièces de canon, quittent spontanément Saint-Denis, où ils avaient été stationnés par les princes, et

marchent vers la capitale; ils sont rencontrés dans leur route par quelques généraux qui se mettent à leur tête, et poursuivent, avec cette petite troupe, jusqu'au château des Tuileries, où ils convoquent les chefs des administrations, qui tous conviennent d'agir au nom de l'Empereur. C'est ainsi que Paris fut gouverné ce jour-là à l'amiable par le souffle de l'opinion et l'élan des affections privées. Aucun des grands partisans de l'Empereur, aucun de ses anciens ministres n'ayant reçu nul avis de lui, aucun d'eux n'osa signer aucun ordre, ni prendre aucune responsabilité. Les papiers publics n'eussent pas paru le lendemain, si ce n'eût été le zèle de simples particuliers, qui, sans autorisation et de leur propre mouvement, les firent remplir de ce qui les animait et de ce qu'ils voyaient. Ce n'est pas autrement que Lavalette fut prendre possession des postes. Paris vécut ce jour-là sans police, sans autorité, et jamais il ne fut plus tranquille.

L'Empereur fit son entrée aux Tuileries vers neuf heures du soir, avec une centaine de chevaux, et comme s'il arrivait de l'un de ses palais.

Mettant pied à terre, il faillit être étouffé par un gros d'officiers et de citoyens qui se l'arrachèrent pour en toucher quelque chose, et le transportèrent à bras dans son salon. Il y trouva son dîner prêt, et se mettait à table quand arriva de Vincennes l'officier qu'on y avait envoyé le matin pour sommer le château; il rapportait la capitulation du commandant, qui n'y avait mis, dit-on, autres conditions que celle d'un passeport pour lui et sa famille.

Une circonstance bien singulière, c'est que le matin, une fois maître des Tuileries, et comme on faisait courir dehors pour se procurer un drapeau tricolore, on en trouva un tout fait au pavillon Marsan, dans la fouille du château que faisait faire la prudence; et c'est celui qu'on fit hisser sur-le-champ. Il était tout neuf, et d'une dimension plus grande que de coutume. On s'est demandé par quel hasard il était là, et quelles avaient pu être les intentions à cet égard.

Du reste, plus les temps se sont éclaircis, plus on a pu se convaincre qu'il ne fut d'autre conjuration que celle de la nature des choses; l'esprit de parti seul peut chercher, de nos jours,

à élever des doutes à cet égard, l'histoire n'en aura point.

Peu de jours après l'établissement de Napoléon à Longwood, il fut question devant les officiers qui lui furent présentés, du retour de l'île d'Elbe, et l'un de ces officiers se hasarda de dire que cet événement merveilleux avait offert aux regards de toute l'Europe attentive, le contraste de ce qu'il y avait de plus faible et de plus sublime. Les Bourbons abandonnant une monarchie tout entière, pour s'enfuir à l'approche d'un seul homme, qui avait la magnanime audace d'entreprendre à lui seul la conquête d'un Empire. « Monsieur, lui dit l'Empereur, vous êtes dans l'erreur; vous avez mal » saisi le sens de l'affaire; les Bourbons n'ont » pas manqué de courage, ils ont fait tout ce » qu'ils pouvaient faire. M. le comte d'Artois a » volé à Lyon, Madame le Duchesse d'Angoulême s'est montrée, dans Bordeaux, une amazone, et M. le Duc d'Angoulême a marché en » avant autant qu'il a pu. Si malgré tout cela, » ils n'ont pu venir à bout de rien, c'est moins » leur faute que la force des circonstances; c'est

» qu'à eux seuls ils ne pouvaient faire davantage,
» et ils en étaient là; la contagion, l'épidémie
» avaient gagné tout le monde, etc., etc. »

Dimanche 15.

Poëme de Charlemagne, etc. — Les frères et sœurs de l'Empereur auteurs, etc.

Aujourd'hui, l'Empereur a profité d'un instant de beau temps pour aller se promener vers le jardin de la compagnie. J'étais seul avec lui; je me suis livré à lui faire certaines peintures à la suite desquelles j'osais me permettre de suggérer quelques idées. Il les a repoussées en se moquant fort de moi. « Allons, allons, mon » cher, a-t-il dit, vous êtes un *niais;* et ne vous » fâchez pas de l'épithète, a-t-il repris aussitôt, » je ne la prodigue pas à tout le monde; elle » est toujours, de ma part, un brevet d'honnête » homme. »

Après le dîner, l'Empereur s'obstinant toujours à tâcher de se raccommoder, disait-il, avec le poëme de son frère Lucien, qu'il avait repris hier au soir et bientôt abandonné, il a, comme les deux jours précédens, employé la soirée

entre le poëme de Charlemagne, qu'il a bientôt quitté de rechef, et celui d'Homère, qu'il a repris pour se refaire, disait-il gaîment; et la censure a recommencé pour le prince Lucien, et l'admiration pour le bon Homère.

La lecture interrompue, on a dit à l'Empereur que Lucien avait tout prêt un autre poëme semblable à son Charlemagne; c'était *Charles Martel en Corse*, et en outre une donzaine de tragédies. « Mais il a donc le diable au corps! » s'est écrié l'Empereur.

On lui a dit aussi que son frère *Louis* avait fait un roman. « Il pourra y avoir de l'esprit, » de la grâce, observait-il; mais ce ne sera pas » toutefois sans métaphysique sentimentale, ni » sans niaiseries philosophiques. »

On lui dit encore que la princesse *Elisa* avait aussi fait un roman, ce qu'il ne savait pas. Enfin, il n'y avait pas jusqu'à la princesse *Pauline* qui n'eût le sien, disait-on. « Oh! pour celle-là, a » repris l'Empereur, l'héroïne oui, mais l'au- » teur non; et à ce compte, observait-il, il n'y » aurait donc que *Caroline* qui ne serait pas au- » teur. Aussi bien, dans sa petite enfance, on

» la regardait comme la sotte et la Cendrillon » de la famille ; mais elle en a bien rappelé ; elle » a été une très-belle femme, et est devenue » très-capable, etc. »

Lundi 16.

Nous manquons de déjeûner. — Sophisme de gaîté. — sur les impossibilités, etc.

Le matin à l'heure accoutumée, mon domestique est venu me dire qu'il n'y avait ni café, ni sucre, ni lait, ni pain pour mon déjeûner. La veille, quelque temps avant l'heure du dîner, me sentant besoin, j'avais demandé une bouchée de pain, on n'avait pu me la donner. C'est ainsi qu'on nous dispute le boire et le manger. On aura de la peine à le croire au loin, sans doute, et pourtant je ne consigne littéralement ici que des faits.

Le temps était devenu beau. Depuis long-temps l'Empereur ne s'était promené ; il a gagné le jardin, puis il a demandé la calèche pour faire notre tour ordinaire, interrompu depuis si long-temps. Chemin faisant, M^me^ Montholon chassait un chien qui l'avait approchée. « Vous n'aimez

» pas les chiens, Madame? — Non, Sire. — Si » vous n'aimez pas les chiens, vous n'aimez pas » la fidélité, vous n'aimez pas qu'on vous soit » fidèle, donc vous n'êtes pas fidèle. — Mais... , » mais..., disait-elle. — Mais...., mais..., disait » l'Empereur, quel est le vice de ma logique? » Renversez mes argumens, si vous pouvez? etc. »

Un de nous s'était offert pour quelque manipulation, il y avait quelques jours; l'Empereur lui a demandé s'il avait enfin obtenu son résultat. L'autre s'est plaint de n'avoir pas les objets nécessaires. « *Véritable enfant de la Seine*, disait » l'Empereur, vrai badaud de Paris, qui vous » croyez toujours aux Tuileries. La véritable » industrie n'est pas d'exécuter avec tous les » moyens connus et donnés; l'art, le génie est » d'accomplir en dépit des difficultés, et de trou- » ver par-là peu ou point d'*impossible*. Mais d'ail- » leurs ici, de quoi vous plaignez-vous? De n'a- » voir point un pilon, quand le premier barreau » de chaise peut vous en servir. De n'avoir point » de mortier? Mais tout est mortier autour de » nous; cette table est un mortier; une casserole, » un chaudron est un mortier; mon auge...,

» celle du premier venu... sont des mortiers ;
» mais véritablement enfant de la Seine, a répété
» l'Empereur, qui se croit toujours dans la rue
» St.-Honoré, au milieu des marchés de Paris! »

Le Grand-Maréchal a dit alors à l'Empereur que cette circonstance lui rappelait la première fois qu'il avait eu l'honneur de lui être présenté, et les premières paroles qu'il en avait reçues. C'était à l'armée d'Italie, lorsque lui, Bertrand, se rendait en mission à Constantinople. Le jeune général le voyant officier du génie, lui donna une commission relative au métier. « C'était peu
» loin du quartier-général ; à mon retour, disait
» le Grand-Maréchal, je vins vous dire que j'a-
» vais trouvé la chose impossible. Sur quoi Votre
» Majesté, à qui je ne m'adressais qu'en trem-
» blant, me dit avec bonté : — Mais voyons un
» peu, Monsieur, comment vous y êtes vous
» pris? ce qui est impossible pour vous ne l'est
» peut-être pas pour moi. — En effet, disait Ber-
» trand, à chacun de mes moyens, Votre Ma-
» jesté disait : je le crois bien, et en substituait
» d'autres. Si bien qu'en peu d'instans il me
» fallut être convaincu ; mais non sans emporter

humaine, dont les tableaux se trouvaient dans le même ouvrage de Peuchet; et l'Empereur a dit à ce sujet des choses fort spirituelles, tout à fait neuves et piquantes.

J'ai apporté à l'Empereur le calcul que j'ai imaginé sur le problème qu'il m'avait donné la veille. Le résultat ne l'a pas peu surpris, et lui a fourni bien des dissertations. Voici le résumé que je présentais.

Les Israélites ont demeuré deux cents ans en Égypte. On peut compter sur dix générations dans cet intervalle. On se mariait jeune, et surtout on avait beaucoup d'enfans. Je supposais donc les enfans de Jacob, les douze chefs de tribus, tous mariés; je supposais aussi, mais pour un moment, chacun d'eux ayant le même nombre d'enfans, ou six couples, et ainsi de suite. La dixième génération se trouvait alors composée de deux milliards quatre cent quatre-vingt millions soixante-quatre mille sept cent quatre individus. Mais la génération qui précède cette dixième, et encore au moins celle qui est au-dessus, vivaient en même temps. Dès-lors quelle effroyable quantité de chiffres! Toutefois est-il donc qu'on peut

diminuer hardiment le nombre d'enfans, compter à son aise sur les mortalités, les accidens, les épidémies, etc., etc.; et qu'il demeurera toujours certain qu'aucun calcul ne peut amener à contredire le récit de Moïse. L'Empereur s'est occupé quelque temps à chercher et à faire ressortir tous les vices de mon raisonnement, et s'en est fort amusé.

Pendant le dîner il s'est exercé à son anglais, en faisant à mon fils, dans cette langue, des questions sur l'histoire et la géométrie. Après dîner l'Empereur a pris l'Odyssée, dont la lecture a été un véritable charme pour tous.

Jeudi 19.

L'Empereur change et s'affaiblit. — Argenterie brisée.

L'Empereur a passé sa matinée à recueillir encore des renseignemens sur les sources du Nil, dans les divers auteurs modernes, Bruce, etc.... Je l'ai aidé dans ce travail. A trois heures il s'est habillé et est sorti. Le temps était assez beau. L'Empereur a demandé la calèche, il s'est enfoncé à pied dans le bois; nous avons marché

jusqu'à la vue du rocher des Signaux. Il m'entretenait de notre position morale et de certaines contrariétés que devaient lui donner quelques circonstances de notre intimité même. La calèche est venue le joindre avec M. et Mme de Montholon. L'Empereur se félicitait de l'arrivée de sa voiture, disant qu'il ne se sentait pas capable de regagner sa demeure à pied. Il s'affaiblit visiblement; sa démarche devient pesante; il a le pied traînant, ses traits s'altèrent. Sa ressemblance avec Joseph devient frappante, au point qu'il y a peu de jours, allant le joindre au jardin, j'aurais juré que c'était Joseph, jusqu'au moment où je l'ai abordé. D'autres en ont été frappés comme moi, ce qui nous a fait dire que si nous croyions à la *prévision* ou à *la double vue* des Anglais, dont j'ai parlé dans un autre endroit, nous devions nous attendre bientôt à quelque chose d'extraordinaire sur l'Empereur ou sur son frère.

Au retour, l'Empereur a considéré un gros panier rempli d'argenterie brisée, qu'on devait envoyer le lendemain à la ville. C'était désormais le complément indispensable de notre sub-

sistance d'un mois, d'après les dernières réductions du Gouverneur.

On savait bien que des capitaines de la compagnie avaient offert jusqu'à cent guinées d'une seule assiette. Cette circonstance avait porté l'Empereur à ordonner qu'on limât les écussons, et qu'on brisât les pièces de manière à ce qu'elles ne présentassent aucun vestige qui pût montrer qu'elles lui avaient appartenu. De petits aigles massifs surmontaient tous les couvercles : c'est la seule chose qu'il a voulu qu'on épargnât, et il les a fait mettre de côté. Ces derniers débris étaient l'objet du désir de chacun de nous. Ils étaient des reliques à tous les yeux. Ce sentiment avait quelque chose de religieux et de touchant.

Lorsqu'il avait fallu porter le marteau sur cette argenterie, c'était devenu le sujet d'une grande émotion et d'une véritable douleur pour les gens. Ils avaient porté la main avec peine sur des objets qu'ils vénéraient autant. Cet acte renversait leurs idées; c'était pour eux un sacrilége, une désolation : quelques-uns en pleuraient.

Après le dîner, l'Empereur a continué l'Odys-

sée, et puis lu quelques passages du poëme de la Navigation d'Esménard, dont il a goûté les vers.

Vendredi 20.

Nouvelle vexation du Gouverneur. — Topographie de l'Italie.

Avant huit heures, l'Empereur m'a fait éveiller pour que je fusse le trouver en calèche dans le bois, où il se promenait déjà avec M. de Montholon, s'entretenant sur les dépenses de la maison. Le temps enfin était revenu au beau; c'était une matinée de printemps délicieuse; nous avons fait deux tours.

Aujourd'hui, nouvelle vexation incroyable du Gouverneur. Il nous a fait défendre de vendre l'argenterie brisée à tout autre qu'à celui qu'il indiquerait. Quelle peut avoir été son intention dans cette violation nouvelle de toute justice? De se rendre plus outrageant et de commettre un abus d'autorité de plus.

L'Empereur a déjeûné sous la tente; il a dicté, immédiatement après, la bataille de Marengo au général Gourgaud. Il m'a dit de demeurer,

que j'écouterais. Il s'est retiré vers midi dans sa chambre pour essayer de reposer.

Sur les trois heures, il est rentré dans ma chambre. Il nous a trouvés mon fils et moi occupés à collationner Arcole. Il savait que c'était mon chapitre de prédilection, que je l'appelais un chant de l'Iliade. Il a voulu le relire, et a dit qu'en effet il lui faisait plaisir. Je l'ai inséré plus haut; on doit l'avoir lu dans le troisième volume.

Dans le principe, l'Empereur faisait lire ses chapitres le soir. Mais une de ces dames s'étant endormie, il n'y revint plus, et me disait un jour à ce sujet : « *Les entrailles d'auteur, mon cher; elles se retrouvent toujours.* »

La lecture d'Arcole a réveillé les idées de l'Empereur sur ce qu'il appelait *ce beau théâtre d'Italie.* Il nous a commandé de le suivre au salon, et nous y a dicté durant plusieurs heures. Il avait fait étendre une immense carte d'Italie, qui couvrait la plus grande partie du salon, et, couché dessus, il la parcourait à quatre pattes, un compas et un crayon rouge à la main, com-

parant et mesurant les distances à l'aide d'une longue ficelle dont l'un de nous tenait une des extrémités. « C'est comme cela, me disait-il, » riant de la posture où je le voyais, qu'il faut » toiser un pays pour en prendre une idée juste, » et faire un bon plan de campagne. » Ce qu'il a dicté peut servir de base à un très-beau morceau de géographie politique sur l'Italie : le voici, sans que j'aie pu d'ailleurs le lui reproduire au net, ayant été enlevé de Longwood avant que ce travail eût été définitivement arrêté.

Note. « L'Italie est une des plus belles parties de l'Europe; c'est une presqu'île environnée à l'Ouest, au Sud et à l'Est par la Méditerranée et l'Adriatique. Elle est bornée du côté du continent par la chaîne des Alpes, montagnes les plus hautes de l'Europe, d'où descendent les rivières qui forment la vallée du Pô, et se jettent dans l'Adriatique. Cette chaîne la sépare de la Suisse, de l'Allemagne et de la France. Elle forme un demi-cercle depuis le Nord-Ouest jusqu'au Nord-Est. Ce demi-cercle peut être considéré comme décrit de Parme, pris pour centre; son extrémité

de gauche passe sur l'embouchure du Var, son milieu sur le Saint-Gothard, et son extrémité de droite sur l'embouchure de l'Isonzo. Voilà les bornes naturelles du continent de l'Italie.

» En dedans de ces limites se trouvent les baillages suisses, la Valteline, une partie du Tyrol, pays tous sur le penchant des Alpes vers l'Italie, qui en font ainsi géographiquement partie, bien qu'ils ne lui appartiennent pas politiquement. C'est une espèce de compensation pour le duché de Savoie, partie politique de l'Italie, bien qu'elle lui soit géographiquement tout à fait étrangère, puisqu'elle est au-delà des Alpes, et que toutes ses eaux déversent dans le Rhône.

» Du côté de l'Est, Mont-Falcone, le comté de Gorice et une partie de l'Istrie ont toujours fait partie de l'Italie, bien qu'en dehors de notre demi-cercle. Il est vrai qu'une autre limite naturelle serait encore de suivre la chaîne des Alpes de la Carniole, qui prend au-dessous d'Idria, et arrive jusqu'à Fiume.

» La Dalmatie, les bouches du Cattaro, etc., soumises à la République de Venise depuis plu-

sieurs siècles, ont toujours été considérées comme faisant partie de l'Italie; mais géographiquement, elles appartiennent à l'Illyrie. Il en est d'elles comme de la Savoie.

» Les deux grandes îles de Sicile et de Sardaigne font aussi partie de l'Italie.

» L'Italie à l'Ouest est séparée de la France par le Var, les Monts Viso, Genèvre, Cénis, Saint-Bernard et Simplon. Elle est séparée au Nord de la Suisse par le Simplon et le Saint-Gothard; enfin le Brenner, le Col de Tarvis et l'Isonzo la séparent des Etats héréditaires de la maison d'Autriche.

» L'Italie confine avec la Provence et le Dauphiné, provinces de France; elle confine avec le Tyrol, la Carinthie, la Carniole et l'Istrie, provinces de l'Autriche.

» La France communique avec l'Italie, en passant le Var aux environs de Nice; de-là on gagne Gênes et Florence par le chemin de la Corniche, et Turin par le col de Tende. La France communique encore avec l'Italie par les cols des Monts Genèvre, Cénis et du Petit-Saint-Bernard.

» La Suisse communique avec l'Italie par les cols du Grand-Saint-Bernard, du Simplon et du Saint-Gothard.

» L'Allemagne communique par les cols du Brenner, de Tarvis, et par les divers débouchés de l'Isonzo.

» Le Saint-Gothard est le col le plus élevé des Alpes. A partir de ce col, les autres vont toujours en baissant : ainsi, le Saint-Gothard est plus haut que le Brenner ; celui-ci, que les montagnes de Cadore ; les montagnes de Cadore, que le col de Tarvis et les montagnes de la Carniole. De l'autre côté, le Saint-Gothard est plus haut que le Simplon ; le Simplon plus haut que le Saint-Bernard ; le Saint-Bernard plus haut que le Mont-Cénis ; le Mont-Cénis, que le col de Tende. Depuis celui-ci, les Alpes continuent à baisser, et finissent enfin aux montagnes Saint-Jacques, près de Savone, où commencent les Apennins. Alors la chaîne de l'Apennin se relève toujours en augmentant par un mouvement inverse. Elle longe toute la presqu'île jusqu'à l'extrémité du royaume de Naples. Les Apennins sont des montagnes du second ordre. Une partie de leurs eaux

se rende dans le Pô, le reste coule dans l'Adriatique et la Méditerranée.

» De l'embouchure du Var à celle de l'Isonzo, diamètre de la demi-circonférence, il y a cent vingt-cinq lieues de vingt-cinq au degré, ce qui donnerait à la demi-circonférence des Alpes, si elle était régulière, cent quatre-vingts lieues; mais à cause des sinuosités, on en compte plus de deux cent trente. Ainsi, tous les points des Alpes sont éloignés de Parme de cinquante à soixante lieues.

» Depuis Parme jusqu'à Rome, il y a quatre-vingts lieues, et depuis Rome jusqu'à l'extrémité de la Basilicate, où remonte le golfe de Tarente, quatre-vingt-quinze lieues; et jusqu'à Reggio, extrémité de la botte, cent vingt lieues. Ainsi, depuis le Saint-Gothard jusqu'à Reggio, il y a deux cent cinquante lieues.

» Les cinquante lieues du Nord jusqu'à Parme pourront être regardées comme continentales, les deux cents autres formeront la presqu'île, qui commencera à la hauteur de Parme, et aura dans toute son étendue environ quarante ou cinquante lieues de large; car de Livourne à

Rimini, il y a cinquante lieues; de Teracine à Termoli, quarante lieues; de Naples à Manfredonia, quarante lieues; de Monte-Leone à Brendisi, soixante lieues.

» De Reggio à Naples, la carte de poste marque cent soixante-dix lieues; de Naples à Rome, soixante lieues, ce qui fait deux cent trente; de Rome à Parme, quatre-vingt-douze lieues; de Parme au Saint-Gothard, cent lieues; ce qui ferait de Saint-Gothard à Reggio, quatre cent vingt-deux lieues de poste. En en ôtant un dixième, il resterait trois cent quatre-vingts lieues; nous n'en avons compté que deux cent cinquante; différence, cent trente ou un tiers entre la distance astronomique et les grandes routes, qui sont obligées de suivre les contours des montagnes, et de passer par les grandes villes, et dans le calcul desquelles on est forcé de considérer les pentes et les difficultés des chemins, comme aussi les priviléges que demandent les localités et qu'établissent les maîtres de postes.

» La partie de l'Italie contenue dans le demi-cercle a cinq mille lieues carrées. A partir du

diamètre de ce demi-cercle, l'Italie se prolonge en forme de botte, qui, ayant deux cents lieues de longueur, et quarante à cinquante lieues de largeur, donne depuis Parme jusqu'au golfe de Tarente, huit mille lieues carrées; la Sicile avec la Sardaigne deux mille lieues carrées : total, quinze mille lieues carrées. Ainsi, près des deux tiers de l'Italie sont répartis sur une ligne prolongée, environnée de tous côtés des mers Méditerranée et Adriatique.

» Cette singulière configuration a incontestablement contribué aux destinées de ce beau pays. Si la presqu'île, au lieu de quarante à cinquante lieues de large, avait eu quatre-vingt-dix ou cent lieues, et avait été moins longue de moitié, le point central aurait été plus rapproché de toutes les extrémités; les intérêts seraient devenus plus communs; la nation, répandue sur de plus petites distances, aurait eu plus d'uniformité; elle aurait lutté avec plus d'avantage contre les actes qui tendaient à la morceler, et la force d'adhérence qui a constitué la France, l'Angleterre, l'Espagne, eût également agi sur l'Italie.

» Les côtes de la rivière de Gênes sont de cinquante lieues; la presqu'île a environ deux cent cinquante lieues de côtes de chaque côté. La base depuis Reggio à Tarente et au-delà a cent lieues; ce qui ferait six cent cinquante lieues pour le littoral de la péninsule italique; les côtes de l'État de Venise jusqu'à Fiume ont trente lieues; celles de la Sicile, deux cent cinquante lieues; la Sardaigne, deux cents lieues; l'Italie a donc un littoral de onze à douze cents lieues, c'est-à-dire, égal à celui des îles britanniques, qui est aussi de douze cents lieues, et presque le double de celui de la France, qui n'est que de sept cents lieues.

» Les villes de Nice, de Gênes, de Livourne, toutes les petites villes sur les côtes des deux rivières de Gênes, sont très-peuplées. La population de Naples et de toutes les villes du royaume, celle d'Ancône et de toutes les petites villes de la Romagne; enfin celle de Venise, celle des côtes de la Sardaigne, de Cagliari, etc. en Sicile, celle de Palerme, Syracuse, etc., etc. forment une population maritime d'une grande importance.

» Les rades de Ventimiglia, de Vado, de Gênes, de la Spézia, de Porto-Ferrajo, du golfe de Naples, de Tarente, d'Ancône, de Venise; celles de la Sicile, celles de l'Istrie, de la Dalmatie, de Raguse, des bouches du Cattaro, appartiennent toutes à l'Italie.

» Si toutes ces parties eussent été réunies en un grand État, il eût été une des puissances maritimes du premier ordre. Les chanvres de la vallée du Pô, les bois de l'Apennin, ceux de l'Istrie; les fers de l'île d'Elbe, du Brescian, fourniraient en abondance tout ce qui est nécessaire pour le matériel d'une grande marine. Gênes, Pise, Venise, ont été les premières puissances maritimes de l'Europe dans le moyen âge.

» L'Italie, battue de trois côtés par la mer, n'a de frontières de terre qu'à-peu-près deux cents lieues, c'est moins que le tiers des frontières de la France; et encore, en front, serait-elle défendue par les barrières les plus fortes qui puissent repousser les nations.

» L'Italie ayant dix-sept à dix-huit millions de population, compris ses deux grandes îles, pourrait facilement avoir une armée de trois

cent mille hommes. Dans l'état actuel de son agriculture, elle se fût difficilement procuré les chevaux nécessaires; mais dans le moyen âge elle en produisait beaucoup; et si cette nation eût toujours été militaire, elle eût continué la culture des chevaux.

» La bravoure des troupes italiennes ne peut être mise en doute à aucune époque. Il suffit de nommer Rome et tous les *Condottieri* du moyen âge, et de nos jours les troupes de la République cisalpine ou du royaume d'Italie, etc.

» Appelée par sa position et l'étendue de ses côtes à être la dominatrice de la Méditerranée, l'Italie n'aurait à craindre d'invasion que par les Alpes, plus faciles à défendre que toute autre frontière de l'Europe. Une vingtaine de places fortes, grandes et petites, suffiraient pour intercepter tous les débouchés des Alpes.

» Tant que l'Italie a été livrée à elle-même, ou que l'influence de l'Allemagne et de la France n'a été qu'auxiliaire et n'a pas tout maîtrisé, l'Italie s'est divisée en trois masses qui sont les divisions géographiques naturelles.

» 1° Au Nord, la vallée du Pô comprenant

tous les pays qui versent leurs eaux dans le Pô. Ils sont sur un même niveau, et peuvent communiquer entre eux. C'est la Belgique et la Hollande de l'Italie, et Venise est Amsterdam. Ils comprennent le Piémont, la Lombardie, les Légations et la république de Venise.

» 2° Au milieu de la péninsule; d'un côté la Toscane, et les États du Pape à l'Ouest de l'Apennin; c'est la vallée de l'Arno et du Tibre: de l'autre tous les pays situés à l'Est de l'Apennin entre la vallée du Pô et la frontière napolitaine. En totalité, ils comprennent le grand duché de Toscane, les États de l'Église et la république de Lucques.

» 3° Enfin au Midi, le royaume de Naples, qui a toujours fait une division géographique et politique distincte.

» Dans cette définition, la Romagne doit faire partie de l'Italie du Nord, parce que c'est une plaine qui continue la plaine du Pô.

» Mais toute cette grande population, professant la même religion, jouissant également des douceurs d'un climat très-tempéré, ayant le même langage, la même littérature, doit s'in-

fluencer réciproquement, et finir par s'agglomérer, comme l'ont fait les divers royaumes britanniques, les diverses provinces de l'Espagne, celles de la France; comme le feront peut-être un jour celles de l'Allemagne. Les parties italiennes ont eu et ont encore plus de choses communes entre elles, que n'en avaient toutes celles-là.

» Si jamais ce grand événement avait lieu, quelle serait la capitale? L'Italie, par sa configuration, n'a pas de ville centrale. Serait-ce Rome, Milan, Bologne ou Florence? Gênes ni Venise ne sauraient y prétendre; elles sont trop aux extrémités.

» 1° *Rome*, par ses souvenirs, par ce qu'elle est déjà, et par sa position, pourrait espérer à redevenir encore la capitale de cette belle contrée. Elle se trouverait à cent trente lieues de tous les points de la frontière des Alpes, où l'Italie peut être attaquée par la France ou l'Allemagne; elle serait à cent lieues des extrémités méridionales du royaume de Naples et des côtes de la Sicile, un peu moins de celles de la Sardaigne. Paris, la capitale de la France, est à

soixante lieues de ses frontières du Nord; à quarante lieues de la Manche; à cent lieues du golfe de Gascogne; à cent cinquante lieues de la Méditerranée. La malsaineté de l'air, l'infertilité de ses environs, le manque d'un grand port et d'une rade à portée, seraient les grands défauts de Rome, prise pour capitale.

» 2° Si l'Italie finissait avec les duchés de Parme, Plaisance et Guastalla, c'est-à-dire, si elle ne comprenait que la vallée du Pô, et n'avait point de presqu'île, alors *Milan* serait sa capitale naturelle; encore serait-ce un grand défaut que cette ville ne pût avoir la ligne du Pô pour se défendre contre les invasions de l'Allemagne. Mais dans l'agglomération du peuple italien, Milan ne saurait devenir sa capitale, étant trop rapprochée des frontières de l'invasion, et trop éloignée des autres extrémités exposées aux débarquemens.

» 3° Dans ce dernier cas, *Bologne* serait infiniment préférable, parce que, dans le cas de l'invasion, les frontières forcées, elle aurait encore pour défense la ligne du Pô, et que sa position géographique, ses canaux, la mettent

en communication immédiate ou prompte avec le Pô, Livourne, Gênes, Civita-Vecchia, les ports de la Romagne, Ancône et Venise, et qu'elle est beaucoup plus rapprochée des côtes de Naples.

» 4° Si l'Italie finissait au royaume de Naples, et que partie de Naples et de la Sicile pussent venir remplir le vide qui la sépare de la Corse, alors seulement Florence pourrait prétendre à être la capitale de l'Italie, parce qu'elle se trouverait dans une position centrale.

» En 1796, au moment de l'entrée des Français en Italie, cette belle contrée était partagée en un grand nombre de souverainetés.

» 1° Le roi de Sardaigne, qui était maître du comté de Nice, bordait la rive gauche du Var, et était en possession de tous les débouchés des Alpes, jusqu'au Simplon, qui le séparait de la Suisse. Au-delà des Alpes, il possédait la Savoie; mais géographiquement cette province doit être considérée comme française. Les États du roi de Sardaigne étaient séparés, à l'Est, de la Lombardie autrichienne, par le Tésin, bornés, au Midi, par la crête supérieure des Apennins, qui

les séparait de la république de Gênes et du duché de Parme : leur population, y compris la Savoie et le comté de Nice, était de deux millions quatre cent mille habitans, ce qui, avec la Sardaigne, formait une population de près de trois millions d'habitans : ce pays avait douze ou quinze places fortes, une armée de vingt-cinq mille hommes en temps de paix, elle était doublée en temps de guerre avec un pareil nombre de milices. Turin, la capitale, avait quatre-vingt mille habitans, elle était fortifiée.

» 2° La République de Gênes était séparée, à l'Ouest, par la Roya, du comté de Nice. Au Nord elle était séparée des États du roi de Sardaigne, par la haute chaîne de l'Apennin ; à l'Est elle était séparée du duché de Parme par la même chaîne, et s'appuyait au grand duché de Toscane. Au Midi, elle a la Méditerranée. Sa population était de cinq cent mille habitans. La ville de Gênes avait cent vingt mille âmes, la place était forte, quoique les fortifications fussent un peu étendues.

» 3° Le duché de Parme, formé des duchés de Parme, Plaisance et de Guastalla, était séparé de la Lombardie autrichienne par le Pô ; il avait

au Sud-Ouest la République de Gênes, à l'Ouest le Piémont, et à l'Est le duché de Modène. Sa population était de cinq cent mille habitans. Parme est une ville de quarante mille âmes. Parme pouvait avoir deux mille cinq cents à trois mille hommes sous les armes.

» 4° La Lombardie autrichienne. A l'Ouest elle était séparée du Piémont par le Tésin, fleuve large et rapide; de la Suisse, au Nord, par les Alpes, au Midi, par le Pô, qui la séparait des duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalla; à l'Est elle était bornée par les États vénitiens. Sa population était de onze cent mille habitans. Milan, sa capitale, était une ville de trente à quarante mille âmes. La Lombardie avait plusieurs places fortes, spécialement Mantoue et la citadelle de Milan.

» 5° La République de Venise. Elle était séparée de la Bavière par le Tyrol; de la Carinthie, par les Alpes noriques, et de la Carniole, par l'Isonzo. Au Midi, elle était bordée par l'Adriatique et le Pô, lequel la séparait des États du Pape. Elle possédait au-delà de l'Isonzo, l'Istrie, la Dalmatie, les bouches du Cattaro; à l'entrée

de l'Adriatique, Zante, Céphalonie, Cérigo et Sainte-Maure. Sa population était de trois millions cinq cent mille habitans. Venise comptait cent quarante mille habitans; elle avait plusieurs places fortes: Peschiera, Porto-Legnago, Palma-Nova en Italie; Zara et les bouches du Cattaro en Dalmatie. Elle avait un état militaire de plus de trente mille hommes, un arsenal de construction maritime, et une flotte de douze à quinze bâtimens de cinquante-quatre, sans compter les frégates, bricks et autres petits bâtimens.

6° Le duché de Modène. Un prince de la maison d'Est, seul rejeton de cette ancienne maison, régnait à Modène, et possédait les duchés de Modène, Reggio et de la Mirandole, situés entre les duchés de Parme et de Toscane, la Lombardie et les États du Pape. Sa population est de trois cent cinquante mille âmes. Modène est une ville de vingt mille habitans. La maison d'Est s'éteignait avec le vieillard alors régnant, et l'héritière du duché était la duchesse Béatrix, qui était mariée avec un archiduc. Modène peut avoir cinq à six mille hommes sous les armes.

» 7° Les États du Pape. Ils étaient séparés de la République de Venise par le Pô; du duché de Modène, par le fort Urbain; de la Toscane, par les Apennins. Ils étaient bornés à l'Est par l'Adriatique, et au Sud par le royaume de Naples. Le Pape possédait l'embouchure du Pô, le port et la citadelle d'Ancône sur l'Adriatique, le port et la place forte de Civita-Vecchia sur la Méditerranée. Sa population était de deux millions quatre cent mille âmes, et celle de Rome, de cent quarante mille. Le Pape pouvait avoir six à sept mille hommes sous les armes.

» 8° La Toscane. Elle était possédée par un archiduc d'Autriche, et séparée de la République de Gênes par la République de Lucques; du duché de Modène, par les Apennins : elle avait à l'Ouest la Méditerranée. La Toscane avait un million de population. Florence, sa capitale, avait quatre-vingt mille âmes : elle avait, sur la Méditerranée, le port de Livourne, et comptait six mille hommes sous les armes, et trois frégates.

» 9° La République de Lucques, placée entre la Toscane et les États de Gênes, formant une population de cent mille hommes.

» 10° Enfin, le royaume de Naples, qui avait au Nord les États du Pape, se trouvait entouré de tous les autres côtés par la Méditerranée. Ce pays était séparé de la Sicile, qui lui est opposée, par un détroit de deux mille toises seulement. Sa population était d'à peu près six millions, y compris Naples, la Sicile et les petites îles dépendantes. Naples comptait une population de quatre cent mille âmes. Le roi de Naples pouvait mettre soixante à quatre-vingt mille hommes sur pied. Il n'avait que deux vaisseaux de soixante-quatorze et quelques frégates.

» L'Italie entière était partagée entre la maison de Bourbon et la maison d'Autriche. De toutes les maisons souveraines qui avaient survécu aux Républiques du moyen âge, il ne restait plus que celle d'Est. »

Samedi 21.

Fameuse créance de Saint-Domingue. — Inspecteurs aux revues, etc. — Projets administratifs; composition de l'armée. — Gaudin, Mollien, Defermont, Lacuée, etc. — Ministre du Trésor; Ministre-secrétaire d'État; leur importance.

L'Amiral Malcom m'a fait une petite visite. Il

venait prendre congé de nous tous. Il allait partir le lendemain pour le Cap, et comptait faire une absence de deux mois.

Nous le regrettons : ses formes toujours polies, une espèce de sympathie tacite entre nous le met sans cesse dans notre esprit en opposition avec sir Hudson Lowe, qui lui ressemble si peu.

L'Amiral avait été reçu de l'Empereur, qui a aussi un penchant pour lui. Ils avaient fait ensemble quelques tours de jardin, et l'Amiral me disait avoir recueilli des choses bien précieuses sur l'Escaut et sur le Nievendip, établissement maritime en Hollande, qui lui est tout à fait étranger, et dont Napoléon était le créateur.

Après le dîner, la conversation s'est trouvée amenée sur ce que l'Empereur appelait la fameuse créance de Saint-Domingue. Elle a fait naître les détails curieux que voici :

« L'ordonnateur de Saint-Domingue, disait » l'Empereur, s'avisa de tirer tout à coup du » Cap, et sans autorité, la somme de soixante » millions de lettres de change sur le trésor de » Paris ; ces lettres de change étaient toutes » payables le même jour. La France n'était pas

» assez riche pour un pareil acte ; elle ne l'avait » jamais été peut-être. D'ailleurs, où et comment » l'administration de Saint-Domingue pouvait-elle avoir conquis un tel crédit ? Le Premier Consul ne le possédait pas à Paris ; c'est » tout ce qu'eût pu obtenir M. Necker au fort » de sa popularité. Quoi qu'il en soit, quand ces » lettres parurent à Paris, précédant les lettres » d'avis même, on accourut du trésor chez le » Premier Consul, pour savoir ce qu'il y aurait » à faire. » — « Attendre les lettres d'avis, répondit-il, et connaître la négociation. Le trésor » est un propriétaire ; il a leurs droits, et doit » avoir leurs marches. Ces lettres ne sont point » acceptées, elles ne sont point payables. »

« Les renseignemens, les pièces comptables » arrivèrent. Ces lettres de change, mentionnées » valeur reçue comptant, ne portaient dans le » reçu des caissiers qui en avaient perçu la valeur, qu'un dixième, un cinquième, un tiers » du montant. Dès-lors, on ne voulut au trésor » reconnaître et rembourser que la somme réellement versée ; et les lettres de change dans » leur teneur furent arguées de faux. Ce fut au

» même moment un bruit terrible dans tout le
» commerce. On s'agita beaucoup, on fit même
» une députation auprès du Premier Consul,
» qui, loin de l'éviter, l'aborda de front; de-
» manda si on le prenait pour un enfant, si l'on
» croyait qu'il se jouait ainsi du plus pur sang
» du peuple, qu'il fût un administrateur aussi
» tiède des intérêts publics? Ce qu'il refusait de
» laisser prendre, observait-il, ne tenait nulle-
» ment à sa personne, n'attaquait point sa liste
» civile; mais c'était l'argent du public, dont il
» était le gardien, et il lui était d'autant plus
» sacré. Puis interpellant les deux chefs de la
» députation : Vous, qui êtes négocians, Mes-
» sieurs, banquiers, faiseurs d'affaires, répondez
» cathégoriquement? Si un de vos agens au loin
» tirait sur vous des sommes énormes, contre
» votre attente et vos intérêts, accepteriez-vous,
» paieriez-vous ses lettres de change? Il leur
» fallut bien répondre que non. Eh bien, dit le
» Premier Consul, vous, simples propriétaires,
» vous majeurs, maîtres de vos propres actions,
» vous voudriez avoir un droit que vous refuse-
» riez à moi, propriétaire au nom de tous, à moi,

» en cette qualité, toujours mineur et sujet à » révision ! Je jouirai de vos droits au nom et » pour le bien de tous. Vos lettres de change » ne seront payées que sur leur versement réel. » Je ne demande pas que le commerce prenne » les lettres de change de mes agens : c'est un » honneur, un crédit que je n'ambitionne point; » s'il l'accorde, que ce soit à ses risques et pé- » rils; je ne reconnais et ne tiens pour sacré que » l'acceptation de mon ministre du trésor. On se » récria de nouveau, on dit beaucoup de paroles » inutiles. On serait obligé de faire banqueroute, » disait-on; on avait reçu ces lettres pour argent » comptant; des agens éloignés en avaient fait la » faute par respect et par confiance dans le gou- » vernement, etc., etc. Eh bien, répondait le » Premier Consul, faites banqueroute. Mais ils » ne le firent point, observait l'Empereur, ils » n'avaient point reçu ces lettres pour argent » comptant, et leurs agens n'avaient point com- » mis de faute.

» Ils sortirent tous convaincus dans l'âme des » raisons du Premier Consul; mais n'en firent » pas moins remplir Paris de leurs clabauderies

» et de leurs mensonges, en dénaturant toute » l'affaire.

» Cet exemple et ces détails, disait l'Empereur, deviennent la clef d'un grand nombre » d'autres affaires célèbres dont on a beaucoup » parlé à Paris, sous l'administration impériale.

» Le commerce avait dit surtout et répété que » c'était une chose sans exemple qu'une pareille » marche; qu'une telle violation était inconnue » jusque là; mais à cela, le Premier Consul répondait, que ce serait trancher la difficulté » contre eux que d'invoquer l'exemple, et leur » citait les billets de Louis XIV, les liquidations » du Régent, la société de Mississipi, les liquidations de la guerre de 1763, celles de la guerre » de 1782, etc.; et il leur prouva que ce qu'ils » disaient être sans exemple, avait été la pratique constante de la monarchie. »

De là l'Empereur est passé à diverses branches de l'administration; il a défendu l'institution des inspecteurs aux revues. « Par eux seuls, disait-il, » on pouvait s'assurer du nombre des hommes » présens; avec eux seuls, on avait pu obtenir » cet avantage, et il était immense pour l'actif

» et le personnel de la guerre. Quant à l'administration de la guerre, ces inspecteurs n'étaient pas moins avantageux encore, quelques petits abus qui fourmillassent dans les détails; c'était en grand qu'il fallait considérer; et pour bien juger l'institution, il fallait se demander quels autres abus n'auraient pas lieu si elle n'existait pas. Pour moi, observait Napoléon, je dois dire que, faisant la contre-épreuve des dépenses, c'est-à-dire, regardant la somme qu'aurait dû coûter la totalité des hommes à leurs taux arrêtés, le paiement au trésor était toujours au-dessous de l'estimation. L'armée coûtait donc moins qu'elle n'eût dû coûter. Quel autre plus heureux résultat pouvait-on demander. »

L'Empereur citait l'administration de la marine pour avoir été la plus régulière, la plus pure; elle était devenue un chef-d'œuvre. Là, avait été le grand mérite de *Decrès*, disait-il.

L'Empereur trouvait que la France était trop grande pour un ministre de l'administration de la guerre. « C'était au-dessus des forces d'un homme, » disait-il; on avait centralisé à Paris les déci-

» sions, les marchés, les fournitures, les con-
» fections, et subdivisé la correspondance du mi-
» nistre en autant de personnes qu'il y avait de
» régimens et de corps. Il fallait, au contraire,
» centraliser les correspondances, et subdiviser
» les ressources, en les transportant dans les lo-
» calités mêmes. Aussi j'avais long-temps médité
» le projet de former en France vingt ou vingt-
» cinq arrondissemens militaires, qui eussent
» composé autant d'armées. Il n'y eût plus eu
» que ce nombre de dépôts de comptabilités, etc.
» C'eût été vingt sous-ministres; il eût fallu trou-
» ver vingt honnêtes gens. Le ministre n'eût plus
» eu que vingt correspondances. Il eût centralisé
» le tout, et fait mouvoir la machine avec rapi-
» dité, etc., etc.

Ce sujet l'a conduit à traiter les bases de l'armée d'une grande nation telle que la nôtre. Il a développé ce qu'il se proposait d'exécuter à la paix générale, s'il eût pu l'obtenir. Ces objets, extrêmement curieux, étaient si confusément exprimés dans mon manuscrit, que je les ai passés tous d'abord, dans la crainte de ne pas les rendre avec exactitude; mais je les retrouve dic-

tés plus tard par lui-même, tome 1er, page 226, publication de M. de Montholon, et je ne puis me refuser aujourd'hui à reproduire quelques-unes de ses principales idées telles que cette publication récente m'a mis à même de les redresser dans mon manuscrit; elles seront agréables aux gens du métier.

« Napoléon voulait composer son armée de 1,200,000 hommes; savoir : 600,000 pour l'armée de ligne, 200,000 pour l'armée de l'intérieur, et 400,000 pour l'armée de réserve; et tout cela ne devait soustraire constamment à l'agriculture que 288,000 hommes.

» Il devait être de principe, disait-il, que l'infanterie d'une armée étant représentée par 1, la cavalerie serait un quart, qui pourrait se réduire à un cinquième, à cause des pays de montagnes; l'artillerie un huitième, les troupes du génie un quarantième, les équipages militaires un trentième.

» D'après ces bases, il arrêtait les 600,000 hommes de ligne de la manière suivante :

» 1° Quarante régimens d'infanterie de 12 bataillons, chacun de 910 hommes, ayant un es-

cadron d'éclaireurs de 360 chevaux, une batterie de 8 canons servie par 280 hommes, une compagnie de sapeurs de 150 hommes, un bataillon d'équipages militaires de 22 voitures et de 210 hommes, nombre rond, par régiment 12,000 hommes. Total 480,000

» 2° Vingt régimens de cavalerie de 3,600 hommes, savoir : 8 de cavalerie légère, 6 de dragons, 6 de cuirassiers; chaque régiment de 10 escadrons de 360 hommes, partagés en 3 compagnies, total. 72,000

» 3° Dix régimens d'artillerie formant 8 bataillons de 500 hommes, total. . . 40,000

» 4° Un régiment de génie de 8 bataillons de 590 hommes, total 4,000

» 5° Un régiment d'équipages militaires de 4000 hommes, ci. 4,000

Somme égale. . . . 600,000

» L'Empire, observait-il, contenait plus de 40 millions de population; il eût été divisé en quarante arrondissemens, chacun d'un million,

lesquels eussent été assignés à chacun des quarante régimens d'infanterie pour leur recrutement; si l'on eût craint comme obstacles l'esprit de fédéralisme, on y eût remédié en n'introduisant dans les régimens que des officiers et partie des sous-officiers étrangers à l'arrondissement.

» L'armée de l'intérieur de 200,000 hommes eût été composée de 200 bataillons d'infanterie et de 400 compagnies de canonniers, destinés, en temps de guerre, à défendre les places fortes et les côtes. Cette armée n'eût eu que les officiers d'existans; les sous-officiers et les soldats n'eussent été réunis que le dimanche au chef-lieu de leur commune.

» Les 400,000 hommes de l'armée de réserve n'eussent existé que sur le papier; ils eussent seulement été soumis à une revue tous les trois mois, pour certifier leur existence et rectifier leur signalement.

» Ces 1,200,000 hommes n'eussent cependant soustrait à l'agriculture que 288,000 hommes; car sur les 600,000 hommes de l'armée de ligne on n'en eût tenu que 240,000 sous les armes pendant douze mois, 160,000 pendant trois mois,

et 200,000 pendant quinze jours, ce qui n'eût fait en réalité que 288,000 hommes seulement de soustraits à l'agriculture; les 600,000 de l'armée de l'intérieur et de réserve n'étant en rien distraits de leurs travaux ni éloignés de leurs foyers. »

L'Empereur, continuant de passer en revue des principes de haute administration, disait que « MM. *Gaudin et Mollien* étaient pour que les » receveurs-généraux, les hommes de finance » publique, les fournisseurs eussent de très-» grandes fortunes, pussent faire de très-grands » profits et les avouer, de telle manière qu'ils » eussent une considération à ménager, un hon-» neur à ne pas compromettre. Cela ne pouvait » pas être autrement, disait-il, si l'on voulait » tirer d'eux, au besoin, du soutien, du service, » du crédit.

» Un autre parti, continuait-il, *Defermont*, » *Lacuée*, *Marbois*, pensait, au contraire, qu'on » ne pouvait être trop regardant, trop économique, trop rigoureux. Moi, je penchais, concluait-il, pour l'opinion des premiers, jugeant » que les vues des derniers étaient petites, n'é-

» taient que celles qui convenaient à un régiment, » et non pas à une armée ; à un ménage privé, et » non pas à un grand empire. Je les appelais les » puritains, les jansénistes du métier. »

L'Empereur disait que le ministre du trésor et le ministre secrétaire-d'État étaient deux de ses institutions dont il se félicitait davantage, et qui lui avaient rendu le plus de services.

» Le ministre du trésor concentrait toutes les » ressources et contrôlait toutes les dépenses de » l'empire. Du ministre secrétaire-d'État éma- » naient tous les actes. C'était le ministre des » ministres, donnant la vie à toutes les actions » intermédiaires ; le grand notaire de l'empire, » signant et légalisant toutes les pièces. Avec le » premier, je connaissais à chaque instant l'état » de mes affaires ; avec le second, je faisais par- » venir mes décisions et mes volontés dans toutes » les directions et partout. Si bien qu'avec mon » ministre du trésor et mon ministre secrétaire- » d'État seuls, et une douzaine de scribes, je » me fusse fait fort de gouverner l'empire du » fond de l'Illyrie, ou des rives du Niémen, » avec autant de facilité que dans ma capitale. »

L'Empereur ne comprenait pas que les affaires pussent aller avec les quatre ou cinq secrétaires-d'État de nos rois. « Aussi comment allaient-» elles, disait-il? Tous concevaient, exécutaient » et se contrôlaient chacun de son côté. Ils pou-» vaient exécuter au rebours les uns des autres; » car les rois se contentant de signer en marge » les projets, ou légalisant seulement le bor-» dereau de leurs ordonnances, les secrétaires-» d'État pouvaient exécuter, ou remplir à leur » gré, sans danger de responsabilité matérielle. » Ajoutez qu'ils avaient *la griffe*, qu'on avait voulu » me faire adopter, et que j'avais repoussée comme » l'arme *des rois fainéans*. Parmi ces ministres, » les uns pouvaient avoir de l'argent sans emploi, » et les autres ne pas marcher faute d'avoir un » denier. Point de centralité qui pût coordonner » leurs mouvemens, disposer leurs besoins, » ajuster leur exécution. »

L'Empereur observait que le ministre secrétaire-d'État était précisément le véritable lot des princes incapables, mais susceptibles, lesquels auraient besoin d'un premier ministre, et n'en voudraient point convenir. « Mon ministre

» secrétaire-d'État, disait-il, une fois qu'il eût » été nommé président du conseil d'État, se » serait trouvé, dès cet instant, un véritable » premier ministre dans toute l'étendue du » terme; car il eût porté ses idées au conseil » d'État, pour les faire rédiger en lois, et eût » signé au nom du prince. Aussi avec les mœurs » de la première race, disait-il, ou des princes » à l'avenant, mon ministre secrétaire-d'État » n'eût pas manqué en peu de temps, d'être » *un maire du palais*. »

Dimanche 22.

Intentions de Napoléon sur les classiques anciens. — Révision et refonte des chapitres de l'armée d'Italie.

L'Empereur est revenu à ses recherches sur l'Égypte. Il m'a donné Strabon à feuilleter : c'était l'édition qu'il avait fait faire : il en vantait le soigné et le fini, et disait que son projet avait été de nous donner ainsi, avec le temps, tous les Anciens par la voie officielle de l'Institut.

Avant dîner l'Empereur m'a fait appeler avec mon fils, et a passé au moins six heures à relire

et refondre les chapitres du Tagliamento, de Léoben et de Venise.

Tout est beau dans ces chapitres de la campagne d'Italie. Dans celui du Tagliamento, on voit qu'une seule disposition prise sur les bords du fleuve et à peine aperçue, ce que l'Empereur appelle *la pensée de la bataille*, doit conduire forcément aux portes de Vienne.

Le chapitre de Venise est un morceau à la manière des Anciens. Du reste, le dernier chapitre qu'on lit semble toujours celui qui attache davantage; aussi, sans doute le lecteur me saura-t-il gré de lui avoir fait connaître tout ce qui m'en était demeuré entre les mains.

J'étais fort souffrant et très-fatigué, moins du travail que de disposition de santé. Notre récréation du soir a été Ulysse quittant Calypso, et arrivant chez les Phéaciens.

Lundi 23.

Sur la sensibilité. — Sur les Occidentaux et les Orientaux; leur différence, etc.

Le matin, dans sa chambre, l'Empereur, à

travers une foule d'objets, est venu à causers entiment, sensations, sensibilité; et citant à ce sujet l'un de nous qui, observait-il, ne prononçait le nom de sa mère que les larmes aux yeux, il a dit : « Mais cela ne lui est-il pas par» ticulier? Est-ce donc général? Êtes-vous de » même, ou suis-je dénaturé? Pour moi, j'aime » assurément ma mère, et de tout mon cœur; » il n'est rien que je ne fisse pour elle, et ce» pendant si j'apprenais sa perte, je ne crois pas » que je pusse exprimer ma douleur par une » larme; et je n'affirmerais pas qu'il en fût de » même pour la perte d'un ami, celle de ma » femme ou de mon fils. Cette différence est-elle » dans la nature? Quel peut en être le motif? » Ne serait-ce pas que la raison m'a accoutumé » d'avance à la perte de ma mère, qui est dans » l'ordre naturel des choses, tandis que celle » de ma femme et de mon fils est une surprise, » une rigueur du sort, contre laquelle je cherche » à me débattre? Et puis tout bonnement encore » est-ce peut-être le penchant naturel à l'égoïsme? » J'appartiens à l'une, et les autres m'appar» tiennent. » Et il a multiplié les motifs avec sa

profusion accoutumée, toujours neuve, toujours piquante ; mais je ne les retrouve pas.

Il est sûr qu'il aimait tendrement sa femme et son fils. Les personnes qui ont servi dans son intérieur nous laissent connaître à présent combien il se livrait aux sentimens de famille, et nous développent des nuances de caractère que nous étions loin dans le temps de lui soupçonner. Il serrait parfois son fils dans ses bras avec effusion et à l'étouffer ; mais le plus souvent encore sa tendresse s'exprimait par des contrariétés et des niches. S'il le rencontrait dans les jardins, il le jetait par terre ou renversait ses joujoux. On le lui amenait tous les jours à déjeûner, et il manquait rarement de le barbouiller avec tout ce qui se trouvait à sa portée sur la table. Quant à sa femme, il n'était pas de jour où elle ne reparût ici, dans ses conversations privées ; pour peu qu'elles se prolongeassent, elle finissait tôt ou tard, de manière ou d'autre, par y être pour quelque chose, ou par en devenir tout l'objet. Il n'est point de circonstances, de plus petits détails relatifs à elle qu'il ne m'ait répété cent fois. Pénélope, après dix ans d'absence, croit ne

pouvoir s'assurer de la vérité qu'en faisant à Ulysse des questions auxquelles lui seul pouvait répondre; eh bien! je crois que je ne serais pas embarrassé de présenter mes lettres de créance à Marie-Louise.

Dans la conversation du soir, l'Empereur, parlant des nations, disait qu'il ne connaissait que deux peuples : les Orientaux et les Occidentaux.

« Les Anglais, les Français, les Italiens, etc., » disait-il, ne composaient qu'une même famille, » les Occidentaux; ils avaient mêmes lois, mêmes » mœurs, mêmes usages; ils différaient entière- » ment des Orientaux, surtout dans les deux » grands rapports de leurs femmes, de leurs do- » mestiques : les Orientaux ont des esclaves; nos » domestiques sont de condition libre : les Orien- » taux enferment leurs femmes; les nôtres par- » tagent tous nos droits : ils ont un sérail; et ja- » mais, dans aucun temps, la polygamie n'a été » admise dans l'Occident. Il existe encore une » foule d'autres oppositions, observait l'Empe- » reur; on dit en avoir compté jusqu'à quatre » vingts; ce sont donc réellement, disait-il, des » peuples différens.

« Tout est calculé, continuait-il, chez les » Orientaux, pour qu'ils puissent garder leurs » femmes et s'assurer d'elles. Toute notre vie, au » contraire, dans l'Occident, est calculée pour » que nous ne puissions les garder, et que nous » soyons obligés de nous en rapporter à elles-» mêmes. Tout homme chez nous, sous peine » d'idiotisme, doit avoir une occupation : or, » quand il vaquera à ses affaires ou remplira ses » fonctions, qui surveillera pour lui? Il faut donc » chez nous tout à fait compter sur l'honneur » des femmes, et y avoir aveugle confiance. Pour » moi, disait-il gaiement, j'ai eu femmes et maî-» tresses, et jamais il ne m'est venu l'idée d'une » surveillance particulière, parce que je pensais » qu'il devait en être pour cela comme des poi-» gnards et du poison dans certaine situation; le » tourment des précautions l'emporte encore sur » le danger que l'on veut éviter; il vaut mieux » s'abandonner à sa destinée.

» Prononcer du reste quelle est la meilleure » méthode de la nôtre ou de celle des Orientaux, » est une fort grande question; pas pour vous, » sans doute, Mesdames, disait-il, en lançant un

» regard malin sur ces dames; mais ce qu'il y a » de bien certain, c'est qu'on se tromperait fort, » si on supposait moins de jouissances aux Orien- » taux, si on les croyait moins heureux que nous » dans notre Occident. Chez eux les maris y aiment » beaucoup leurs femmes, les femmes y aiment » beaucoup leurs maris. Ils ont tout autant de » chances de bonheur que nous, quelques diffé- » rences d'ailleurs qui semblent se présenter; car » tout est convention parmi les hommes, jusqu'à » des sentimens qui sembleraient ne devoir venir » que de la nature; et puis encore ces femmes » ont leurs droits chez elles, comme les nôtres » chez nous. On ne pourrait pas les empêcher » d'aller au bain public, pas plus qu'on n'empê- » cherait chez nous les femmes d'aller à l'église; » et les unes en abusent comme les autres. Vous » voyez que l'espèce humaine, son imagination, » ses sentimens, ses vertus, ses fautes parcourent » un cercle assez étroit. Tout cela se retrouve, » à bien peu de choses près, de même partout. »

Et il prétendait expliquer ou justifier la polygamie chez les Orientaux d'une manière fort ingénieuse. « Elle n'avait jamais existé, disait-il,

» dans l'Occident; les Grecs, les Romains, les
» Gaulois, les Germains, les Espagnols, les Bre-
» tons, n'avaient jamais eu qu'une femme. En
» Orient, au contraire, la polygamie avait tou-
» jours existé : les juifs, les Assyriens, les Tar-
» tares, les Persans, les Turcomans, avaient tous
» eu plusieurs femmes. D'où pouvait venir cette
» universelle et constante différence. N'aurait-
» elle donc tenu qu'au hasard et à la seule bi-
» zarrerie? Dépendait-elle de causes physiques
» dans les individus? Non. Les femmes, propor-
» tion gardée, étaient-elles moins nombreuses
» chez nous qu'en Asie? Non. Étaient-elles en
» Orient en plus grand nombre que les hommes?
» Non. Ceux-ci y étaient-ils plus gigantesques que
» nous, autrement constitués? Non. C'est que
» tout bonnement le législateur ou la sagesse d'en
» haut qui en tient lieu, aura été guidé par la force
» des choses dérivant des localités respectives.
» Tous les Occidentaux ont même forme, même
» couleur; ils ne composent qu'un même peuple,
» une seule famille; il a été possible, comme
» à l'instant de la création de ne leur assigner
» qu'une compagne. Loi heureuse, admirable,

» bienfaisante, qui épure le cœur de l'homme,
» relève la condition de la femme, et ménage à
» tous deux un torrent de jouissances morales.

» Les Orientaux, au contraire, diffèrent entre
» eux autant que le jour et la nuit, dans leurs
» formes et dans leurs couleurs; ils sont blancs,
» noirs, cuivrés, mélangés, etc. Il a fallu avant
» tout songer à leur conservation, à établir entre
» eux une fraternité consanguine, sous peine de
» les voir s'exterminer ou se persécuter, s'op-
» primer éternellement, ce qu'on n'a pu obte-
» nir qu'en établissant la polygamie, et en don-
» nant la possibilité d'avoir à la fois une femme
» blanche, une femme noire, une mulâtre, une
» cuivrée. Dès-lors les différentes couleurs faisant
» partie d'une même famille, se sont trouvées
» confondues dans les affections de leurs chefs
» et dans les opinions de chacune entre elles.

» Mahomet, ajoutait-il, semble avoir connu
» le secret, et s'être déterminé d'après lui; autre-
» ment, comment celui qui marche de si près
» sur les traces du christianisme, et s'en éloigne
» si peu, n'aurait-il pas supprimé la polygamie?
» Dirait-on qu'il ne l'a conservée que parce que

» sa religion était toute sensuelle; mais alors il » eût permis aux musulmans un nombre indéfini » de femmes, tandis qu'il la restreint à quatre » seulement, ce qui pourrait impliquer une » blanche, une noire, une cuivrée et une mé- » langée.

» Et qu'on n'imagine pas du reste que cette » faveur de la loi soit mise en pratique par toute » la nation; il ne se trouverait pas de femme » pour tous. Au vrai, les onze douzièmes de la » population n'en ont qu'une, parce qu'ils ne » sauraient en nourrir davantage; mais la poly- » gamie dans les chefs suffit pour atteindre le » grand but; car la confusion des races et des » couleurs existant, par la polygamie, dans la » haute classe, c'est assez pour établir l'union et » la parfaite égalité entre tous. Convenons donc, » concluait-il, que si la polygamie n'était pas le » fait d'une combinaison politique, si elle ne » dérivait que du hasard, celui-ci aurait, en » cette occasion, produit autant que la sagesse » consommée. »

L'Empereur disait avoir eu sérieusement la pensée d'appliquer ce principe à nos colonies,

pour assortir le bien-être des nègres à la nécessité de les employer. Il avait même, disait-il, consulté à cet égard des théologiens pour savoir s'il n'y aurait pas moyen, vu les circonstances locales, de ployer nos croyances à cet usage, etc., etc.

L'Empereur a causé de la sorte jusqu'au-delà de minuit.

Mardi 24.

Sur la Hollande et le Roi Louis. — Humeur, plaintes contre les siens. — Haute politique, etc. — Lettre à son frère le roi Louis.

L'Empereur m'a fait appeler vers midi et demi dans son cabinet. Nous avons causé de la chaîne des auteurs qui fait descendre la lumière historique depuis les premiers temps jusqu'à nous; ce qui l'a porté à lire la partie du tableau premier de l'Atlas historique qui en présente l'ensemble et le résumé.

La conversation l'a fait tomber sur la variété de l'espèce humaine. Il a envoyé chercher Buffon pour éclaircir cet objet, et s'en est occupé assez long-temps.

Après sa toilette, l'Empereur a fait venir mon fils, et nous avons travaillé trois ou quatre heures aux chapitres de la campagne d'Italie.

Ce travail fini, la diversité des objets a conduit la conversation sur la Hollande et le Roi Louis, sur lesquels il a dit des choses très-remarquables.

« Louis a de l'esprit, disait l'Empereur, n'est » point méchant; mais avec ces qualités, un » homme peut faire bien des sottises et causer » bien du mal. L'esprit de Louis est naturelle- » ment porté au travers et à la bizarrerie. Il a été » gâté encore par la lecture de Jean-Jacques. » Courant après une réputation de sensibilité » et de bienfaisance, incapable par lui-même » de grandes vues, susceptible tout au plus de » détails locaux, Louis ne s'est montré qu'un » Roi préfet.

» Dès son arrivée en Hollande, et n'imaginant » rien de beau comme de faire dire qu'il n'était » plus qu'un bon Hollandais, il s'y est livré tout » à fait au parti anglais, a favorisé la contrebande, » et s'est mis en rapport avec nos ennemis. Il a » fallu le surveiller aussitôt, et menacer même

» de le combattre; réfugiant alors son manque » de caractère dans un entêtement obstiné, et » prenant un esclandre pour de la gloire, il s'est » enfui du trône en déclamant contre moi, contre » mon insatiable ambition, mon intolérable ty- » rannie, etc. Que me restait-il à faire? Fallait- » il laisser la Hollande à la disposition de nos » ennemis? Fallait-il nommer un nouveau Roi? » Mais devais-je attendre de lui plus que de mon » frère? Tous ceux que je faisais n'agissaient-ils » pas à peu près de même? Je réunis la Hollande, » et toutefois cet acte eut le plus mauvais effet » en Europe, et n'a pas peu contribué à préparer » nos malheurs.

» Louis avait été charmé de prendre Lucien » pour modèle. Lucien en avait agi à peu près » de même; et si, plus tard, il s'est repenti, s'il » s'est rallié même noblement, cela a pu hono- » rer son caractère; mais non raccommoder les » affaires.

» A mon retour de l'île d'Elbe, en 1815, Louis » m'écrivit une longue lettre de Rome, et m'en- » voya une ambassade : c'était son traité, disait- » il, ses conditions pour revenir auprès de moi.

» Je répondis que je n'étais nullement dans le » cas de faire des traités avec lui; que s'il revenait, il était mon frère, il serait bien reçu.

» Croirait-on bien qu'une de ses conditions » était qu'il aurait la liberté de divorcer avec » Hortense. Je maltraitai fort le négociateur, » pour avoir osé se charger d'une telle absurdité, » avoir pu croire qu'une pareille chose fût négociable. Nos statuts de famille le défendaient » formellement, faisais-je rappeler à Louis; la » politique, la morale et l'opinion ne s'y opposaient pas moins encore, lui faisais-je dire; » l'assurant de plus, qu'à cause de tous ces titres » réunis, si ses enfans venaient, par lui, à perdre » leur état, je m'intéresserais bien plus à eux » qu'à lui-même, bien qu'il fût mon frère.

» Peut-être trouverait-on une atténuation au » travers d'esprit de Louis, dans le cruel état » de sa santé; l'âge où elle s'est dérangée, les » circonstances atroces qui l'ont causé, et qui » doivent avoir sigulièrement influé sur son moral; il faillit en mourir, et en a conservé tou- » jours depuis de cruelles infirmités : il demeure » à peu près perclus de tout un côté.

» Il est sûr, du reste, continuait l'Empereur, » que j'ai été peu secondé des miens, et qu'ils » ont fait bien du mal à moi et à la grande cause. » On a souvent vanté la force de mon caractère ; » je n'ai été qu'une poule mouillée, surtout pour » les miens ; et ils le savaient bien : la première » bourrade passée, leur persévérance, leur obs- » tination l'emportaient toujours ; et, de guerre » lasse, ils ont fait de moi ce qu'ils ont voulu. » J'ai fait là de grandes fautes. Si au lieu de » cela chacun d'eux eût imprimé une impulsion » commune aux diverses masses que je leur avais » confiées, nous eussions marché jusqu'aux pôles ; » tout se fût abaissé devant nous ; nous eussions » changé la face du monde ; l'Europe jouirait » d'un système nouveau, nous serions bénis !... » Je n'ai pas eu le bonheur de Gengis-kan avec » ses quatre fils ; qui ne connaissaient d'autre ri- » valité que celle de le bien servir. Moi, nom- » mais-je un Roi, il se le croyait tout aussi-tôt *par* » *la grâce de Dieu*, tant le mot est épidémique. » Ce n'était plus un lieutenant sur lequel je de- » vais me reposer, c'était un ennemi de plus dont » je devais m'occuper. Ses efforts n'étaient pas

» de me seconder, mais bien de se rendre indé-
» pendant. Tous avaient aussitôt la manie de se
» croire adorés, préférés à moi. C'était moi dé-
» sormais qui les gênais, qui les mettais en péril.
» Des légitimes n'auraient pas agi autrement; ils
» ne se seraient pas cru plus ancrés. Pauvres
» gens! qui, quand j'ai eu succombé, ont pu se
» convaincre qu'ils n'avaient pas même l'honneur
» de voir leur destitution exigée ou mentionnée
» par l'ennemi; et aujourd'hui encore si l'on gêne
» leur personne, si on les tourmente, ce ne
» peut être de la part du victorieux que le be-
» soin de faire peser le pouvoir, ou la bassesse
» d'exercer la vengeance. Si les miens inspirent
» un grand intérêt aux peuples, c'est qu'ils tien-
» nent à moi, à la cause commune; mais qu'au-
» cun d'eux puisse causer un mouvement, assu-
» rément on peut être bien tranquille; et pour-
» tant, malgré la philosophie de plusieurs d'entre
» eux, car n'en était-il pas qui, pour régner,
» s'étaient dits *forcés* à la façon des chambellans
» du faubourg Saint-Germain : leur chute a dû
» leur être bien sensible; ils s'étaient faits promp-
» tement aux douceurs du poste : ils ont tous été

» réellement Rois. Tous, à l'abri de mes travaux, » ont joui de la royauté ; moi seul n'en ai connu » que le fardeau. Tout le temps j'ai porté le » monde sur mes épaules, et ce métier, après » tout, ne laisse pas que d'avoir sa fatigue, etc.

» On me dira peut-être pourquoi m'obstiner » à créer des Etats, des Royaumes? Mais les » mœurs et la situation de l'Europe le comman- » daient ainsi. Chaque nouvelle réunion à la » France accroissait les alarmes de tous. Elle » faisait pousser les hauts cris et reculait la paix. » Mais alors, continuera-t-on, pourquoi avoir la » vanité de placer chacun des miens sur un trône? » car le vulgaire n'y aura vu que cela. Pourquoi ne » pas s'arrêter plutôt sur de simples particuliers » plus capables? A cela je réponds qu'il n'en est » pas des trônes héréditaires comme d'une simple » préfecture. La capacité, les moyens, sont, au- » jourd'hui si communs dans la multitude, qu'il » faut bien se donner de garde d'éveiller l'idée » du concours. Dans l'agitation où nous nous » trouvons plongés, et avec nos mœurs mo- » dernes, il fallait bien plutôt songer à la stabi- » lité et à la centralisation héréditaire ; autrement

» que de combats, que de factions, que de mal-
» heurs !!! Dans l'harmonie que je méditais pour
» le repos et le bien-être universels, s'il fut un
» défaut dans ma personne et dans mon éléva-
» tion, c'était d'avoir surgi tout-à-coup de la
» foule. Je sentais mon isolement; aussi je jetais
» de tous côtés des ancres de salut au fond de
» la mer. Quels appuis plus naturels pour moi
» que mes proches? Pouvais-je mieux attendre
» de la part des étrangers? Et si les miens ont
» eu la folie de manquer à ces liens sacrés, la
» moralité des peuples, supérieure à leur aveu-
» glement, remplissait une partie de mon objet.
» Avec eux ils se croyaient plus en repos, plus
» en famille.

» En somme, de si grands actes n'étaient ni
» des caprices ni des plaisanteries, ils tenaient
» aux considérations de l'ordre le plus élevé; ils
» se rattachaient au repos de la race humaine
» et à la possibilité d'améliorer sa condition. Que
» si malgré les combinaisons faites de la meil-
» leure foi, on s'est trouvé encore n'avoir rien
» fait qui vaille, c'est qu'il faut en revenir à une
» grande vérité, savoir, qu'il est bien difficile de

» gouverner quand on veut le faire en cons-
» cience, etc., etc. »

N. B. La lettre suivante, d'une date fort antérieure, va jeter un grand jour sur les paroles de Napoléon, rapportées quelques pages plus haut, au sujet de la conduite de son frère en Hollande. Plus tard, le roi Louis a publié une espèce de compte rendu de son administration à la nation hollandaise; c'est surtout à la suite de l'article ci-dessus, et de la lettre qui l'accompagne, qu'il devient curieux de lire ce document du roi Louis, afin de pouvoir, en connaissance de cause, fixer ses idées sur le sujet.

Château de Marach, le 3 avril 1808.

« Monsieur mon frère, l'auditeur D....t m'a
» remis il y a une heure votre dépêche du vingt-
» deux mars. Je fais partir un courrier qui vous
» portera cette lettre en Hollande.

» L'usage que vous venez de faire du droit de
» grâce ne peut qu'être d'un très-mauvais effet.
» Le droit de grâce est un des plus beaux et des
» plus nobles attributs de la souveraineté. Pour
» ne pas le discréditer, il ne faut l'exercer que

» dans le cas où la clémence royale ne peut dé-
» considérer l'œuvre de la justice; que dans le
» cas où la clémence royale doit laisser après
» les actes qui émanent d'elle, l'idée de senti-
» mens généreux. Il s'agit ici d'un rassemblement
» de bandits qui vont attaquer et égorger un
» parti de douaniers pour ensuite faire la con-
» trebande. Ces gens sont condamnés à mort;
» Votre Majesté leur fait grâce!..... Elle fait
» grâce à des meurtriers, à des assassins, à des
» individus auxquels la société ne peut accorder
» aucune pitié! Si ces individus avaient été pris
» faisant la contrebande; si même, en se défen-
» dant, ils avaient tué des employés, alors vous
» auriez pu peut-être considérer la position de
» leurs familles, leur position particulière, et
» donner à votre gouvernement une couleur de
» paternité, en modifiant, par une commutation
» de peine, la rigueur des lois. C'est dans les
» condamnations pour contraventions aux lois
» de fiscalité, c'est plus particulièrement encore
» dans celles qui ont lieu pour des délits poli-
» tiques, que la clémence est bien placée. En
» ces matières, il est de principe que si c'est le

» souverain qui est attaqué, il y a de la grandeur » dans le pardon. Au premier bruit d'un délit » de ce genre, l'intérêt public se range du côté » du coupable, et point de celui d'où doit partir » la punition. Si le Prince fait la remise de la » peine, les peuples le placent au-dessus de » l'offense, et la clameur s'élève contre ceux » qui l'ont offensé. S'il suit le système opposé, » on le répute haineux et tyran. S'il fait grâce à » des crimes horribles, on le réputte faible ou » mal intentionné.

« Ne croyez pas que le droit de faire grâce » puisse être exercé impunément, et que la so- » ciété applaudisse toujours à l'usage qu'en peut » faire le monarque. Elle le blâme lorsqu'il l'ap- » plique à des scélérats, à des meurtriers, parce » que ce droit devient nuisible à la famille sociale. » Vous avez trop souvent et en trop de circons- » tances usé du droit de grâce. La bonté de votre » cœur ne doit point être écoutée lorsqu'elle peut » nuire à vos peuples. Dans l'affaire des *Juifs* » j'aurais fait comme vous, dans celle des contre- » bandiers de *Midelbourg*, je me serais bien gardé » de faire grâce.

» Mille raisons devaient vous porter à laisser » la justice faire une exécution exemplaire qui » aurait eu l'excellent effet de prévenir beaucoup » de crimes, par la terreur qu'elle aurait inspirée. » Des gens du Roi sont égorgés au milieu de la » nuit, les assassins sont condamnés..... Votre » Majesté commue la peine de mort en quelques » années de prison !... Quel découragement n'en » résultera-t-il point parmi les gens qui font ren- » trer vos impôts ? L'effet politique est très mau- » vais : je m'explique.

» La Hollande était le canal par lequel, depuis » plusieurs années, l'Angleterre introduisait sur » le Continent ses marchandises. Les marchands » hollandais ont gagné à ce trafic des sommes im- » menses: voilà pourquoi les Hollandais aiment la » contrebande et les Anglais; et voilà les raisons » pour lesquelles ils n'aiment point la France, » qui défend la contrebande, et qui combat les » Anglais. La grâce que vous avez accordée à ces » *contrebandiers assassins* est une espèce d'hom- » mage que vous rendez au goût des Hollandais » pour la contrebande. Vous paraissez faire cause

» commune avec eux, et contre qui?.... Contre » moi.

» Les Hollandais vous aiment; vous avez de » la simplicité dans les manières, de la douceur » dans le caractère.... Vous les gouvernez selon » eux; si vous vous montriez fermement résolu » à réprimer la contrebande, si vous les éclairiez » sur leur position, vous useriez sagement de votre » influence : ils croiraient que le système prohi- » bitif est bon, puisque le Roi en est le propa- » gateur. Je ne vois pas quel parti pourrait tirer » Votre Majesté d'un genre de popularité qu'elle » acquerrait à mes dépens. Assurément la Hol- » lande n'est point au temps de *Ryswick*, et la » France aux dernières années de Louis XIV. Si » la Hollande ne peut suivre un système poli- » tique indépendant de celui de la France, il faut » qu'elle remplisse les conditions de l'alliance.

« Ce n'est point au jour la journée que doivent » travailler les princes, mon frère, c'est sur l'ave- » nir qu'il faut jeter les yeux. Quel est aujourd'hui » l'état de l'Europe ? L'Angleterre, d'un côté. » Elle possède *par elle-même*, une domination à

» laquelle jusqu'à présent le monde entier a dû
» se soumettre. De l'autre, l'Empire français et
» les puissances continentales, qui, avec toutes les
» forces de leur union, ne peuvent s'accommoder
» du genre de suprématie qu'exerce l'Angleterre.
» Ces puissances avaient aussi des colonies, un
» commerce maritime: elles possèdent en étendue
» de côtes bien plus que l'Angleterre. Elles se
» sont désunies; l'Angleterre a combattu séparé-
» ment leur marine; elle a triomphé sur toutes
» les mers; toutes les marines ont été détruites.
» *La Russie, la Suède, la France, l'Espagne,* qui
» ont tant de moyens d'avoir des vaisseaux et des
» matelots, n'osent hasarder une escadre hors
» de leurs rades. Ce n'est donc plus d'une confé-
» dération des puissances maritimes, confédéra-
» tion, d'ailleurs, qu'il serait impossible de faire
» subsister à cause des distances et des croise-
» mens d'intérêts, que l'Europe peut attendre sa
» libération maritime et un système de paix qui
» ne pourra s'établir que par la volonté de l'An-
» gleterre.

» Cette paix, je la veux par tous les moyens
» conciliables avec la dignité de la puissance de

» la France ; je la veux au prix de tous les sacri-
» fices que peut permettre l'honneur national.
» Chaque jour je sens qu'elle devient plus néces-
» saire : les Princes du Continent la désirent autant
» que moi ; je n'ai contre l'Angleterre ni *préven-*
» *tion passionnée*, ni *haine invincible*. Les Anglais
» ont suivi contre moi un système de répulsion ;
» j'ai adopté le système continental, beaucoup
» moins, comme le supposent mes adversaires, par
» *jalousie d'ambition*, que pour amener le cabinet
» anglais à en finir avec nous. Que l'Angleterre
» soit riche et prospère, peu m'importe, pourvu
» que la France et ses alliés le soient comme elle.

» Le système continental n'a donc d'autre but
» que d'avancer l'époque où le droit public sera
» définitivement assis pour l'Empire français et
» pour l'Europe. Les souverains du Nord main-
» tiennent sévèrement le régime prohibitif ; leur
» commerce y a singulièrement gagné : les fa-
» briques de la Prusse peuvent rivaliser avec les
» nôtres. Vous savez que la France et le littoral
» qui fait aujourd'hui partie de l'empire, depuis le
» golfe de Lyon jusqu'aux extrémités de l'Adria-
» tique, sont absolument fermés aux produits de

» l'industrie étrangère. Je vais prendre un parti » dans les affaires d'Espagne, qui aura pour ré- » sultat d'enlever le Portugal aux Anglais, et de » mettre au pouvoir de la politique française les » côtes que l'Espagne a sur les deux mers. Le lit- » toral entier de l'Europe sera fermé aux Anglais, » à l'exception de celui de la Turquie. Mais comme » les Turcs ne trafiquent point en Europe, je ne » m'en inquiète pas.

» Voyez-vous, par cet aperçu, quelles seraient » les funestes conséquences des facilités que la » Hollande donnerait aux Anglais, pour introduire » leurs marchandises sur le Continent. Elle leur » procurerait l'occasion de lever sur nous-mêmes » les subsides qu'ils offriraient ensuite à certaines » puissances pour nous combattre. Votre Majesté » est plus intéressée que moi à se garantir de l'as- » tuce de la politique anglaise. Encore quelques » années de patience, et l'Angleterre voudra la » paix autant que nous la voulons nous-mêmes.

» Considérez la position de vos États, vous » remarquerez que ce système vous est plus utile » qu'à moi. La Hollande est une puissance ma- » ritime commerçante : elle a des ports magni-

» fiques, des flottes, des matelots, des chefs » habiles, et des colonies qui ne coûtent rien à » la métropole; ses habitans ont le génie du commerce comme les Anglais. N'a-t-elle pas tout » cela à défendre aujourd'hui? La paix ne peut-» elle pas la remettre en possession de son ancien » État? Sa situation, peut-être pénible pendant » quelques années, n'est-elle pas préférable à » faire du monarque hollandais un gouverneur » pour l'Angleterre? De la Hollande et de ses » colonies, un fief de la Grande-Bretagne? L'en-» couragement que vous donneriez au commerce » anglais vous conduirait à cela : vous avez sous » les yeux l'exemple *de la Sicile* et *du Portugal.*

» Laissez marcher le temps : si vous avez be-» soin de vendre vos genièvres, les Anglais ont » besoin de les acheter. Désignez les points où » les smogleurs anglais viendront les prendre; » mais qu'ils les payent avec de l'argent, et ja-» mais avec des marchandises. *Jamais, entendez-» vous?* Il faudra bien enfin que la paix se fasse; » vous signerez en son lieu un traité de com-» merce avec l'Angleterre. J'en signerai peut-être » un aussi; mais les intérêts réciproques seront

» garantis. Si nous devons laisser exercer à l'An-
» gleterre une sorte de suprématie sur les mers,
» qu'elle aura achetée au prix de ses trésors et
» de son sang, une prépondérance qui tient à
» sa position géographique et à ses occupations
» territoriales dans les trois parties du monde,
» au moins nos pavillons pourront se montrer
» sur l'Océan sans craindre l'insulte; notre com-
» merce maritime cessera d'être ruineux. C'est à
» empêcher l'Angleterre de se mêler des affaires
» du Continent qu'il faut travailler aujourd'hui.

» Votre affaire de grâce m'a entraîné dans ces
» détails; je m'y suis livré parce que j'ai craint
» que vos ministres hollandais n'ayent fait en-
» trer de fausses idées dans l'esprit de Votre Ma-
» jesté.

» Je désire que vous réfléchissiez cette lettre,
» et que vous fassiez, des sujets qu'elle traite,
» l'objet des délibérations de vos conseils; enfin
» que vos ministres impriment à l'administration
» le mouvement qui lui convient.

» Sous aucun prétexte la France ne souffrira
» que la Hollande se sépare de la cause conti-
» nentale,

» Quant à ces contrebandiers, puisque la faute » a été commise, il n'y a plus à revenir sur le » passé; je vous conseille seulement de ne pas » les laisser dans les prisons de Midelbourg : c'est » trop près du lieu où le crime a été commis; » renvoyez-les dans le fond de la Hollande.

» Cette lettre n'étant à autre fin, etc. »

« *Signé*, NAPOLÉON. »

A dîner, l'Empereur a demandé à son piqueur comment était son cheval; celui-ci a répondu qu'on le nourrissait bien, qu'il était fort gai et en fort bon état. « J'espère qu'il ne se plaint pas » de moi, a dit l'Empereur, s'il fût jamais un » chanoine au monde, c'est celui-là » En effet, il y a deux ou trois mois que l'Empereur n'est monté à cheval.

Mercredi 25 au Vendredi 27.

Ferveur de travail. Idées et projets de Napoléon sur notre histoire, etc. — Sur les ouvrages publiés, etc. M. Méneval; détails curieux, etc., etc.

L'Empereur, depuis quelques jours, a une grande ferveur de travail. Toutes les matinées

se sont passées à des recherches sur l'Égypte, dans les auteurs anciens. Nous avons parcouru de concert Hérodote, Pline, Strabon, etc., etc., ne prenant guère d'autre interruption que l'instant du déjeûner sur sa petite table. Le temps demeurait toujours mauvais, et l'Empereur a dicté littéralement durant ces deux jours dans tout leur entier.

A dîner, il nous disait qu'il se trouvait beaucoup mieux, et nous lui avons fait observer, à ce sujet, que depuis quelque temps néanmoins il ne sortait plus, et travaillait huit, dix, douze heures par jour.

« C'est cela même, disait-il : le travail est mon » élément; je suis né et construit pour le tra- » vail. J'ai connu les limites de mes jambes, j'ai » connu les limites de mes yeux; je n'ai jamais » pu connaître celles de mon travail. Aussi j'ai » manqué tuer ce pauvre Méneval; j'ai été obligé » de le faire relever, et de le mettre en conva- » lescence auprès de Marie-Louise, chez la- » quelle son emploi n'était plus qu'une véritable » sinécure. »

L'Empereur ajoutait que s'il était en Europe,

et tranquille, son plaisir serait d'écrire l'histoire. Il se plaignait de la manière pitoyable dont il l'a voyait traitée partout. Les recherches qu'il faisait chaque jour, le lui démontraient, disait-il, au-delà de tout ce qu'il avait pu soupçonner.

« Nous n'avions pas de bonne histoire, et nous » n'avions pu en avoir. La plupart des peuples » de l'Europe étaient dans le même cas que nous, » observait-il; les moines et les privilégiés, c'est- » à-dire, les gens à abus, les ennemis de la vé- » rité et des lumières, avaient seuls exercé ce » monopole : ils nous avaient raconté tout ce » qu'ils avaient voulu, tout ce qui leur avait plu, » ou mieux encore, tout ce qui était dans leur » intérêt, leurs passions ou leurs vues! »

Il avait, disait-il, conçu le projet de redresser tout cela autant qu'il était possible; ainsi il eût nommé des commissions de l'institut, ou des savans indiqués par l'opinion publique, pour revoir, critiquer et reproduire nos annales. Il eût voulu aussi, de la sorte, accompagner les classiques, dont on nourrit notre jeunesse, de commentaires propres à les mettre en harmonie

avec nos institutions modernes. « Un bon pro-» gramme, le concours et des récompenses, et » l'on eût, disait-il, tout obtenu; rien ne résis-» tait à une pareille voie. »

Il répétait, ce que je crois avoir déjà dit, que son intention avait été de faire écrire les derniers règnes de notre monarchie sur les pièces mêmes tirées des archives de nos relations extérieures. Il était encore une foule de manuscrits antiques et modernes de la bibliothèque impériale qu'il voulait faire imprimer, en les coordonnant en corps de doctrine, soit dans les sciences, soit dans la morale, la littérature et les arts, etc.

Il avait encore, assurait-il, beaucoup d'autres plans de la sorte. Et quelle époque se présenta jamais aussi favorable pour de pareilles idées et leur accomplissement! Quand retrouvera-t-on dans la même personne le génie pour les concevoir, la puissance pour les exécuter!

Pour obvier, sans blesser même la liberté de la presse, au déluge de mauvais ouvrages dont le public était inondé, il demandait quel inconvénient eût pu présenter un tribunal d'opinion, composé de membres de l'institut, de membres

de l'université, et de délégués du gouvernement, qui eussent considéré les ouvrages sous le triple rapport de la science, des mœurs et de la politique. Ils en eussent fait la critique, et eussent assigné le degré de leur mérite. « C'eût été, » disait-il, le flambeau du public; la garantie, » la fortune des bons ouvrages; la ruine, le » découragement des mauvais; l'aiguillon des » talens, la palme des auteurs. »

Toutes nos soirées ont été consacrées à l'Odyssée, dont nous demeurons enchantés. Polyphème, Tyrésias, les Syrènes, nous ont ravis.

Voici quelques détails relatifs à M. Méneval, cité plus haut par l'Empereur; ces détails seront jugés précieux, parce qu'ils sont autant de traits propres à faire connaître les circonstances privées de Napoléon.

L'Empereur, encore Premier Consul, se plaignait d'être sans secrétaire; il venait de se défaire de celui qu'il avait eu durant ses campagnes d'Italie et son expédition d'Egypte, son ancien camarade de collége, homme de beaucoup d'esprit et qu'il aimait fort; mais dont il venait d'être forcé de se séparer. Son frère Joseph lui offrit

alors le sien, qu'il avait depuis peu de temps; et Napoléon, en l'acceptant, acquit un trésor; il l'a répété plusieurs fois : c'était Méneval, que depuis il a fait baron, maître des requêtes et secrétaire des commandemens de l'Impératrice Marie-Louise.

Son titre auprès du Premier Consul fut celui de *secrétaire du portefeuille;* il fut même fait à son sujet, un fort long réglement, dont l'article le plus essentiel était qu'il ne devait jamais, sous aucun prétexte, avoir à lui ni secrétaire, ni copiste; ce qui fut toujours strictement observé.

M. Méneval était doux, réservé, fort secret, travaillant à toute heure et en tout temps; aussi l'Empereur n'en a-t-il jamais éprouvé que satisfaction, agrément, et l'a fort aimé. Le secrétaire du portefeuille était généralement chargé de tout le courant, et de tout ce qui était instantané ou d'improvisation. Que d'affaires, de projets et de pensées ont été traités et transmis par son intermédiaire! Il ouvrait et lisait toutes les lettres adressées directement à l'Empereur; les

classait pour son examen, et écrivait sous sa dictée.

On sait avec quelle célérité l'Empereur dictait, si bien que le plus souvent, et pour gagner du temps, le secrétaire devait chercher à retenir les mots plutôt qu'à les transcrire, ce dont s'acquittait merveilleusement M. Méneval, qui par la suite eût autorité de répondre par lui-même à bien des objets. Il aurait pu facilement acquérir beaucoup d'importance; mais c'était tout à fait hors de son inclination naturelle.

L'Empereur était la plus grande partie du temps dans son cabinet; on eût pu dire qu'il y passait le jour et souvent une partie de la nuit. Il se couchait à dix ou onze heures, et se relevait vers minuit pour travailler de nouveau quelques heures. Il faisait parfois appeler M. Méneval, le plus souvent non; et comme il arrivait à celui-ci de s'y rendre de lui-même, l'Empereur, connaissant tout son zèle, répondait d'ordinaire à cet empressement : « Il ne faut pas » vous tuer. »

L'Empereur, en reparaissant le matin au cabi-

net, y trouvait des liasses mises en ordre à l'avance par M. Méneval, qui l'avait précédé. S'il y manquait parfois vingt-quatre heures ou deux jours, son secrétaire le prévenait qu'il allait se laisser encombrer, et que le cabinet serait bientôt plein, ce à quoi l'Empereur répliquait d'ordinaire gaîment : « Ne vous effrayez pas, cela » sera bientôt net. » Et en effet en peu d'heures, l'Empereur s'était mis au courant. Il est vrai qu'il répondait beaucoup en ne répondant pas, en jetant tout ce qu'il jugeait inutile, même de ses ministres, ce à quoi ils étaient faits. Ne voyant pas arriver de réponse, ils savaient à quoi s'en tenir. Il lisait lui-même toutes les lettres, répondant par un mot à la marge de certaines, et dictant la réponse à d'autres. Celles qui étaient d'une haute importance étaient toujours mises de côtés, relues deux fois, et jamais répondues qu'après quelque intervalle.

Il avait pour coutume, en sortant du cabinet, de rappeler les objets essentiels, et de dire qu'ils devaient être prêts à heure fixe ; et ils l'étaient toujours. Si, à cette heure, l'Empereur ne venait point, M. Méneval le pourchassait dans le palais,

souvent à différentes reprises, pour les lui rappeler. Parfois l'Empereur terminait; parfois encore il répondait : « *A demain, la nuit porte* » *conseil.* » C'était sa phrase habituelle; aussi disait-il avoir plus travaillé la nuit que le jour. Ce n'est pas que les affaires lui causassent des insomnies; mais seulement parce qu'il dormait à heures interrompues, suivant son besoin, et que peu lui suffisait.

Il arrivait souvent à l'Empereur, dans le cours de ses campagnes, qu'on le réveillait subitement pour des circonstances instantanées : il se levait aussitôt; on n'eût pas deviné à ses yeux qu'il venait de dormir : il donnait ses décisions ou dictait des réponses avec la même clarté, la même fraîcheur d'esprit que si c'eût été en tout autre moment. C'est ce qu'il appelait *la présence d'esprit d'après minuit* : elle était complète et extraordinaire chez lui. Il est arrivé, dans ces circonstances, qu'on l'a réveillé peut-être jusqu'à dix fois dans la même nuit, et on le trouvait toujours rendormi, parce qu'il n'avait pas encore satisfait tout son besoin de sommeil. Se vantant un jour de cette facilité de sommeil, et

du peu qu'il lui en fallait, à un de ses ministres (le général Clarke), celui-ci lui répondit plaisamment : « C'est bien ce qui nous désole, Sire ; » car c'est souvent à nos dépens ; il nous en » descend parfois quelque chose. »

L'Empereur faisait tout par lui-même, et presque tout par la voie de son cabinet. Il nommait à toutes les places, substituant la plupart du temps de nouveaux noms à ceux dont ses ministres lui adressaient la proposition. Il lisait leurs projets, les adoptait, les rayait ou les modifiait. Il faisait jusqu'aux notes mêmes de son ministre des relations extérieures, qu'il dictait à son secrétaire Méneval, pour lequel il n'avait nul secret. C'était encore par l'intermédiaire de celui-ci qu'il écrivait aux souverains ; observant avec eux un formulaire qu'il lui avait fait rédiger sur les protocoles du passé, et à la rigueur duquel il attachait beaucoup d'importance. Les ministres travaillaient tous en commun avec l'Empereur un jour fixe de la semaine, à moins de cas particuliers ou accidentels dans les affaires ou dans un des ministères. Le travail de chacun se faisait en présence de tous les autres, qui pou-

vaient y prendre part. Chacun vidait de la sorte son portefeuille. Un registre consacrait les délibérations; il doit en exister un grand nombre de volumes. Les objets arrêtés demeuraient pour la signature, qui se faisait par l'intermédiaire du ministre-secrétaire d'État, qui le certifiait. Parfois quelques-uns de ces objets, bien qu'arrêtés, passaient au cabinet avant la signature, pour y être revus et modifiés. Le ministre des relations extérieures était le seul qui, prenant part au travail général des autres ministres, avait en outre, par la nature secrète de ses fonctions, un travail particulier avec l'Empereur. L'Empereur confiait le travail du personnel de la guerre à un de ses aides-de-camp de prédilection. Duroc a joui long-temps de cette confiance, puis Bertrand et Lauriston; le comte de Lobau a été le dernier.

M. Méneval, d'une santé très-faible, et usé par le travail, eut besoin de repos. L'Empereur le plaça alors auprès de Marie-Louise. C'était un canonicat, disait-il, une vraie *sinécure;* mais il ne s'en sépara néanmoins que sous la condition de revenir à lui dès qu'il serait rétabli; ce

qu'il ne manquait pas de lui rappeler toutes les fois qu'il le voyait.

Avec Méneval finit l'*unité* de travail dans le cabinet; il eut plusieurs successeurs ensemble, et le cabinet de l'Empereur devint alors un bureau, une espèce d'administration assez nombreuse. * L'Empereur y admit, sur la recommandation d'autres qui croyaient pouvoir en répondre comme d'eux-mêmes, quelqu'un qui en 1814, au moment de la crise, reçut l'ordre de brûler certaines pièces du cabinet. La restauration assise, il écrivit à un des ministres du Roi pour lui offrir celles qui restaient encore. L'Empereur en trouva la preuve au vingt mars dans

* Depuis la publication du Mémorial, des renseignemens plus authentiques que ceux que j'avais recueillis de pure tradition, m'ont appris que j'avais été tout à fait dans l'erreur en cet endroit. *L'unité* de travail dans le cabinet, sa marche, n'ont jamais cessé d'être les mêmes. A la retraite du baron Méneval, le baron Fain, qui avait été son second durant six ans, devint son successeur avec les mêmes attributions et les mêmes fonctions, et le cabinet, bien qu'en éprouvant des mutations dans les personnes et dans leurs titres, continua d'être numériquement le même.

les papiers laissés aux Tuileries, et se contenta d'écrire en marge de la lettre même du dépositaire infidèle : *un tel est un traître, un tel est un traître;* et rendit le papier en cet état, tout en l'accompagnant de paroles pleines de bonté, à celui-là même qui lui avait recommandé le coupable, homme, du reste, pour son propre compte, disait l'Empereur en parlant du recommandant, d'un dévouement et d'une fidélité à toute épreuve. Ce fut là tout le reproche que lui fit Napoléon, et toute la vengeance qu'il fit peser sur le coupable.

Il doit donc être resté beaucoup de traces ou de pièces du travail du cabinet. Les débats du parlement d'Angleterre en ont fait connaître que les réclamations solennelles de Napoléon, lors de son retour au vingt mars, ont données pour falsifiées. Les pièces du cabinet ne seraient pas les seuls documens qui nous resteraient de cette administration à jamais célèbre. Il doit exister vingt ou trente volumes in-fol., autant de volumes in-4° de la correspondance des campagnes d'Italie et d'Égypte, recueillie et classée par ordre.

Il doit exister aussi peut-être soixante ou quatre-vingts volumes in-fol. des délibérations du conseil des ministres, recueillies par les secrétaires d'État duc de Bassano et comte Daru.

Enfin, les procès-verbaux du Conseil d'État rédigés et mis en ordre par M. Locré.

Voilà de vrais et grands titres de gloire pour Napoléon. C'est sur ces monumens immortels, et avec eux, qu'ont marché les gouvernemens qui ont suivi, et c'est là que viendront inévitablement puiser désormais les administrations de tous les temps et de tous les pays, tant les bases posées par lui ont été sûres et solides, tant les jalons ont été bien placés, tant les racines ont été profondes, tant enfin tout cet ensemble porte le caractère du génie, et la rectitude de la durée!

Samedi 28.

Paroles caractéristiques touchant ma femme. — Dictée de l'Empereur pour une nouvelle partie de ses Mémoires.

Aujourd'hui l'Empereur a profité d'un peu de beau temps pour faire deux tours en calèche. Il avait besoin, disait-il, d'être secoué. Il

lui restait un peu de fluxion; sa joue gauche demeurait enflée. Il est rentré sur les trois heures. Quelque temps après, le travail lui manquant, il m'a fait appeler; nous avons fait quelques tours de jardin. Ayant aperçu le docteur, il l'a fait approcher et en a appris que la veille, les commissaires russe et autrichien s'étaient présentés à la porte de Longwood; mais qu'ils en avaient été repoussés par la consigne imposée par le gouverneur.

Demeurés seuls, l'Empereur, après bien des objets, est venu à parler de ma femme, de ce qu'elle pouvait faire, de ce qu'elle serait devenue, etc., etc.

« Il est hors de doute, disait-il ensuite, que » votre situation à Sainte-Hélène ne la fasse » rechercher beaucoup, et n'inspire un vif intérêt. Tout ce qui se rattache à ma personne » reste cher à bien du monde. D'ici, je donne » encore des couronnes !..... Oui, mes chers » amis, quand vous retournerez en Europe, vous » vous trouverez des couronnes ! »

Et puis revenant à ma femme. « Son meilleur » parti, disait-il avec une grâce et une bonté

» touchante, serait d'aller passer son veuvage » auprès de Madame, ou de quelqu'un des miens. » Ils auraient sans doute bien du plaisir à prendre » soin d'elle, etc.

Au retour, l'Empereur s'est mis au travail. La campagne d'Italie était à-peu-près finie. Il m'a pourvu d'un nouveau sujet.

Note, écrivez : C'est ainsi que s'exprimait soudainement l'Empereur quand il lui venait une idée. Voici ce qu'il dicta littéralement en ce moment; il n'y a rien eu de changé; il ne l'a jamais relu.

NOTE. — « La campagne d'Italie se trouvant » finie, *Las Cases*, d'ici à huit jours, entre- » prendra l'époque depuis la rupture du traité » d'Amiens jusqu'à la bataille d'Iéna.

» — En 1802, toute l'Europe est pacifiée. » Bientôt après toute l'Europe se met en guerre. » La République change et devient Empire. La » question maritime devient la question domi- » nante dans la rupture de la paix d'Amiens. »

» — Las Cases commencera par faire analyser » sous ses yeux, au petit Emmanuel, les moni- » teurs de cette époque; il en fera au moins six

» ou sept par jour, ce qui fera cent quatre-vingt » dans un mois, ou une époque de six mois. Il » faudra qu'il y ait au moins six mois d'analysés » avant que nous commencions le travail.

— » La partie antérieure à cette époque, et » celle qui suivra sera préparée et faite par ces » Messieurs. Il faudra, dans l'analyse, suivre » le modèle déjà prescrit à M. de Montholon, » c'est-à-dire, analyser le tout par événement, » avec indication de page et de mois, sans dis- » tinction de matières. »

» *Nous aurons pour grands faits :*

» 1°. Histoire de la flotille.

» 2°. Déclaration de l'Autriche.

» 3°. Mouvement des escadres.

» 4°. Bataille de Trafalgar.

» 5°. Ulm, Austerlitz.

» 6°. Paix de Vienne.

» 7°. Négociation de lord Lauderdale à Paris.

» 8°. Bataille d'Iéna.

A reporter à leurs places

» 1°. Conjuration de Georges.

» 2°. Affaire du duc d'Enghien.

» 3°. Sacre de l'Empereur par le Pape.

» 4°. Organisation impériale.

» Ce sera une des belles parties de l'histoire » de France, puisque d'un côté, et dans l'inter- » valle d'une année, on voit un Pape venir en » France, sacrer un Empereur, ce qui ne s'était » pas renouvelé depuis mille ans, et que de » l'autre, on voit les drapeaux français flotter sur » Vienne et sur Berlin ; l'empire romain dissous » et la monarchie prussienne disparue. »

Je me complais à consigner ici littéralement cette dictée brute, ou les idées premières de l'Empereur, afin de mieux faire connaître toute sa manière.

On conçoit toute l'ardeur avec laquelle mon fils et moi nous nous consacrâmes dès cet instant à ce travail, dont nous sentions tout le prix. Toutefois nous n'avions point encore complété l'analyse de nos six mois, quand j'ai été arraché de Longwood. Si ce travail n'a pas été accompli, quelle perte pour l'histoire ! ! ! *

---

* Il paraît que les campagnes d'Italie et d'Egypte sont les deux seuls ouvrages, de la vie de Napoléon, complé-

Dimanche 29.

Sur un trou dans le jardin.

Pendant le dîner, on parlait d'une mare d'eau qui se trouve dans notre jardin, fort près de nous, et assez profonde pour qu'un agneau s'y fût jadis noyé en voulant y boire. L'Empereur, à ce sujet, a dit à quelqu'un de la maison : « Est-il possible, Monsieur, que vous ne l'ayez » pas encore fait combler? Combien vous seriez » responsable, et quel chagrin vous vous prépa- » reriez, si votre fils venait à s'y noyer, et rien » n'est plus possible. » Comme on lui répondait » qu'on l'avait voulu souvent, mais qu'il était » impossible d'obtenir des ouvriers. Ce n'est pas » une excuse, a repris vivement l'Empereur, si » mon fils était ici, j'eusse été le combler de mes » propres mains. »

L'Empereur, déjà au lit, m'a fait appeler ; il avait, disait-il, des renseignemens et des dates

---

tement finis. Du reste, nous ne tarderons pas, assure-t-on, à jouir de toute la collection des manuscrits, le bruit étant que MM. les frères Bossange doivent en donner bientôt une édition de luxe au public.

à me demander sur des objets qui nous concernaient essentiellement. . . . . .

. . . . . .

Belles dictées de l'Empereur; détails, particularités caractéristiques, etc.

Toutes les fois que l'Empereur traitait un sujet, pour peu qu'il s'animât, ses paroles eussent pu supporter l'impression. Souvent aussi, quand une idée le frappait vivement, il dictait à celui de nous qui était sous sa main des morceaux qui, dès ce premier jet, se trouvaient du dernier fini. Ces Messieurs doivent avoir beaucoup de ces dictées, toutes bien précieuses. J'en veux bien à l'état de mes yeux, qui, m'empêchant d'écrire, me privait la plupart du temps de cette bonne fortune.

Voici ce qu'il s'est trouvé dicter lorsque les papiers ministériels anglais parlaient de grands trésors que Napoléon devait posséder, et qu'il tenait sans doute cachés.

« Vous voulez connaître les trésors de Napoléon ? Ils sont immenses, il est vrai ; mais ils sont

exposés au grand jour. Les voici : le beau bassin d'Anvers, celui de Flessingue, capables de contenir les plus nombreuses escadres, et de les préserver des glaces de la mer ; les ouvrages hydrauliques de Dunkerque, du Hâvre, de Nice ; le gigantesque bassin de Cherbourg ; les ouvrages maritimes de Venise ; les belles routes d'Anvers à Amsterdam, de Mayence à Metz, de Bordeaux à Bayonne ; les passages du Simplon, du Mont-Cénis, du Mont-Genèvre, de la Corniche, qui ouvrent les Alpes dans quatre directions ; dans cela seul vous trouveriez plus de huit cent millions. Ces passages surpassent en hardiesse, en grandeur et en effort de l'art, tous les travaux des Romains. Les routes des Pyrénées aux Alpes, de Parme à la Spezzia, de Savone au Piémont ; les ponts d'Iéna, d'Austerlitz, des Arts, de Sèvres, de Tours, de Rouanne, de Lyon, de Turin, de l'Isère, de la Durance, de Bordeaux, de Rouen, etc. ; le canal qui joint le Rhin au Rhône par le Doubs, unissant les mers de Hollande avec la Méditerranée ; celui qui unit l'Escaut à la Somme, joignant Amsterdam à Paris ; celui qui joint la Rance à la Vilaine ; le canal d'Arles, celui de Pavie, celui du Rhin ; le dessè-

chement des marais de Bourgoing, du Cotentin, de Rochefort; le rétablissement de la plupart des églises démolies pendant la révolution; l'élévation de nouvelles; la construction d'un grand nombre d'établissemens d'industrie pour l'extirpation de la mendicité; la construction du Louvre, des greniers publics, de la Banque, du canal de l'Ourcq; la distribution des eaux dans la ville de Paris; les nombreux égoûts, les quais, les embellissemens et les monumens de cette grande capitale; ses travaux pour l'embellissement de Rome; le rétablissement des manufactures de Lyon; la création de plusieurs centaines de manufactures de coton, de filature et de tissage qui emploient plusieurs millions d'ouvriers; des fonds accumulés pour créer plus de quatre cents manufactures de sucre de betterave, pour la consommation d'une partie de la France, qui auraient fourni le sucre au même prix que celui des Indes, si elles eussent continué d'être encouragées seulement encore quatre ans; la substitution du pastel à l'indigo, qu'on fût venu à bout de se procurer en France à la même perfection et à aussi bon marché que cette production des co-

lonies ; le nombre des manufactures pour toute espèce d'objets d'art, etc., etc., etc.; cinquante millions employés à réparer et à embellir les palais de la couronne ; soixante millions d'ameublemens placés dans les palais de la couronne en France, en Hollande, à Turin, à Rome ; soixante millions de diamans de la couronne, tous achetés avec l'argent de Napoléon ; *le Régent* même, le seul qui restât des anciens diamans de la couronne de France, ayant été retiré par lui des mains des juifs de Berlin, auxquels il avait été engagé pour trois millions ; le Musée Napoléon estimé plus de quatre cent millions, et ne contenant que des objets légitimement acquis, ou par de l'argent ou par des conditions de traités de paix connus de tout le monde, en vertu desquels ces chefs-d'œuvre furent donnés en commutation de cession de territoire ou de contributions; plusieurs millions amassés pour l'encouragement de l'agriculture, qui est l'intérêt premier de la France ; l'institution des courses de chevaux ; l'introduction des mérinos, etc.

» Voilà qui forme un trésor de plusieurs milliards qui durera des siècles !

» Voilà les monumens qui confondront la calomnie!!!... L'histoire dira que tout cela fut accompli au milieu de guerres continuelles, sans aucun emprunt, et même lorsque la dette publique diminuait tous les jours, et qu'on avait allégé les taxes de près de cinquante millions. Des sommes très-considérables demeuraient encore dans son trésor particulier; elles lui étaient conservées par le traité de Fontainebleau, comme résultant des épargnes de sa liste civile et de ses autres revenus privés. Elles furent partagées, et n'allèrent pas entièrement dans le trésor public, ni entièrement dans celui de la France!!! »

Dans une autre occasion, l'Empereur lisant dans un journal anglais que lord Castlereagh, dans une assemblée en Irlande, avait dit que Napoléon avait déclaré à Sainte-Hélène qu'il n'aurait jamais fait la paix avec l'Angleterre que pour la tromper, la surprendre et la détruire, et que si l'armée française était attachée à l'Empereur, c'est parce qu'il donnait en mariage à ses soldats les filles des plus riches familles de son empire; l'Empereur ému, dicta : « Ces calomnies contre un homme qu'on opprime aveo

une telle barbarie, et qu'on prend à la gorge pour l'empêcher de parler, seront repoussées par toutes personnes bien nées et capables de sentir. Quand Napoléon était sur le premier trône du monde, alors sans doute ses ennemis ont eu le droit de dire tout ce qu'ils ont voulu; sa conduite était publique et servait de suffisante réponse; quoi qu'il en fût, elle était du département de l'opinion et de l'histoire; mais aujourd'hui de nouvelles et basses calomnies tiennent à la dernière lâcheté, et ne rempliront pas leur but. Des millions de libelles ont paru et paraissent tous les jours; ils sont sans effet : soixante millions d'hommes des contrées les plus policées de l'univers élèvent leurs voix pour les confondre, et cinquante mille Anglais qui voyagent maintenant sur le continent, apporteront chez eux la vérité aux peuples des trois royaumes, qui rougiront d'avoir été si grossièrement trompés.

» Quant au bill qui a traîné Napoléon sur un roc, c'est un acte de proscription semblable à ceux de Sylla, et pis encore. Les Romains poursuivirent Annibal jusqu'au fond de la Bytinie; Flaminius obtint du roi Prusias la mort de ce

grand homme, et pourtant à Rome Flaminius fut accusé d'avoir agi ainsi pour satisfaire sa haine personnelle. En vain allégua-t-il qu'Annibal, encore dans la vigueur de l'âge, pouvait être dangereux, que sa mort était nécessaire; mille voix répondirent que ce qui est injuste et ingénéreux ne peut jamais être avantageux à une grande nation; que de tels prétextes justifieraient les assassinats, les empoisonnemens et toute espèce de crime!..... Les générations qui suivirent reprochèrent cette lâcheté à leurs ancêtres. Elles auraient payé bien cher pour effacer une telle tache de leur histoire. Depuis le renouvellement des lettres parmi les nations modernes, il n'est point de génération qui n'ait uni ses imprécations à celles que proféra Annibal au moment de boire la ciguë : il maudissait cette Rome, qui, à une époque où ses flottes et ses légions couvraient l'Europe, l'Asie et l'Afrique, assouvissait sa colère sur un homme seul et désarmé, parce qu'elle le craignait, ou qu'elle prétendait le craindre.

» Mais les Romains ne violèrent jamais l'hospitalité : Sylla trouva un asile dans la maison de Marius. Flaminius avant de proscrire Annibal,

ne le reçut pas à bord de son vaisseau, et ne lui déclara point qu'il avait des ordres de le bien recevoir; la flotte romaine ne le transporta pas au port d'Ostie; bien loin d'avoir recours à la protection des lois romaines, Annibal préféra confier sa personne à un roi d'Asie. Lorsqu'il fut proscrit, il n'était pas sous la protection de l'étendart romain : il était sous les drapeaux d'un roi ennemi de Rome.

» Si jamais, dans les révolutions des siècles, un roi d'Angleterre vient à comparaître devant le redoutable tribunal de sa nation, ses défenseurs insisteront sur l'auguste caractère de Roi, le respect dû au trône, à toute tête couronnée, à l'oint du Seigneur! Mais ses adversaires ne seront-ils pas en droit de répondre : Un de ses ancêtres proscrivit son hôte en temps de paix; n'osant pas le mettre à mort en présence d'un peuple qui avait ses lois positives et ses formes régulières et publiques, il fit exposer sa victime sur le point le plus insalubre d'un roc situé au milieu de l'Océan, dans un autre hémisphère. Cet hôte y périt après une longue agonie, tourmenté par le climat, les besoins et les injures

de toute espèce! Eh bien! cet hôte était aussi un grand souverain, élevé sur le bouclier de trente-six millions de citoyens. Il fut maître de presque toutes les capitales de l'Europe; il vit à sa Cour les plus grands rois; il fut généreux envers eux tous, il fut pendant vingt ans l'arbitre des nations; sa famille était alliée à toutes les familles souveraines, même à celle de l'Angleterre; il fut deux fois l'oint du Seigneur; il fut deux fois consacré par la religion!!!!!! »

Ce dernier morceau est certainement très-beau de vérité, de diction et surtout de richesses historiques.

L'Empereur dictait toujours sans nulle préparation. Je ne lui ai jamais vu, dans aucun cas, faire de recherche sur notre histoire, ni sur aucune autre; pourtant personne n'a jamais plus heureusement cité l'histoire, avec plus de justesse, plus à propos, ni plus souvent. On eût dit même qu'il ne la savait qu'en citations, et que ces dernières lui venaient comme par inspirations. C'est ici pour moi le lieu de dire quelque chose qui m'a souvent occupé, sans que j'aie pu me l'expliquer, mais qui est trop remar-

quable, et dont j'ai été trop souvent le témoin pour le passer sous silence; c'est qu'on eût dit qu'il existait en Napoléon une foule d'objets qui y demeuraient comme en réserve pour apparaître avec éclat dans les circonstances soignées; qui, dans les momens d'insouciance, semblaient plus que sommeiller, lui être pour ainsi dire étrangers. Sur l'histoire, par exemple, combien de fois ne m'a-t-il pas demandé si saint Louis était avant ou après Philippe-le-Bel, ou autre chose semblable. Eh bien, l'occasion arrivait-elle pour lui? Alors il faisait sans hésiter les citations les plus minutieuses; et lorsqu'il m'est arrivé de douter parfois, et que j'ai été vérifier, le tout était de la plus scrupuleuse exactitude; je ne l'ai jamais trouvé en défaut.

Autre singularité de même nature : L'Empereur, dans l'oisiveté de la vie et le bavardage, estropiait souvent les noms les plus familiers, même les nôtres; et je ne crois pas que cela lui fût arrivé en public. Je l'ai entendu cent fois dans nos promenades, réciter la fameuse tirade d'Auguste, et jamais il n'a manqué de dire : « Prends un siége, Sylla. » Il faisait, la plupart

du temps, des noms propres à sa fantaisie; et une fois adoptés ils demeuraient toujours, bien que nous prononçassions les véritables cent fois par jour à ses côtés; et si nous eussions adopté les siens, son oreille en eût été choquée. Il en était de même de l'orthographe; la plupart du temps il n'en écrivait pas un mot, et si nos copies lui eussent été portées avec de pareilles fautes, il s'en fût plaint.

Un jour l'Empereur me disait : « Vous n'é-» crivez pas l'orthographe, n'est-ce pas? » Ce qui fit sourire malignement le voisin, qui prenait cela pour un jugement. L'Empereur, qui s'en aperçut, reprit : « Du moins, je le suppose; car » un homme public et dans les grandes affaires, » un ministre, ne peut, ne doit pas écrire l'or-» thographe. Ses idées doivent courir plus vite » que sa main; il n'a le temps que de jeter des » jalons; il faut qu'il mette des mots dans des » lettres, et des phrases dans des mots; c'est » ensuite aux scribes à débrouiller tout cela. » Or, l'Empereur laissait beaucoup à faire aux scribes; il était leur désolation : son écriture composait de véritables hiérogliphes; elle était

illisible souvent pour lui-même. Un jour mon fils, lui lisant un des chapitres de la campagne d'Italie, s'arrête tout court, cherchant à déchiffrer. « Comment, le petit âne, dit l'Empe» reur, ne peut pas relire son écriture? — Sire, » c'est que ce n'est pas la mienne. — Et de qui » donc? — Celle de Votre Majesté. — Comment, » petit drôle, prétendez-vous m'insulter? » Et l'Empereur prenant le cahier fut fort long-temps à chercher; et puis le jeta en disant : « Il a ma » foi raison, je ne saurais dire ce qu'il y a. »

Il lui est arrivé souvent de me renvoyer les copistes pour essayer de leur déchiffrer ce qu'il n'avait pu retrouver lui-même.

L'Empereur expliquait la netteté de ses idées et la faculté de pouvoir sans se fatiguer prolonger à l'extrême ses occupations, en disant que les divers objets et les diverses affaires se trouvaient casées dans sa tête comme elles eussent pu l'être dans une armoire. « Quand je veux » interrompre une affaire, disait-il, je ferme son » tiroir, et j'ouvre celui d'une autre. Elles ne se » mêlent point, et ne me gênent ni ne me fati» guent jamais l'une par l'autre. »

Jamais non plus il n'avait éprouvé, disait-il, d'insomnies par la préoccupation involontaire de ses idées. « Veux-je dormir, je ferme tous » les tiroirs, et me voilà au sommeil. » Aussi observait-il qu'il avait toujours dormi quand il en avait besoin et à peu près à volonté.

Mardi 1er Octobre.

Mon Atlas. — Fatalisme, etc. — Le Gouverneur insiste vainement pour être reçu de l'Empereur.

Quand je suis entré chez l'Empereur, il avait mon Atlas entre les mains. Il allait et revenait sur diverses feuilles généalogiques, dont il tient à merveille, désormais, tous les rapports et la correspondance. Il l'a refermé disant : « Quel » enchaînement ! Comme tout se suit et s'ap- » puie. Comme tout se débrouille, se grave dans » l'esprit ! Mon cher, quand vous n'auriez fait » que montrer la véritable manière d'apprendre, » vous auriez rendu un grand service. Libre à » chacun désormais d'habiller votre squelette à » sa façon ; on le perfectionnera sans doute en- » core ; mais l'idée mère vous demeurera, etc. »

Dans divers sujets de conversations qui ont

suivi, *le fatalisme* s'est trouvé mentionné, et l'Empereur a dit à cet égard des choses curieuses et remarquables; entre autres : « Ne me » fait-on pas passer pour imbu du fatalisme, » m'a-t-il demandé? — Mais, oui, Sire, du » moins parmi beaucoup de gens. — Eh bien!.... » Eh bien! il faut laisser dire; aussi bien, on » peut vouloir imiter, et cela peut avoir parfois » son utilité..... Ce que sont les hommes pour- » tant!.... On est plus sûr de les occuper, de » les frapper davantage par des absurdités, que » par des idées justes; mais un homme de bon » sens peut-il bien s'y arrêter un instant? Ou » le fatalisme admet le libre arbitre, ou il le » repousse. S'il l'admet, qu'est-ce qu'un résul- » tat déjà fixé d'avance, vous dit-on, et que » pourtant la moindre détermination, un seul » pas, une seule parole vont faire varier à l'in- » fini? Si le fatalisme au contraire n'admet pas » le libre arbitre, c'est bien autre chose; alors, » quand vous venez au monde, il n'y a plus » qu'à vous jeter dans votre berceau, sans vous » donner aucun soin; s'il est irrévocablement fixé » que vous vivrez, bien qu'on ne vous donne à

» boire ni à manger, vous grandirez toujours. » Vous voyez bien que ce n'est pas une doctrine » soutenable, ce n'est qu'un mot. Les Turcs eux-» mêmes, ces patrons du fatalisme, n'en sont pas » persuadés ; autrement il n'y aurait plus de mé-» decine chez eux, et celui qui occupe un troi-» sième étage, ne se donnerait pas la peine de » descendre longuement les escaliers, il descen-» drait tout de suite par la fenêtre, et vous voyez » à quelle foule d'absurdités cela conduit, etc. »

Sur les trois heures, on est venu dire à l'Empereur que le Gouverneur désirait lui communiquer des instructions qu'il venait de recevoir de Londres. L'Empereur a fait répondre qu'il était malade, qu'on pouvait les lui faire parvenir, ou les communiquer à quelqu'un des siens; mais le Gouverneur insistait, disant qu'il voulait lui en faire part directement. Il avait aussi, disait-il, à nous entretenir en particulier, après avoir parlé au *Général*. L'Empereur ayant refusé de nouveau de le recevoir, il s'est retiré en disant qu'on voulût bien lui faire connaître quand il pourrait voir le *Général :* ce qui pourrait être long, l'Empereur, auprès duquel j'étais en cet

instant, m'ayant dit qu'il était déterminé à ne jamais plus le recevoir.

Après dîner, l'Empereur s'est fait apporter Valmont de Bomare et Buffon. Il a cherché ce que ces auteurs disaient sur les différentes espèces humaines, sur la différence du nègre et du blanc; il en a été très-peu satisfait. Il nous a quittés de bonne heure : il souffrait.

Mercredi 2.

L'Empereur m'avait dit qu'il voulait absolument se remettre à l'anglais, qu'il fallait que je le forçasse chaque matin à prendre sa leçon. Fidèle à cet ordre, je me suis rendu chez lui vers midi et demi; j'ai été malheureux dans le choix du moment; l'Empereur étendu sur son canapé, sommeillait après son déjeûner. J'ai dû le contrarier, et je l'étais fort pour mon compte. Toutefois il n'a pas voulu me laisser ressortir, et a lu de l'anglais pendant près d'une demi-heure. Il n'était pas très-bien. Il a fait sa toilette. Comme je lui ai dit que notre travail était prêt, il s'est proposé d'abord de s'occuper des chapitres de la campagne d'Italie; mais il a

changé de pensée, et a travaillé toute la journée à d'autres objets. . . . . .

. . . . . .

Vers les cinq heures il a voulu sortir ; il a trouvé qu'il faisait trop froid. Après dîner, il a voulu vainement essayer de la lecture ; il n'a pu continuer : il se trouvait fatigué, endormi, souffrant, et s'est retiré presque aussitôt.

Jeudi 3.

Jurisprudence ; Code ; Merlin. etc. — Monumens d'Egypte. — Projet d'un temple égyptien à Paris.

L'Empereur, après son déjeûner, a fait quelques tours de jardin. Nous étions tous autour de lui ; il a causé des communications que le Gouverneur avait à nous faire, et a passé en revue les diverses conjectures que chacun de nous formait à cet égard, les unes bonnes, les autres mauvaises. Le temps était supportable : il a demandé la calèche, et nous avons fait le tour du bois. La chaleur, la pesanteur de l'atmosphère, bien que le soleil fut couvert, l'a forcé de rentrer. Il s'est mis au travail, et a dicté à mon fils jusqu'à cinq heures.

Nous avons essayé de nouveau quelques tours de jardin ; mais déjà le froid et l'humidité étaient sensibles : il est rentré et m'a dit de le suivre pour causer. Il a feuilleté un ouvrage anglais, et s'est arrêté sur la jurisprudence, les procédures civiles et criminelles des deux pays de France et d'Angleterre, cherchant à les comparer. On sait combien il est fort sur nos codes ; mais il connaît peu ceux d'Angleterre ; et, à l'exception de quelques points généraux, je n'ai pu répondre à ses questions. Dans le cours du sujet, il a dit : « Les lois qui sont, en théorie, le » type de la clarté, ne deviennent que trop sou- » vent un vrai chaos dans l'application. C'est que » les hommes et leurs passions détériorent tout » ce qu'ils manient, etc..... On ne peut échap- » per à l'arbitraire du juge qu'en se plaçant » sous le despotisme de la loi, etc..... J'avais » d'abord rêvé qu'il serait possible de réduire les » lois à de simples démonstrations de géométrie, » si bien que quiconque aurait su lire, et eu pu » lier deux idées, eût été capable de prononcer ; » mais je me suis convaincu presque aussitôt que » c'était une idéalité absurde. Toutefois, ajoutait-

» il, j'aurais voulu partir d'un point arrêté, suivre » une route unique, connue de tous; n'avoir » d'autres lois que celles inscrites dans le seul » code, et proclamer, une fois pour toutes, nul » et non avenu tout ce qui ne s'y trouverait pas » compris; mais avec les praticiens, il n'est pas » facile d'obtenir de la simplicité; ils vous prou- » vent d'abord qu'elle est impossible, que c'est » une véritable chimère; puis ils essayent de » démontrer qu'elle est même incompatible avec » la sûreté, l'existence du pouvoir. Celui-ci » demeure seul et constamment exposé, disent- » ils, aux machinations improvisées de tous; il » lui faut donc au besoin des armes en réserve » pour les cas imprévus. Si bien, observait Napo- » léon, qu'avec quelques vieux édits de Chilpéric » ou de Pharamond, déterrés au besoin, il n'est » personne qui puisse se dire à l'abri d'être » dûment et légalement pendu.

» Au Conseil d'Etat, disait l'Empereur, j'étais » très-fort tant qu'on demeurait dans le domaine » du code; mais dès qu'on passait aux régions » extérieures, je tombais dans les ténèbres, et » *Merlin* alors était ma ressource; je m'en servais

» comme d'un flambeau. Sans être brillant, il est » fort érudit, puis sage, droit et honnête ; un » des vétérans de la vieille bonne cause : il m'était » fort attaché.

» A peine le code eut paru, qu'il fut suivi » presque aussitôt, et comme en supplément, » de commentaires, d'explications, de dévelop- » pemens, d'interprétations, que sais-je ? Et » j'avais coutume de m'écrier : Eh ! Messieurs, » nous avons nettoyé l'écurie d'Augias, pour » Dieu ne l'encombrons pas de nouveau ! etc. »

A dîner, l'Empereur a dit des choses fort curieuses sur l'Egypte touchant un des chapitres qu'il avait dictés sur la religion, les usages, etc. Il faisait observer comme bien digne de remarque que du même coin de terre étaient sortis les trois cultes qui avaient déraciné le polythéisme, et couvert tout le globe de la connaissance d'un seul Dieu. Alors analysant de la manière la plus ingénieuse les deux religions de l'Orient et de l'Occident, il disait que la nôtre était toute *spirituelle*, et celle de Mahomet toute *sensuelle ;* que les châtimens dominaient chez nous : c'était l'enfer et ses supplices éternels ; tandis que ce n'étaient que

recompenses chez les Musulmans : les houris aux yeux bleus, les bocages rians, les fleuves de lait ; et de là il concluait, en opposant les deux religions, que l'on pourrait dire que l'une était une *menace*, elle se présentait comme la religion de la crainte ; que l'autre au contraire était une *promesse*, et devenait la religion des attraits, etc. On trouvera du reste toutes ces choses et une foule d'autres aperçus aussi neufs que piquans dans les chapitres du Grand Maréchal.

De là l'Empereur est revenu à son expédition de Syrie, et a posé comme principal but de l'expédition d'Egypte l'ébranlement de la puissance anglaise dans les quatre parties du monde, en amenant une révolution capable de changer toute la face de l'Orient, et de donner de nouvelles destinées aux Indes. L'Egypte, disait-il, devait nous tenir lieu de Saint-Domingue et de nos colonies d'Amérique, concilier la liberté des Noirs avec la prospérité de notre commerce, etc., etc. Cette nouvelle colonie eût ruiné les Anglais en Amérique, dans la Méditerranée, et jusque sur les bords du Gange, etc., etc.

Puis répondant au reproche qu'on lui avait fait

d'avoir déserté son armée, il disait : « Je n'avais » fait qu'obéir au cri de la France qui me rappe- » lait pour la sauver, et j'en avais le droit : j'avais » reçu du Directoire carte blanche pour toutes » mes opérations dans le bassin de la Méditer- » ranée, en Afrique et en Asie ; j'avais des pou- » voirs en règle pour traiter avec les Russes, les » Turcs, les Barbaresques et les princes de l'Inde. » Je pouvais à mon gré me nommer un successeur, » ramener l'armée, ou revenir de ma personne si » je le jugeais à propos. »

Et revenant au sol égyptien, il trouvait que tout ce qu'il avait vu en Egypte, et principalement tous ces fameux débris tant vantés, ne sauraient néanmoins supporter la comparaison, ni donner l'idée de Paris et des Tuileries. La seule différence de l'Egypte à nous, était, à son avis, que l'Egypte, grâce à la pureté de son ciel et à la nature de ses matériaux, laissait subsister des ruines éternelles ; tandis que notre température européenne n'en admettait point chez nous, où tout se trouvait rongé et disparaissait en peu de temps. Des milliers d'années, disait-il, laissaient des vestiges sur les bords du Nil ; on n'en trouverait pas

après cinquante ans sur les bords de la Seine. Il regrettait fort, du reste, de n'avoir pas fait construire un temple égyptien à Paris : c'était un monument, disait-il, dont il voudrait avoir enrichi la capitale, etc., etc.

Vendredi 4.

Ressources dans l'émigration ; anecdotes, etc. — Communications officielles. — Nouvelles offenses.

Sur le midi, je suis entré chez l'Empereur, qui a pris une très-bonne leçon d'anglais dans Télémaque : il s'est résolu à reprendre ma méthode ; il l'apprécie et en éprouve, dit-il, tout le bénéfice. Il me trouvait, observait-il, de grandes dispositions à être un fort bon maître d'école ; et je répondais que c'était le fruit de mon expérience. Il m'a fait entrer alors dans beaucoup de détails sur le temps où je donnais des leçons à Londres, durant mon émigration, et s'en amusait fort. « Mais au fait, a-t-il dit, vous autres, vous avez » dû honorer le métier, sinon par votre science, » du moins par vos manières. » Et je lui ai appris alors qu'un de nos princes avait donné des leçons de mathématiques dans son émigration. « Et ce

» seul acte, s'est-il écrié vivement, en fait un » homme; il atteste quelque mérite; assurément, » voilà un des plus grands succès de Mme de Genlis. » Et je lui ai rendu une anecdote singulière qu'on m'avait racontée à ce sujet.

« Le prince, disais-je, était en Suisse; il se » trouvait avoir besoin de cacher soigneusement » son existence, et voulait prendre un nom qui » eût l'air de quelque vérité. Un de nos évêques » du Midi n'imagina rien de mieux que de lui » donner celui d'un jeune Languedocien alors à » Nîmes, et très-zélé protestant, ce qui conve- » nait fort en cet instant, parce que le prince se » trouvait dans un canton protestant, n'y ayant » certainement nulle apparence, observait l'é- » vêque, qu'il vînt jamais les démentir. Or, il » était arrivé que le jeune homme avait marché » aux armées, qu'il était devenu aide-de-camp » de M. de Montesquiou, et qu'à peu de temps » de là, il avait émigré précisément en Suisse, » avec son général. Quelle ne fut pas sa surprise » de se trouver à table d'hôte, avec quelqu'un » qui avait son nom, sa religion, était de sa ville! » C'était précisément la scène des deux Sosie;

» mais ce qu'il y avait de plus plaisant, c'est que » le nouveau venu avait aussi changé son nom, » et se cachait soigneusement. On ne trouve de » ces incidens que dans les romans, et on ne les » croit pas possibles. Peut-être celui-ci a-t-il été » un tant soit peu arrangé; cependant, je croi- » rais presque pouvoir affirmer le tenir de la » bouche même du véritable Sosie.

» Mais, observait ensuite l'Empereur, ceux de » vous autres émigrés qui vous étiez créé des res- » sources au dehors, en rentrant en France, » vous avez dû vous trouver dépaysés, ruinés de » nouveau? — Oui, sans doute, Sire; car nous » ne retrouvions rien, et nous venions d'aban- » donner le peu que nous nous étions fait; mais » nous n'avions pas calculé. L'impatience de re- » voir le sol natal l'avait emporté; aussi, beau- » coup se trouvèrent bientôt dans le plus grand » dénuement, sans quoi que ce fût au monde, » bien que de grande connaissance, d'intimité, » de familiarité même avec beaucoup de grands » personnages du jour, de vos ministres, Sire, » de vos conseillers d'État et autres; circons- » tance qui suscita une saillie assez plaisante à

» l'un de nos *esprits* : rencontrant, dans le salon » de la marine, l'un des siens, et tous deux fort » embarrassés de leur subsistance, il s'écria en » forme de consolation : Mon cher, si nous ve- » nons à mourir de faim, nous pourrons encore » avoir deux ou trois ministres à notre enterre- » ment. » L'Empereur en a beaucoup ri, et convenait que le mot peignait à merveille la situation du temps et des choses.

Après la leçon d'anglais et la conversation qui a suivi, l'Empereur est sorti pour se promener. Nous avons gagné le fond du bois, où la calèche est venue nous joindre.

Au retour de la promenade, le docteur est venu dire à l'Empereur que le colonel Reade, qu'il avait consenti de recevoir en lieu et place du Gouverneur, demandait à lui être présenté. Cet officier a remis à l'Empereur une note assez longue. L'Empereur m'a appelé pour en être l'interprète. C'étaient les communications que sir Hudson Lowe avait vainement essayé, durant trois ou quatre jours, de faire lui-même en personne. C'était une satisfaction qu'il se ménageait vis-à-vis de l'Empereur ; car elles étaient expri-

mées dans les termes les plus offensans. Ce trait est caractéristique; il n'a pas besoin de commentaire. On trouvera cette note aux pièces officielles, ou j'y reviendrai lorsqu'elle aura amené un résultat *. La dureté des expressions et surtout la menace qui s'y trouvait souvent répétée contre nous, d'être arrachés d'auprès de l'Empereur, nous a occupés désagréablement, et a répandu sur nous tous beaucoup de sombre tout le reste du jour.

Samedi 5.

L'Empereur lit mon journal et me dicte. — Conférence entre le Grand-Maréchal et le Gouverneur.

J'étais encore couché, lorsque, d'assez bon matin, j'ai entendu la porte de ma chambre s'ou-

---

* On a dû voir que je renvoie souvent aux pièces officielles. Si on ne les trouve pas ici, ce n'est pas ma faute. L'Empereur m'avait chargé à Longwood de les garder toutes et de les tenir classées; leur ensemble composait nos petites archives; je comptais y avoir recours au besoin; mais lors de mon enlèvement par sir Hudson Lowe, et de la saisie de tous mes papiers, je me trouvai séparé de ces pièces, que je n'ai plus le moyen de me procurer aujourd'hui.

vrir doucement : elle est si encombrée par mon lit et celui de mon fils, qu'on arrive difficilement à moi. J'ai aperçu un bras entr'ouvrant avec autorité mon rideau ; c'était celui du maître. Heureusement je me trouvais entre les mains un ouvrage de géométrie, ce qui l'a édifié, et sauvait, a-t-il dit, ma réputation, Je me suis jeté à bas, et en peu d'instans j'ai eu rejoint l'Empereur, qui seul gagnait le bois. Il a causé fort long-temps des événemens de la veille. Il est rentré pour se mettre au bain étant fort souffrant ; il avait passé une mauvaise nuit.

A une heure il m'a fait appeler ; il était au salon, il désirait prendre sa leçon d'anglais. La chaleur était forte, le temps très-lourd. L'Empereur, fort abattu, n'a pu se livrer au travail ; il a sommeillé à diverses reprises, je veillais à côté de lui ; enfin il s'est décidé à prendre le dessus, a-t-il dit, et se levant, il a gagné la salle de billard, pour respirer un peu le grand air.

Causant des campagnes d'Italie, il m'a demandé ce que j'avais fait des premiers brouillons, remarquant que tous les chapitres avaient dû être recopiés plusieurs fois. Je lui ai dit que

j'avais conservé le tout précieusement. Il m'en a fait apporter tout ce qui demeurait en dehors de deux exemplaires complets, et l'a envoyé brûler au feu de la cuisine.

Je dois avoir dit plus d'une fois que l'Empereur savait que je tenais mon Journal. C'était demeuré un secret rigoureux pour tout le monde; aussi l'Empereur ne m'en parlait-il jamais qu'à la dérobée, ou quand nous nous trouvions seuls. Il me demandait souvent si je le continuais toujours, et ce que je pouvais y mettre. — « Sire, » tout ce que dit et fait Votre Majesté du matin » au soir et chaque jour. — Vous devez donc avoir » là, disait-il, un furieux rabachage, et beaucoup » de choses inutiles? Mais n'importe, continuez, » un jour nous le verrons ensemble. »

Toutes les fois qu'il entrait dans ma chambre, il y apercevait le fidèle Aly, dont la complaisance, dans ses momens perdus, était employée à recopier discrètement ce Journal. D'ordinaire l'Empereur venait alors jeter les yeux sur le travail d'Aly, et après en avoir parcouru deux ou trois lignes, c'est-à-dire, après l'avoir reconnu, il s'en éloignait ou parlait d'autre chose, sans

jamais avoir touché ce sujet. Cela lui était arrivé précisément encore ce matin ; il se l'est rappelé, et m'a dit qu'il voulait voir enfin *ce fameux fatras*. Mon fils a été chercher le premier cahier, et la lecture a duré plus de deux heures. Le préambule, qui m'est tout à fait personnel, a mérité son attention ; il s'en est montré satisfait, l'a relu, et a terminé disant : « C'est bien, très-» bien ; voilà un bel héritage pour le petit Em-» manuel. » Quant au Journal, il en a approuvé la forme et l'ensemble ; il a fait quelques corrections de sa propre main ; sur ce qui concernait sa famille et son enfance, et faisant prendre la plume à mon fils, il s'est mis à dicter des détails sur Brienne, le père Patrault, etc.

En finissant il m'a dit vouloir reprendre ce travail désormais ; qu'il lui plaisait, et qu'il me promettait, puisque je semblais les aimer, bon nombre d'anecdotes, surtout sur Alexandre et les autres souverains, etc., etc.

Puis il a gagné la calèche, où je suis monté seul avec lui ; et le journal a fait la conversation de toute la promenade. L'Empereur s'est fort étendu sur ce sujet, l'idée lui en plaisait beaucoup ; il

m'a dit plusieurs choses à cet égard, concluant que ce pourrait devenir, par les circonstances particulières, un ouvrage unique, un trésor sans prix pour son fils, etc., etc.

Au retour de la promenade nous avons trouvé le Grand-Maréchal : il arrivait de Plantation-House, où il avait été au sujet des communications d'hier. Nous avions attendu avec inquiétude ce qu'il pourrait rapporter. Il nous a appris qu'il ne s'était agi de rien moins, que de voir quatre de nous séparés de l'Empereur. Il était encore un grand nombre d'autres points fort mauvais; mais celui-là les absorbait tous dans notre esprit: enfin le Gouverneur avait conclu à n'éloigner que le Polonais et trois domestiques. Toutefois j'étais celui, à ce que rapportait le Grand-Maréchal, sur lequel l'orage avait grondé; j'étais celui dont le Gouverneur s'était plaint davantage; celui qu'il eût indiqué, s'il ne m'eût cru trop utile à l'Empereur, avait-il dit. Il se plaignait de ce que j'écrivais sans cesse en Europe, déclamant toujours, disait-il, contre le gouvernement, son injustice, les oppressions qu'on exerçait sur nous ici, etc... Il se plaignait de ce que j'entre-

tenais les étrangers qui venaient à Longwood, de l'Empereur, de manière à les y intéresser; de ce que je cherchais partout à lier des communications au dehors, et il a rappelé Mme Sturmer; de ce que j'avais adressé en Europe, ou essayé d'y faire parvenir diverses pièces, etc., etc., etc. Toutefois, après s'être montré si fort animé contre moi, et quelqu'ait été son motif, il a complétement adouci la chose, par des observations emmiellées tout à fait obligeantes, disant qu'il n'avait pas dû avoir lieu d'attendre tout cela d'une personne de tant d'instruction et d'une si belle réputation, connue aujourd'hui, pouvait-il dire, de toute l'Europe, etc., etc.

Après diner, l'Empereur s'est amusé à résoudre des problèmes de géométrie et d'algèbre: cela lui rappelait son jeune temps, disait-il, et il nous étonnait fort de l'avoir si peu oublié.

Dimanche 6. — Lundi 7.

Mon Journal; circonstance particulière. — Empire de l'opinion. Talma; Crescentini, etc., etc.

Ces deux jours ont amené une circonstance particulière, qui tient de trop près à la nature

de mon recueil, pour que je pense à l'omettre. On vient de lire tout à l'heure que l'Empereur avait été fort content de mon Journal; il y était revenu maintes fois dans le courant du jour, témoignant constamment qu'il aurait un vrai plaisir, désormais, à le parcourir et à le rectifier. De mon côté, on doit juger quelle devait être toute ma joie et ma satisfaction. Je touchais donc enfin à ce moment tant désiré, et sur lequel je n'avais jamais cessé de compter, où ce que j'avais recueilli à la hâte, et peut-être fautivement, allait recevoir un salutaire redressement, une inestimable sanction. Les points incomplets seraient développés, les lacunes se rempliraient, les obscurités recevraient la lumière. Quel trésor de vérités historiques, de nœuds, de secrets politiques j'allais recevoir! C'était dans ces dispositions, et triomphant, que je me présentai le premier jour à l'heure habituelle, avec mon Journal; mais l'Empereur se mit à dicter sur tout autre sujet, et force fut de se plier au contre-temps. Le lendemain même chose. Cette fois je voulus rappeler à l'Empereur mon Journal; mais il ne m'entendit pas; et je compris. Je

connaissais désormais Napoléon si bien ! il avait au dernier degré l'art de ne pas entendre ; il l'employait souvent, et toujours avec intention. C'en fut donc assez pour moi, je n'y revins plus. Toutefois, son motif m'occupa d'abord beaucoup, et je finis par en trouver plusieurs que le lecteur supposera peut-être aussi ; et puis encore, c'est que l'occasion ne se représenta plus. A peu de jours de-là, je fus arraché d'auprès de lui, car mon heure était venue, sans que rien néanmoins m'eut fait pressentir le moindrement du monde ce sinistre événement.

Je viens d'appuyer sur cette circonstance, avec une scrupuleuse exactitude, comme un nouveau garant de ma bonne foi, et afin d'assigner la nature précise de mon Journal. Le fond des idées, ce qui est grand surtout, ne saurait être douteux ; mais quand aux détails, que d'erreurs involontaires peuvent s'être glissées dans une rédaction rapide, qui n'a pas été redressée par le seul qui pouvait le faire.

L'Empereur durant sa toilette, et en attendant le Grand-Maréchal pour retravailler encore, s'est mis à causer d'objets divers.

La conversation la conduit à parler de l'empire de l'opinion, sur lequel il revient souvent. Il peignait le mystérieux de sa marche, l'incertitude, le caprice de ses décisions. De-là il est passé à notre délicatesse nationale, exquise, disait-il, en fait de bienséance; à la susceptibilité louable de nos mœurs; à la grâce, à la légèreté qu'elles requéraient dans le pouvoir, si celui-ci est tenté d'oser les manier.

« Dans mon système, observait-il, de mêler » tous les genres de mérite, et de rendre une » seule et même récompense universelle, j'eus là » pensée de donner la croix de la légion d'hon- » neur à *Talma;* toutefois je m'arrêtai devant le » caprice de nos mœurs, le ridicule de nos pré- » jugés, et je voulus au préalable faire un essai » perdu et sans conséquence : je donnai la cou- » ronne de fer à Cressentini. La décoration était » étrangère, l'individu aussi; l'acte devait être » moins aperçu, et ne pouvait compromettre » l'autorité, tout au plus que lui attirer quelques » mauvaises plaisanteries. Eh bien, résumait » l'Empereur, voyez pourtant quel est l'empire » de l'opinion et sa nature; je distribuais des

» sceptres à mon gré, l'on s'empressait de venir » se courber devant eux, et je n'aurais pas eu le » pouvoir de donner avec succès un simple ruban; » car je crois que mon essai tourna fort mal? » — Oui, Sire, a répondu quelqu'un, très-mal. » Il fit grand bruit dans tout Paris; il emporta » l'anathème de tous les salons; la malveillance » s'en donna à cœur joie, et fit des merveilles. » Cependant, dans une des belles soirées du » faubourg Saint-Germain, l'indignation qu'elle » avait créée se trouva noyée tout à coup par » un bon mot. C'était une abomination, disait » un beau parleur, une horreur, une véritable » profanation. Et quel avait pu être le titre d'un » Cressentini, s'écriait-il? Sur quoi la belle » Mme G..... se levant majestueusement de son » siége, lui répliqua du geste et du ton le plus » théâtral: *Et sa blessoure* donc, Monsieur, pour- » quoi la comptez-vous? Ce fut alors un tel brou- » haha de joie, d'applaudissement, que la pauvre » Mme G..... se trouva fort embarrassée de son » succès. »

L'Empereur, qui entendait cette anecdote pour la première fois, en a beaucoup ri; il y est

revenu souvent depuis, et l'a parfois racontée à son tour.

A dîner, l'Empereur nous disait qu'il avait travaillé douze heures; et nous observions que sa journée n'était point encore finie : cependant il avait l'air souffrant et se montrait très-fatigué.

Mardi 8.

Combat d'Ulysse et d'Irus. — Noveras serait notre Roi, etc.

En entrant aujourd'hui chez l'Empereur, je l'ai trouvé occupé à lire les journaux des Débats, dernièrement arrivés. A trois heures il a fait sa toilette. Son premier valet de chambre se trouvait malade; il a répété plusieurs fois à ce sujet, durant sa toilette, qu'il s'en apercevait bien, que ceux qui le remplaçaient n'avait ni son habitude ni son adresse.

Le temps était supportable; nous avons marché vers le fond du bois, où la calèche devait venir nous prendre.

Je me trouvais une somme disponible à Londres, je l'y avais apportée dans ma course de 1814. Les terribles souvenirs de mon émigration, et

les chances nouvelles m'avaient inspiré cette prudence; j'en recueillais le fruit. J'étais, par cette circonstance, celui de nous tous à Ste.-Hélène qui se trouvait le plus à son aise ; et ce qui me rendait cette somme un vrai trésor, c'était le bonheur de pouvoir la déposer aux pieds de l'Empereur. Je la lui avais offerte déjà plusieurs fois. Je lui en réitérai encore l'offre en ce moment, en lui retraçant les outrages que le gouvernement venait de renouveler. M^me^ de Montholon, qui venait après nous, nous a rejoints précisément en cet instant. Elle faisait observer à l'Empereur qu'il marchait si vite qu'elle avait craint de le perdre; mais que mes gesticulations lui avaient servi de point de vue, et qu'elle s'embarrassait fort d'en deviner la cause. « Madame, » lui a dit l'Empereur avec une grâce charmante, il s'agitait pour me faire accepter ses » générosités; il s'offrait de nous faire vivre. »

Nous sommes rentrés presque aussitôt; il faisait très-humide, et l'Empereur se plaignait de ses dents. Depuis quelque temps il a des fluxions presque continuelles. Après le dîner, il a repris l'Odyssée, nous en étions au combat d'Irus contre

Ulysse, sur le seuil de son propre palais; tous deux en mendians.

L'Empereur désapprouvait fort cet épisode; il le trouvait misérable, sale, inconvenant, indigne d'un Roi. « Et puis, ajoutait-il, après avoir » épuisé tout ce que j'y trouve de mauvais, je » devine ce qui m'affecte encore; je me mets à » sa place, c'est la crainte d'être rossé par un » misérable; il n'est pas donné à tout prince, » à tout général, d'avoir les épaules de ses gardes » ou des grenadiers; n'est pas porte-faix qui » veut. Le bon Homère remédie à tout cela en » faisant ses héros autant de colosses; mais il n'en » est pas ainsi parmi nous. Où en serions-nous, » nous autres tous, a-t-il dit en parcourant de » l'œil chacun de nous, si l'on en était encore » au bon temps où la force du bras était le véri- » table sceptre. Voilà Noverraz (son valet de » chambre), qui nous sert, il serait notre Roi » à tous. Il faut donc convenir, a-t-il continué, » que la civilisation fait tout pour l'âme, et la » favorise entièrement aux dépens du corps. »

Mercredi 9.

Le Polonais aux arrêts par le Gouverneur. — Paroles de l'Empereur sur son fils et sur l'Autriche. — Nouvelles vexations. — Nouveaux outrages. — Paroles sur lord Bathurst. — Nouvelles restrictions. — Observations dictées par Napoléon.

Nous marchions pour gagner la calèche. Chemin faisant, on nous a appris que le Gouverneur venait de mettre le Polonais aux arrêts. C'est un essai, c'est un avertissement sans doute qu'il veut nous donner. La terreur est le moyen qu'il semble vouloir employer depuis l'arrivée des dernières instructions. Il s'y montre habile; nous verrons jusqu'à quel point il ira.

En entrant chez l'Empereur avant dîner, je l'ai trouvé triste, préoccupé, sombre. La conversation l'a conduit à mentionner l'Autriche; il s'est étendu sur ses torts envers lui, sur les grandes fautes de sa politique, etc. Il a peint la faiblesse du souverain, qui n'a montré d'énergie, disait-il, que pour se perdre en morale aux yeux des peuples.

Il s'est arrêté sur la vénalité, la dépravation,

l'immoralité de ceux qui ont conseillé et accompli. De-là il est passé à l'aveuglement de la politique de l'Autriche; il a peint sa position fausse et dangereuse. « Elle se trouvait, disait-il, dans » un péril des plus imminens, se laissant com- » plaisamment embrasser en front par un colosse, » quand elle n'avait pas à reculer d'un pas; car » sur ses derrières et sur son flanc elle n'avait » que des abîmes, etc., etc. »

De-là, l'Empereur est arrivé naturellement à parler de son fils. « Quelle éducation lui don- » nera-t-on, disait-il? De quels principes nour- » rira-t-on son enfance? Et s'il allait avoir la » tête faible! s'il allait tenir des.....! Si » on allait lui inspirer l'horreur de son père! » Cette idée fait frémir! observait-il douloureu- » sement. Et pourtant quel pourrait-être le con- » tre-poison à tout cela? Il ne saurait y avoir » désormais d'intermédiaire sûr, de tradition » fidèle entre lui et moi? Tout au plus un jour » mes mémoires et peut-être aussi votre journal. » Mais encore pour surmonter le pli, les impul- » sions de l'enfance; pour vaincre les vices de » l'entourage, faut-il déjà une certaine capacité,

» une certaine force de tête, un jugement tran-
» chant, décisif, et tout cela est-il donc si com-
» mun !..... » Et il avait l'air profondément affecté. « Mais parlons plutôt d'autre chose, a-t-il » prononcé fortement. » Et il n'a parlé de rien.

Nous nous sommes mis au travail. Après quelques heures, le Grand-Maréchal m'a remplacé.

En sortant à son tour de chez l'Empereur, il m'a dit que j'étais demandé de nouveau pour traduire un gros paquet du Gouverneur. Mes yeux, qui se perdent tout à fait, m'ont forcé d'aller employer ceux de M. de Montholon.

En voici le contenu : 1° Une partie des nouvelles restrictions qu'on nous impose, dans lesquelles l'Empereur est traité d'une manière qu'on pourrait appeler curieuse dans l'excès de l'indécence et de l'outrage ; allant jusqu'à lui prescrire la nature et l'étendue des paroles qu'on lui permet. Le croira-t-on jamais !..... les pièces feront foi. (Voyez quelques lignes plus loin à la fin du jour.)

2° La forme de la déclaration qu'on présente à notre signature. Le tout respire, du reste, les vexations les plus arbitraires et les plus inutiles,

assaisonnées de tout ce que peut dicter la vengeance armée du pouvoir.

3° Enfin une lettre du Gouverneur au Grand-Maréchal, calquée sur la note présentée par le colonel Reade, dont je fis lecture à l'Empereur, et que le colonel ne voulut pas laisser; j'en ai fait mention plus haut. Toutefois, certains points très-essentiels étaient ici très-habilement supprimés ou modifiés; l'Empereur a souvent remarqué que c'était là un des talens spéciaux du Gouverneur. Je vais consigner ici ce qui m'en était resté. Bien que le résultat d'une simple lecture, et traduite à mesure à l'Empereur, j'oserais néanmoins en garantir l'exactitude.

« Les Français qui désireraient demeurer auprès du général Bonaparte, étaient astreints à signer la formule littérale qui leur serait présentée, et par laquelle ils se soumettaient à toutes les restrictions que l'on imposerait au général. Cette obligation devait être regardée comme perpétuelle. Ceux qui s'y refuseraient seraient envoyés au Cap de Bonne-Espérance; la suite du général devait être réduite de quatre personnes. Ceux qui demeureraient, seraient, comme

s'ils étaient nés Anglais, assujétis aux lois faites pour garantir la réclusion du général Bonaparte, c'est-à-dire la peine de mort en cas qu'on se prêtât à son évasion. Chacun des Français qui se permettrait des injures, des réflexions, ou une mauvaise conduite envers le Gouverneur ou le gouvernement, serait sur-le-champ expédié au Cap de Bonne-Espérance, d'où il ne lui serait fourni aucun moyen de retourner en Europe; le tout, dans ce cas, devant être *à ses frais.* »

Pendant le dîner et la plus grande partie du soir, ces pièces ont été le sujet de la conversation. L'article de la lettre du Gouverneur transmettant les instructions des ministres, et portant que ceux de nous qui manqueraient d'égards pour le Gouverneur ou se montreraient autrement répréhensibles, seraient envoyés au Cap et de là en Europe; et que, dans ce cas, on y insistait fortement, ce serait *à nos frais*, nous a fort réjouis. Comme nous nous égayions beaucoup sur cette tournure, l'Empereur a dit : » Je conçois que ce genre de menace vous étonne » et vous paraisse ridicule; mais il est des plus » simples pour lord Bathurst, et je suis sûr qu'il

» n'imagine pas de plus terrible punition au » monde. Voilà les mœurs de la boutique.

L'Empereur a fini la soirée en nous lisant Adelaïde Duguesclin. Il y a une belle tirade sur les Bourbons; l'Empereur, après l'avoir lue, a dit: « Ne s'était-on pas avisé, au temps de ma » puissance, de la supprimer au théâtre, crai- » gnant qu'elle ne me blessât. Le hasard me le » fit savoir, et j'ordonnai de la rétablir. C'était » ainsi qu'il en était d'une foule de choses. On » a mis souvent bien de la gaucherie à vouloir » me servir ou m'être agréable. »

N. B. Nous transcrivons ici les restrictions mentionnées quelques lignes plus haut. Elles sont curieuses de leur nature, et serviront plus que beaucoup de raisonnemens à donner une idée juste de notre situation; mais ce qui achève de donner du prix à cette pièce, c'est que les observations qui accompagnent chaque article sont de Napoléon lui-même.

RESTRICTIONS DE SIR H. LOWE,

Communiquées à Longwood, le 19 octobre 1816; mais qu'il avait déjà mises à exécution par différens ordres secrets, depuis le mois d'août précédent, et qu'il ne communiqua jamais aux officiers anglais de service, honteux sans doute de leur contenu.

TEXTE DES RESTRICTIONS. « 1°. Longwood avec » la route par Hut's-gate, le long de la montagne » jusqu'au poste des Signaux, près d'*Alarm-* » *House*, sera établie comme limite. »

OBSERVATION. Le prédécesseur de sir Hudson Lowe avait étendu la ligne des limites sur les sommets des montagnes; mais s'étant aperçu, une quinzaine de jours après, qu'en déplaçant un peu le poste des soldats, il comprendrait dans les limites la maison et le jardin du secrétaire-général Brooke, il se hâta de faire ce changement.

A environ quatre-vingts toises de la route est le jardin de Corbett, où sont huit ou dix chênes qui donnent un peu d'ombrage; on y trouve une fontaine et quelque fraîcheur*. Par les nouvelles

* Le lieu décrit ici par Napoléon est précisément son tombeau ! ! !

restrictions, en ne permettant plus que la grande route, on a substitué une simple ligne à une surface, et on a exclu des limites la maison du secrétaire, et le jardin Corbett.

« 2°. Des sentinelles marqueront les limites » que personne ne pourra traverser pour appro- » cher de la maison de Longwood, ou de son » jardin, sans la permission du Gouverneur. »

OBSERVATION. D'après les premiers réglemens auxquels était soumis notre établissement dans cette île, et que le Gouvernement anglais a approuvés, voici comment on venait à Longwood. Le Gouverneur, l'Amiral, le Colonel commandant le régiment et le camp, les deux membres du conseil de la compagnie des Indes, et le secrétaire-général, qui étaient les principales autorités de l'île, pouvaient traverser la ligne des sentinelles sans aucune passe ou permission de qui que ce soit. Les habitans devaient avoir une permission du Gouverneur; les marins, de leur amiral; les soldats, de leur colonel; et enfin, les habitans, les marins, les officiers, pouvaient tous venir avec une permission du comte Bertrand, lorsque l'Empereur les faisait

demander. Cet arrangement, qui subsista huit mois, n'eut aucun inconvénient : par le réglement actuel, qui est en force depuis le mois d'août, mais qui n'a été communiqué que par cet article, nous sommes gardés au secret, sans que nous ayons aucun commerce avec les habitans : ces derniers, les officiers et les marins répugnent également à l'idée d'avoir à aller demander au Gouverneur la permission de se rendre à Longwood, et d'avoir à subir un interrogatoire sur le motif qui les y fait aller. Les étrangers, soit officiers, soit fonctionnaires, venant des Indes, qui touchaient cette île, et qui désiraient voir l'Empereur, se présentaient ordinairement chez le comte Bertrand, qui leur disait le jour et l'heure où ils seraient reçus. Durant leur séjour dans l'île, ils étaient regardés comme citoyens; et avec des permissions du comte Bertrand, ils pouvaient, lorsque cela leur plaisait, venir visiter Longwood; et encore une fois, cet arrangement subsista huit mois sans qu'il en résultât aucun inconvénient. S'il arrivait quelques étrangers qui attiraient les soupçons du Gouverneur, il pouvait aussitôt défendre leur

débarquement ou les empêcher de passer le premier poste. Enfin le Gouverneur, par le rapport des sentinelles, savait tous les jours le nom des personnes qui étaient venues à Longwood; mais lorsque tout cela fut changé dans le mois d'août, le Gouverneur essaya de nous imposer l'obligation de recevoir les étrangers auxquels il voulait être agréable, de les recevoir le jour qu'il lui plairait. C'était le comble de l'outrage!!! L'Empereur fut obligé de déclarer qu'il ne verrait plus personne, et il termina ainsi toutes ces insultes.

« 3°. La route à la gauche de Hut's-gate qui » retourne par *Woodridge* à Longwood n'ayant » jamais été fréquentée par le général Bonaparte » depuis l'arrivée du Gouverneur, le poste qui » l'observait sera en grande partie retiré. Cepen- » dant, toutes les fois qu'il voudrait aller à cheval » dans cette direction, en prévenant l'officier à » temps, il n'éprouvera aucun obstacle. »

Observation. Dans la première observation on a prouvé que les limites avaient été réduites de ce côté; ici elles sont bien plus réduites encore. C'est une étrange manière de raisonner

que de prendre cette décision, sous le prétexte que la vallée n'a pas été fréquentée pendant six mois. Il est vrai que depuis plusieurs mois Napoléon, tourmenté par les vexations du commandant, n'est point sorti. De plus, une partie de la vallée n'est point praticable en temps de pluie ; dans l'autre partie on a formé un camp. Cependant lord Bathurst dit dans son discours au parlement. « Que cette route n'avait été défen» due que lorsqu'on s'aperçut qu'il (le général » Bonaparte) avait abusé de la confiance qu'on » avait en lui pour essayer de corrompre les ha» bitans. » Mais ici il est en contradiction avec sir Hudson Lowe. L'offre que l'on fait de se promener dans cette vallée lorsqu'on le désirerait est évidemment illusoire ; les détails ordonnés pour l'exécution la rendent impossible. Cette offre n'a pu être et n'a pas été accomplie. En perdant cette promenade, il est devenu impossible d'aller dans le jardin de miss Mason, où se trouvent quelques grands arbres qui donnent de l'ombre. De sorte qu'il n'y a plus un point dans les limites où les détenus peuvent se promener, où ils puissent trouver un peu d'ombre et une

fontaine. Dans le reste de l'enceinte on a placé des sentinelles. Sous prétexte de mal entendu dans les ordres ou autrement, toute personne peut être arrêtée, et cela est arrivé plusieurs fois aux officiers français.

« 4°. S'il (le général Bonaparte) voulait prolonger sa promenade dans quelque autre direction, un officier de l'état-major du Gouverneur (s'il en est informé à temps), sera prêt à l'accompagner. Si le temps manquait, l'officier de service à Longwood le remplacerait. »

» L'officier qui le surveille a ordre de ne point » l'approcher, à moins qu'il ne soit demandé, et » de ne jamais surveiller sa promenade, excepté » pour ce que lui commande son service, c'est-à-» dire de veiller à tout ce qui pourrait dans ces » promenades s'écarter des règles établies, et de » l'en avertir respectueusement. »

Observation. Ceci est inutile, l'Empereur ne sortira pas tant qu'il verra le désir de le soumettre à une inspection directe et publique. En outre, les officiers de l'état-major ont ordre de faire un rapport de tout ce que les Français peuvent avoir dit en conversation avec eux. Ceci

fournit des occasions à la calomnie. Plusieurs officiers ont refusé de jouer ce rôle honteux, et ont déclaré qu'ils n'étaient point des espions, pour répéter les conversations qu'on pouvait avoir avec eux dans l'intimité d'une promenade.

« 5° Les réglemens déjà en force pour empêcher » les communications avec qui que ce soit, sans » la permission du Gouverneur, doivent être stric- » tement exécutés. En conséquence, il est requis » du général Bonaparte qu'il s'abstienne d'entrer » dans aucune maison, ou d'engager aucune con- » versation avec les personnes qu'il pourrait ren- » contrer (excepté ce que demande les saluta- » tions et les politesses ordinaires qu'il aurait à » rendre), à moins que ce ne soit en présence » d'un officier anglais. »

Observation. Jusqu'ici cet excès d'outrage avait été éludé. L'Empereur ne reconnaît, ni dans le Gouverneur, ni dans ses agens, le droit de lui rien imposer; mais quel est l'objet de cet article? D'insulter le caractère des détenus et de les avilir!!! de chercher à faire naître des querelles avec les sentinelles. L'enceinte est moralement annullée, puisqu'on ne peut parler à per-

sonne, ni entrer dans aucune maison. Ceci est si extraordinaire, qu'on est obligé de croire, ce que plusieurs personnes soupçonnaient déjà, que sir Hudson Lowe est quelquefois sujet à des *vertiges*.

« 6° Les personnes qui, avec le consentement » du général Bonaparte, peuvent toujours rece- » voir du Gouverneur des permissions pour le » visiter, ne peuvent, malgré ces permissions, » communiquer avec aucune autre personne de » sa suite, à moins que ce ne soit spécialement » exprimé dans ces permissions. »

Observation. Ceci est également inutile, personne n'a été reçu depuis que le commandant actuel a renversé ce qu'avait établi son prédécesseur; cependant il résulte de cette restriction, que si Napoléon devait recevoir un étranger, comme aucun de ses officiers ne pourrait être présent, ni aucun de ses domestiques faire son service, il serait obligé d'ouvrir lui-même les portes; et que, comme il n'entend pas l'Anglais, si la personne admise ne parlait pas Français, il s'en suivrait que la conversation demeurerait

muette, et l'entrevue réduite à une pure exhibition.

« 7° Au coucher du soleil, l'enceinte du jardin, » autour de Longwood, sera regardée comme » étant les limites; à cette heure, des sentinelles » seront placées à l'entour; mais de manière à » ne pas incommoder le général Bonaparte en » observant sa personne, s'il voulait continuer sa » promenade dans le jardin après cette époque. » Les sentinelles seront portées, pendant la nuit, » à toucher la maison, comme cela se pratiquait » auparavant; et l'admission sera interdite, jus- » qu'à ce que les sentinelles soient retirées le » lendemain matin, de la maison et du jardin.

Observation. Pendant les grandes chaleurs, le seul moment où l'on puisse se promener est le coucher du soleil. Pour ne point se rencontrer avec les sentinelles, il faudra rentrer dans la maison, quoiqu'il fasse encore plein jour, et pourtant il aura été impossible de sortir tout le temps qu'il aura fait du soleil, cet endroit étant privé d'ombre, d'eau, de verdure ou de fraîcheur. Selon cette nouvelle restriction, on ne peut sortir le

soir; l'Empereur ne peut prendre aucun exercice à cheval; il est dans une petite maison tout à fait insuffisante, mal construite et malsaine; il y manque même de l'eau; on ne perd aucune occasion de lui faire éprouver un manque d'égards. Sa constitution quoique robuste, en est extrêmement attaquée.

« 8° Toute lettre pour Longwood sera mise par » le gouvernement sous une enveloppe cachetée » et envoyée à l'officier de service, pour être » délivrée, cachetée, à l'officier de la suite du » général Bonaparte auquel elle est adressée, » lequel, par ce moyen, sera assuré que per- » sonne, autre que le Gouverneur, n'en connaît » le contenu.

» De la même manière, toute lettre des per- » sonnes de Longwood doit être délivrée à l'of- » ficier de service, mise sous une seconde enve- » loppe cachetée, et adressée au Gouverneur, ce » qui assurera que personne, autre que lui, n'en » connaîtra le contenu.

» Aucune lettre ne doit être écrite ou envoyée, » aucune communication de quelque espèce

» qu'elle soit ne doit être faite, excepté en la » manière sus-mentionnée. On ne peut avoir au- » cune correspondance dans l'île, excepté pour » les communications qui sont indispensables à » faire au pourvoyeur. Les notes qui les contien- » draient doivent être données ouvertes à l'offi- » cier de garde, qui sera chargé de les faire par- » venir.

» Les restrictions sus-mentionnées commen- » ceront à s'observer le dix du courant. Sainte- » Hélène, 9 octobre 1816. H. Lowe. »

Observation. Ceci ne regarde pas l'Empereur, qui n'écrit, ni ne reçoit de lettres; en conséquence on ne demande qu'une explication. Regarderait-on comme un délit ce que ses officiers pourraient écrire dans des lettres confidentielles à leurs connaissances? ou, lorsque ceux qui doivent lire ces lettres se seront convaincus que leur contenu ne renferme rien de contraire à la sûreté de l'Etat ou à sa politique, oublieraient-ils le contenu de ces lettres, de manière à ce qu'elles ne soient jamais le sujet de conversations ou d'abus !!!

S'il n'en était ainsi, toute correspondance doit être considérée comme défendue. La saisie commise sur la personne du comte Las Cases, justifie amplement cette observation.

Le but de cet article, comme l'a prouvé l'inquisition exercée dans toute l'île, est que les papiers-nouvelles n'informent pas l'Europe de la conduite criminelle que l'on suit ici. On se donnera bien de la peine pour obtenir ce résultat. Il eût été bien plus simple de se conduire de manière à n'avoir rien à cacher. On alla bien plus loin dans une lettre datée du 1er juillet 1816, adressée au comte Bertrand. On défendit même des communications verbales avec les habitans. C'est le délire de la passion et de la haine, ou plutôt une preuve manifeste de folie. Ce réglement est un léger exemple de toutes les vexations qui font l'occupation journalière du Gouverneur actuel. Que lord Bathurst dise maintenant que sir H. Lowe n'a fait aucune restriction; que la correspondance du ministère a été entièrement à l'avantage des personnes détenues; que le seul objet a été la sûreté de la détention. En proie à un traitement aussi absurde et aussi ignoble, l'Em-

pereur n'est point sorti depuis plusieurs mois. Tous les gens de l'art peuvent prédire qu'il succombera à ce genre de vie. C'est une manière de l'assassiner aussi certaine et plus barbare que le fer et le poison. (*Quelle horrible prophétie !*)

RÉSUMÉ

DE

JUILLET, AOUT, SEPTEMBRE, OCTOBRE.

De l'ouvrage de M. O'Meara; procès qui lui est intenté en ce moment par sir Hudson Lowe.— Quelques mots en défense du Mémorial.

Le résumé habituel ne saurait être long désormais ; trois phrases, à la rigueur, pourraient suffire :

Tourmens au comble.

Réclusion absolue.

Destruction infaillible.

Le reste de la vie de Napoléon ne sera plus qu'une cruelle et longue agonie.

On a vu que l'arrivée du nouveau Gouverneur avait été pour nous le signal d'une sinistre existence. Peu de jours avaient suffi pour dérouler ses dispositions malfaisantes. Bientôt les tourmens, les outrages dont il se dit l'intermédiaire, ou qu'il créa lui-même, furent au comble : il frappa de terreur les habitans à notre égard; il accumula sur nous les vexations les plus ridi-

cules; il nous défendit d'écrire, sans le lui avoir communiqué, à ceux même auxquels il ne nous interdisait pas de parler librement; il invita à dîner chez lui le *général Bonaparte* pour le faire voir à une dame de distinction qui s'y trouvait en passant; il arrêta lui-même un de nos domestiques, etc.

Il produit une dépêche à l'aide de laquelle il veut forcer l'Empereur à descendre, disait Napoléon, dans la fange de ses besoins, pour les discuter vis-à-vis de lui; il le harcelle pour fournir un argent qu'il n'a pas, et le conduit, à force de réductions sur le strict nécessaire, à briser et vendre son argenterie, dont lui, Gouverneur, fixe d'autorité le taux et l'acheteur. Il nous taxe ridiculement à une bouteille de vin par tête, l'Empereur compris !.... « Il marchande notre » existence; il m'envie l'air que je respire, disait » l'Empereur, » et ce qu'il nous envoie pour notre subsistance se trouve parfois et souvent de telle nature que nous sommes réduits à en emprunter au camp voisin ! ! ! etc.

Il tend un piége à Napoléon, se faisant une joie de l'espoir de lui transmettre, en personne

et avec pompe, une communication qu'il appelle ministérielle, et qui se trouve tellement brutale qu'il refuse d'en laisser copie. Il signifie à l'Empereur les réglemens les plus extravagans ; il resserre capricieusement et ironiquement son enceinte habituelle, lui prescrit la trace de ses pas, et va jusqu'à lui vouloir fixer la nature de ses conversations et l'étendue de ses paroles ; il creuse des fossés autour de nous, nous entoure de palissades, élève des redoutes ; il nous oblige, pour pouvoir demeurer auprès de l'Empereur, à signer individuellement que nous nous soumettons à toutes ces choses ; il se sert de nos propres mains pour le dégrader, en nous forçant de le qualifier simplement *Bonaparte*, sous peine de nous arracher immédiatement d'auprès de lui, et de nous déporter sur-le-champ ! etc.

L'Empereur, poussé à bout par d'aussi ignobles traitemens et d'aussi gratuites méchancetés, s'en explique sans réserve vis-à-vis de sir Hudson Lowe lui-même. Ses paroles ne ménagent plus rien ; il se délivre pour toujours de son odieuse vue, et prononce qu'il ne le reverra jamais. « Le plus mauvais procédé des ministres

» anglais n'est plus désormais de m'avoir envoyé » ici, lui a-t-il dit; mais bien de m'avoir placé » dans vos mains..... Je me plaignais de l'Amiral » votre prédécesseur; mais du moins il avait un » cœur!..... Vous déshonorez votre nation, et » votre nom restera une flétrissure!..... Ce Gou- » verneur n'a rien d'anglais, nous répétait-il sou- » vent, ce n'est qu'un mauvais sbire de Sicile.... » Je me plaignais d'abord qu'on m'eût envoyé » un geolier; mais aujourd'hui je prononce que » c'est un bourreau...., etc., etc., etc. »

Je consacre ces mots et je pourrais en consacrer bien d'autres, quelque peu bienséans qu'ils puissent être, 1°. Parce que je les ai entendus; 2°. Parce que Napoléon les a dits à sir Hudson Lowe lui-même, ou les lui a fait transmettre; 3°. Enfin, parce qu'ils ont été mérités, tant ce Gouverneur, au grand scandale des Anglais même, qui, sur les lieux, en témoignaient leur profond dégoût, a abusé arbitrairement, oppressivement et brutalement d'un pouvoir qu'il avait à exercer au nom d'une nation si éminemment recommandable par tout le globe; au nom d'un prince si généralement considéré en Europe,

enfin au nom d'un ministère au sein duquel se trouvaient encore quelques gens d'honneur, personnellement connus par leur modération et leurs belles manières.

Les attaques sur Napoléon étaient incessantes; les tourmens, de tous les instans. Il ne se passait pas de jour sans nouvelles blessures; et alors on put dire que se trouvait comme réalisé un des supplices de la fable.

Ah! si jamais, dans cette époque de deuil pour tant de cœurs généreux, le génie de l'Europe, celui de la vérité, celui de l'histoire se sont tournés même involontairement vers Sainte-Hélène sur le grand Napoléon, s'ils l'ont cherché dans cette île, dont ils pensaient qu'on eût dû s'efforcer du moins de faire son Élisée, qu'elle n'aura pas été leur indignation de l'apercevoir, dans l'auréole de tant d'actes immortels, cloué sur un roc à la façon de Prométhée et sous les griffes de son vautour se délectant aussi à le déchiqueter pièce à pièce! Oh! quelle infamie!... Quelle honte éternelle!

Dans cette période, la santé de l'Empereur a constamment et grandement décliné; ce corps,

cru si robuste, qui avait résisté à tant de travaux, qu'avaient épargné tant de fatigues, qu'avaient soutenu les victoires et la gloire, courbait désormais sous des infirmités que hâtait la méchanceté des hommes. C'était presque chaque jour quelque incommodité nouvelle, des ressentimens de fièvre, des fluxions violentes, des symptômes de scorbut, des rhumes continuels; les traits s'altéraient, la marche devenait pesante, les jambes se gonflaient, etc. Nos cœurs se déchiraient de le voir courir visiblement vers une destruction infaillible et prochaine; tous nos soins n'y pouvaient rien.

Il avait renoncé depuis long-temps au cheval, et finit par renoncer à peu près aussi à la calèche; même la simple promenade à pied devint rare, et il se trouva réduit, à peu de chose près, à la stricte réclusion de ses appartemens. Il ne s'occupait plus désormais d'un travail suivi et régulier; il ne nous dictait guère qu'à de longs intervalles et sur des sujets de pure fantaisie du moment. Il passait la plus grande partie du jour seul dans sa chambre occupé à feuilleter quelques livres, ou plutôt ne faisant rien. C'est à ceux qui

ont dignement jugé de toute la puissance de ses facultés, à apprécier la force d'âme qu'il lui fallait pour dévorer paisiblement la charge accablante d'un tel ennui, d'une aussi odieuse existence, car, vis-à-vis de nous, c'était toujours la même sérénité de visage, la même égalité de caractère, le même piquant, la même liberté d'esprit, parfois même de la gaité, de la plaisanterie; mais dans les détails de l'intimité, il était aisé de s'apercevoir qu'il n'y avait plus en lui ni préoccupation de l'avenir, ni méditation du passé, ni souciance du présent; il obéissait passivement désormais à la nature physique; et, dans l'entier dégoût de la vie, le terme en était peut-être en secret désiré. Tel était l'état des choses quand je fus enlevé de Longwood; car ce moment approche; il n'est pas loin.

Je n'ai point consigné dans le cours de mon recueil toutes les minutieuses circonstances de nos querelles avec le Gouverneur, non plus que les nombreuses notes officielles échangées entre nous. J'ai omis également les ignobles misères accumulées sur notre existence animale. Mon but n'était point d'écrire l'histoire de Longwood

et de ses douleurs, mais seulement de faire ressortir les nuances caractéristiques de Napoléon. Au surplus, si on en est curieux, on peut aller chercher tous ces détails dans la relation du docteur O'Méara. C'eût été petitesse à moi, l'un de ceux sur lesquels ils frappaient, que de trop m'y arrêter; mais chez le docteur, qui n'en était que le témoin, qui nous était étranger, qui était, on pourrait même dire, du parti adverse, ce soin de sa part et dans sa situation, ne peut, ne doit avoir été que le résultat d'une émotion profonde, d'une indignation généreuse qui honore son cœur.

J'apprends en ce moment que l'ex-Gouverneur de Sainte-Hélène l'attaque devant les tribunaux, en diffamation et en calomnie; je suis plein de vénération pour les juges des grands tribunaux d'Angleterre; parce que je sais comment ils se composent; toutefois, comment être sûr aujourd'hui d'un résultat? Car, dans la malheureuse crise politique de nos jours, il apparaît partout comme deux vérités à la fois; or, la bonne pour chacun est celle qu'on porte dans le cœur; car bien qu'on en dise, on ne saurait

se mentir à soi-même, et ce sera à tout événement, sans doute, la consolation du docteur O'Méara; car, je dois déclarer ici que tout ce que je trouve à cet égard dans son ouvrage, et qui a pu être à ma connaissance lorsque j'étais sur les lieux, est de la plus stricte vérité, d'où je dois naturellement conclure, par analogie, qu'il en est de même, sans doute, de tout ce que je n'ai pas vu, ce qui se prolonge de dix-huit mois au-delà. Aussi, je n'hésite pas à prononcer que je le tiens pour tel dans mon âme et conscience.

Précisément au moment où j'écris, je reçois de sir Hudson Lowe des extraits de lettres qu'il me dit avoir reçues confidentiellement, dans les temps, du docteur O'Méara, lequel, me fait-il observer, s'exprimait très-improprement à mon égard, et lui faisait des rapports secrets à mon sujet. Quelle a pu être en cela l'intention de sir Hudson Lowe vis-à-vis-de moi? Aux termes où nous en sommes, ce ne saurait être un intérêt bien tendre. Aurait-il espéré me prouver que M. O' Méara était son espion auprès de nous? Aurait-il pensé m'indisposer assez pour altérer

la nature et la force de mes témoignages en faveur de son adversaire. Mais, au demeurant, ces lettres sont-elles bien entières? Ne sont elles pas tronquées à la façon de Ste.-Hélène? Et encore, leur sens serait-il plein, réel, en quoi devraient-elles me fâcher? Quels droits, quels titres avais-je dans ce temps sur O'Méara? Il est bien vrai que plus tard, à son retour en Europe, le voyant poursuivi, persécuté, puni pour l'humanité dont il avait usé envers Napoléon, je lui en ai exprimé la plus vive reconnaissance, et je lui ai écrit que si l'injustice venait à le forcer de quitter son pays, il devenait libre, à son gré, de venir prendre place dans ma famille; que je partagerais avec lui. Mais à Ste.-Hélène je le connaissais à peine; je ne crois pas lui avoir adressé la parole dix fois durant tout mon séjour à Longwood. Je le considérais comme m'étant opposé de nation, d'opinion, d'intérêts : voilà quels étaient mes rapports avec M. O'Méara. Il était donc entièrement libre à mon égard; il demeurait maître d'écrire alors ce qu'il lui plaïsait, sans que cela pût influer sur l'opinion qu'il m'a inspirée depuis. Que sir Hudson Lowe prétende insinuer aujourd'hui

que le docteur était deux et trois fois espion dans le même temps, savoir : pour le gouvernement, pour Napoléon et pour lui, sir Hudson Lowe ; cela détruirait-il la vérité, l'authenticité des faits exposés dans son livre? Au contraire ; et duquel des trois corrupteurs gagnerait-il le salaire en révélant ces faits au public? Napoléon n'est plus ; le docteur n'a rien à en attendre ; et il s'est fait des deux autres, par sa publication, d'ardens persécuteurs, qui lui ont ravi ses emplois, et menacent son repos ; c'est que son véritable crime, à leurs yeux, est le zèle importun d'un ami de la bienséance et des lois, qui révolté d'inconvenantes et ignobles vexations, en a signalé les vrais auteurs pour en disculper son pays : voilà la chose. Je n'ai donc vu dans la communication si tardive des lettres confidentielles que vient de m'adresser sir Hudson Lowe, au moment même de son procès avec le docteur, qu'une espèce de délation intéressée, que chacun qualifiera comme il l'entendra. Je n'en ai pas même accusé réception ; j'ai bien moins songé encore à m'en plaindre.

Mais puisque j'en suis à M. O' Méara et à son

ouvrage ; qu'il se trouve avoir tenu aussi un journal vers le même temps que moi, dans le même lieu et sur les mêmes sujets, je ferai observer que c'est assurément une circonstance bien heureuse pour l'authenticité des récits que le concours singulier de deux narrateurs qui, de position, de nation, d'opinion différentes, sans rapport entre eux, relatent des faits qu'ils ont puisés à la même source. Il devient curieux de les opposer l'un à l'autre. O' Méara est traduit chez nous, qu'on parcoure, qu'on compare les deux productions. Si l'on fait la part du génie des deux langues, des préjugés nationaux réciproques, de la différence de position des deux narrateurs, que présente la masse des deux récits? Une similitude parfaite; car les légères différences sont même, en quelque sorte, la garantie de chacun, en ce qu'elles sont inévitables; où a-t-on jamais vu deux hommes écrivant ce dont ils ont été témoins, ne pas différer? Et que d'innocentes infidélités, d'ailleurs, n'avons-nous pas dû involontairement commettre en essayant de répéter de pures conversations prises au vol! Toutefois, je ne terminerai pas sans arrêter le

lecteur sur une circonstance qui m'a frappé moi-même en lisant O'Méara; c'est que les conversations de Napoléon portent précisément avec elles le caractère de la position des deux personnes avec lesquelles il s'entretenait : tous les objets importans, chez O'Méara, sont beaucoup plus développés, plus suivis; c'est que Napoléon parlait à quelqu'un à qui il croyait devoir apprendre; chez moi, au contraire, ils sont presque toujours en sommaires; c'est que l'Empereur s'exprimait alors devant celui qu'il supposait savoir. Au surplus, les récits du docteur ont eu un succès prodigieux en Angleterre; c'est que le sujet était riche, l'intention louable, le but moral! En voilà assez pour faire fortune.

Pour moi, de mon côté, j'avance dans mon entreprise; déjà j'en entrevois le terme, et je dois des actions de grâce pour le bon accueil aussi dont jusqu'ici je me vois accompagné. Je me suis cru un devoir, et me suis voué à le remplir, non à demi, mais en conscience. Ayant à essayer de peindre l'homme des prodiges, non par mes faibles couleurs, mais à l'aide de ses propres paroles, de ses propres gestes, j'ai dû m'attacher

surtout à demeurer minutieusement vrai, scrupuleusement fidèle, et j'espère qu'après m'avoir lu, on me rendra la justice d'avouer que, pour y parvenir, j'ai fait abnégation de tout système, de toutes opinions, de tous partis, de toutes liaisons; j'ai heurté des sentimens individuels; je ne me suis point arrêté devant les plus hauts personnages, ni les plus hautes considérations. D'un autre côté, je ne me suis point dissimulé aucun des graves inconvéniens d'une telle marche, ni les nombreux chagrins qu'elle pouvait me créer: j'avais à craindre, ainsi qu'il n'arrive que trop souvent à l'impartiale vérité, de déplaire à tous, et de déchaîner bien des voix; l'autorité aussi, interprétant mal mes intentions sur un sujet si voisin encore de nos grands événemens, pouvait s'irriter, et j'avais à craindre d'être traduit devant les magistrats; de là, peut-être, condamnation, amende, confiscation, prison. Il est bien vrai que j'aurais pu alléger mes embarras, et m'y rendre en quelque sorte étranger en donnant ou en vendant mon manuscrit en France ou au dehors; mais aurais-je rempli mon but, et en dépit de toute condition de ma part, eût-on

manqué de réalités ou de prétextes pour dénaturer ou mutiler ce recueil, dont tout le mérite repose dans son intégrité? Aussi, tenant à ce qu'il ne subît aucune altération, et voulant demeurer maître jusqu'au dernier instant, de la dernière ligne, à tous les autres inconvéniens, j'ai ajouté encore la chance d'une lésion dans ma fortune, en le publiant à mes risques et périls. D'Angleterre et d'Allemagne on m'a fait offrir un haut prix des portions que les circonstances devaient me forcer, supposait-on, de ne pas publier en France. J'ai répondu que rien n'avait été réservé. Il n'était pas dans ma nature de laisser publier au-dehors, sous mon nom, ce que je n'aurais pas osé publier au-dedans sous les lois du pays, quelque difficiles, quelque sévères qu'elles pussent me paraître. Du reste, en dépit de toutes inquiétudes, je n'ai jusqu'ici qu'à m'applaudir tout à fait de la marche que j'ai cru devoir suivre. Les témoignages les plus flatteurs me sont arrivés de tout côté, et la loi est demeurée silencieuse; peut-être même pourrait-elle me savoir quelque gré, dans nos temps de passion, de n'avoir pas désespéré de son impassibilité sur un sujet aussi

délicat, et de l'avoir mise à même d'en fournir une preuve aussi décisive. Pour moi, j'en demeure fier pour elle; grâces lui soient rendues.

Je n'ai prétendu être ni apologiste, ni panégiriste; mais j'ai voulu mettre chacun à même de le devenir à son gré, d'après sa propre conviction et ses propres sentimens; et c'est ce qui m'a fait conserver, dans l'ensemble du recueil, jusqu'aux plus petites minuties, afin que chacun pût demeurer frappé par ce caractère de vérité qui naît de la contexture même des choses. Je n'en ai omis que les anecdotes personnelles ou les épithètes qui, se trouvant étrangères à mon objet, n'eussent été que gratuitement désobligeantes, et malheureusement beaucoup trop encore m'ont échappé. Hors d'état de pouvoir m'occuper avec beaucoup de réflexion, me hâtant avec précipitation, dans la crainte de ne pas atteindre la fin, entraîné par le but principal, je n'ai pu soigner suffisamment tous les accessoires. Aujourd'hui, quand on me relit les volumes publiés, je suis frappé de retrouver ce que j'aurais voulu, ce que même parfois je crois avoir effacé. Ma situation peut expliquer ces

négligences, ainsi qu'un grand nombre d'irrégularités typographiques, et plaider tant soit peu pour elles ; c'est qu'entre le public et moi il n'aura guère existé d'autres intermédiaires qu'un copiste et le prote : voilà l'inconvénient de ma solitude absolue ; sans conseils, sans avis, sans révisions. Mais, sera-t-on tenté de me dire peut-être, pourquoi n'avoir pas eu recours à tant de personnages dont la bienveillance, les lumières et la connaissance de la matière même eussent pu vous être d'un aussi grand service? Voici ma réponse : Où a-t-on vu s'accorder en toutes choses deux témoins d'un même fait? Il n'eût donc pas été deux de mes articles que chacun n'eût prétendu redresser en quelque chose à sa façon. Or, si j'avais cédé, les véritables paroles, les opinions, les jugemens erronés ou non de Napoléon eussent bientôt disparu tout à fait; et alors qu'eussé-je produit? Un livre refait à Paris. Si, au contraire, je m'étais obstiné à résister, on connaît les hommes sur ce point, j'eusse fort désobligé, et l'on ne m'eût point pardonné d'avoir demandé des avis pour ne point les suivre.

Mais, pourra-t-on me dire encore, que n'at-

tendiez-vous, à l'exemple de tous les auteurs de mémoires, qui généralement ne leur laissent voir le jour qu'après leur mort, afin d'éviter les inconvéniens auxquels vous vous êtes exposé. Quoi! Que j'attendisse? Et le devoir auquel je me croyais tenu, comment se serait-il rempli? Et mon intention de procurer des jouissances à ceux qui ont aimé; de forcer à l'estime ceux qui sont demeurés ennemis, que serait-elle devenue? Quoi! une foule de tous rangs, de toutes professions, de tous emplois, moi, tout le premier, qui l'avons servi avec orgueil et sincérité, qui l'avons aimé avec admiration, qui nous sommes enivrés de bonne foi de la gloire, de la splendeur, de la prospérité dont il rassasiait le pays, nous l'entendrions froidement calomnier chaque jour, nous nous sentirions à chaque instant injuriés dans sa personne! et je possédais les moyens victorieux de répondre, et j'aurais gardé le silence! et j'aurais attendu!... Et pour quelques légères considérations, j'aurais privé les contemporains avides! Non. Et aussi bien le public se montrait-il vivement impatient; il attendait et demandait des compagnons de

Napoléon, qu'ils lui fissent connaître ce qu'ils avaient recueilli de ses paroles ou lu dans sa pensée : or, la tenue de mon journal me rendait le mieux situé; je me suis trouvé le plus tôt prêt, et je me suis hâté, à la voix de tous, d'accomplir ce devoir. Du reste, quoi qu'il pût m'arriver désormais, j'en tiens déjà la plus douce récompense dans les témoignages, les vœux, la sympathie qui me sont déjà parvenus, dans l'espèce de reconnaissance même dont des cœurs généreux et vraiment hauts sont venus m'entretenir avec transport; il s'en est trouvé qui ont été même jusqu'à avouer qu'ils se seraient attendus à être mieux traités; d'autres que tout bonnement ils avaient à se plaindre; mais, disaient-ils, Napoléon a eu à se plaindre aussi de tant de monde! il devait être si malheureux sur son roc! Ne peut-il pas s'être laissé aller à de l'aigreur? car vous n'affirmez pas que ce qu'il dit est vrai, mais seulement qu'il l'a dit : or, si l'allégation en valait la peine, nous controverserions; si elle était fausse, nous la démentirions; et ils concluaient qu'ils noyaient de grand cœur leur mortification personnelle dans la satisfaction, bien

autrement générale, que devait causer tout ce que je faisais connaître sur celui dont ils avaient partagé les travaux, et auquel ils devaient leur fortune et leur gloire, etc., etc.

Toutefois, cela ne saurait me consoler tout à fait de la peine que j'aurais pu causer involontairement; car il n'est pas en moi de désobliger sciemment et gratuitement qui que ce soit; aussi, me suis-je efforcé d'y porter remède autant que possible dans la réimpression de l'ouvrage.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

TABLE RAISONNÉE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SIXIÈME VOLUME.

N. B. Les chiffres sont les numéros des pages. Ce signe (-) indique qu'il faut prendre le numéro qui suit.

Anglais. Soins et bienfaisance des Anglais envers les émigrés, 11. S'indignent des décrets de Berlin et de Milan. - N'étaient pas habitués à autant d'énergie, 46. Napoléon disait : « Les Anglais peuvent être tout « aujourd'hui, s'ils veulent se « réduire à rentrer dans leurs « vaisseaux, » 47.

Angleterre. L'Empereur disait qu'elle devait émanciper ses colonies pour alléger sa dette. - Détails. — Ne retire aucun bénéfice de l'Inde. - Ressource pour la haute aristocratie. — L'aristocratie anglaise veut bien gagner du terrain, mais non pas rétrograder d'un atôme. — Avait tout donné à ses alliés. — Ce qu'elle eût dû faire dans ses intérêts, 183. - Sa dette publique, ver rongeur, chaîne de tous ses embarras, 189. Trafique de tout : « Que ne se met-elle à vendre « de la liberté, disait Napo- « léon, 193. »

Autriche. Faute de sa politique. - Se laissait complaisamment embrasser en front par un colosse quand elle ne pouvait reculer, n'ayant que des abîmes sur ses derrières et sur son flanc, 417.

Bavière (*Roi de*). Témoignage de Napoléon à son sujet, 107.

Bertrand (*Grand-Maréchal*). Présenté pour la première fois à Napoléon à l'armée d'Italie. - Anecdote, 289.

Bessières (*Duc d'Istrie*). Le roi de Saxe lui fait élever un monument à l'endroit où il a été frappé, semblable et non loin de celui de Gustave-Adolphe, 116.

Castlereagh (*Lord*). Napoléon disait qu'il avait fait la paix comme s'il eût été vaincu, 112. A négligé le bien-être, la grandeur de l'Angleterre. - A plutôt été le *commis* des souverains du Continent que leur *associé*, 186. S'est fait l'homme de la sainte alliance, 189.

CATINAT (*Maréchal de France*). Opinion de l'Empereur, 81.

CHARLES XII. Ses excès, 253.

CODE. Napoléon n'aurait voulu d'autres lois que celles inscrites dans le code. - Fut suivi presqu'aussitôt de commentaires et de supplémens. - Paroles de Napoléon à ce sujet, 395.

CONDÉ (*le grand*). Paroles de Napoléon, 82.

CRESCENTINI. Reçoit la couronne de fer. - Anecdote, 411.

DARU (*le Comte*). L'Empereur le dit un homme d'une extrême probité, sûr et grand travailleur. - Anecdote, 101.

DECRÈS (*Duc*). L'Empereur citait son administration de la marine pour avoir été la plus régulière et la plus pure; il l'avait rendue un chef-d'œuvre, 322.

DESAIX (*Général*). Son arrivée à Marengo. - Conversation avec Napoléon, 87.

DROUOT (*Général*). Redressement à son sujet, *à la note*, 186.

ELBE (*Isle d'*). Historique du retour du 20 mars, 261.

ÉMIGRATION. Ressources des émigrés. - Leçons de mathématiques données par un prince du sang. — Anecdote, 399.

FATALISME. L'Empereur le disait une absurdité. - Ses raisonnemens, 390.

FEMMES. Du soin qu'elles mettent à cacher leur âge. - Anecdotes, 201.

FÉNÉLON. L'Empereur disait que sa Direction de conscience d'un Roi était une vraie rapsodie, 80.

FOX. L'Empereur disait que chez lui le cœur échauffait le génie, 195.

FRANÇAIS. L'Empereur disait que, de tous les peuples, les Français étaient les plus faciles à rendre et à maintenir les meilleurs soldats, 85.

HOLLANDAIS. L'Empereur les conquiert par son voyage d'Amsterdam, 163. - Au retour se dit devenu Hollandais - Leur éloge, 165.

HOMÈRE. Combat d'Ulysse et d'Irus. - Paroles de Napoléon, 414.

HUDSON LOWE. (*Gouverneur de Sainte-Hélène*). Renouvelle ses tracasseries sur la nourriture des captifs. - *Marchande* leur existence, 177. Leur fixe le vin à une bouteille par tête, l'Empereur compris, 260. - Défend de vendre leur argenterie à tout autre qu'à celui qu'il indiquerait, 296. Envoie une note officielle de la plus grande brutalité, 402. Met le Polonais aux arrêts, 416. Nouvelles restrictions. - Menace de renvoyer

chacun de nous, selon son caprice. - Observations de l'Empereur, 418, 422.

Inspecteurs aux revues. Leur utilité, 321.

Israélites. Calculs sur leur population en Egypte, 291.

Italie. Sa topographie dictée par l'Empereur, 298.

Jomini (*Général*). Redressement, 119.

Joubert (*Général*). Avait une haute vénération pour Napoléon. - L'avait pris pour modèle. - Sa mort. — Son portrait par Napoléon, 16.

Las Cases (*Le comte de*). L'Empereur lit son journal, s'en montre satisfait, 405. Etait celui des captifs dont le Gouverneur se plaignait davantage, 407. Offre à l'Empereur une somme qu'il avait en Angleterre, 413.

Louis XVI. Difficultés sans nombre que la fatalité avait accumulées sur ce prince infortuné. - La fatalité des Stuart n'a pas été plus malheureuse, 170.

Louis Bonaparte (*Ancien Roi de Hollande*). Portrait par Napoléon et opinion. - Sa mauvaise santé, 541. Lettre qu'il reçoit de Napoléon touchant le droit de faire grâce, 548.

Lucien. Analyse de son poëme de Charlemagne. - Sent tout à fait le sol sur lequel il fut composé, etc., 256. — Eût pu composer une bonne histoire d'Italie, eût fait un vrai présent au monde littéraire, 258.

Maintenon (*Mme de*). L'Empereur la disait la Bianca Capello du temps. - Ne revenait pas du mystère de son mariage, 99. Napoléon disait de ses lettres, que son style, sa grâce, la pureté de son langage le ravissaient. - Il les préférait à celles de Mme de Sévigné, 180.

Méneval (*le baron*). Ses attributions. - Affection de Napoléon. - Détails, 362.

Merlin (*le comte*). L'Empereur le dit fort érudit, sage, droit et honnête; un des vétérans de la vieille bonne cause, 395.

Ministères. L'Empereur disait l'administration de celui de la marine avoir été des plus pures et des plus régulières. - Celui de l'administration de la guerre au-dessus des forces d'un seul homme. - Ses intentions sur ce ministère. - Projetait 20 ou 25 arrondissemens militaires, 322. Grands services obtenus de celui du trésor et de la secrétairerie d'État, ministre-secrétaire d'Etat véritable lot des princes incapables, 327.

Moscou. Paroles de Napoléon sur l'incendie de Moscou. - Disait que les fictions de l'incendie de Troie n'égalèrent jamais celle de Moscou, 18. Description de Moscou et de son incendie, par le baron Larrey, 26.

Napoléon. Sur l'incendie de Moscou, 18. Ce qu'il eût fait si Moscou n'eût pas été brûlé. - La paix dans Moscou accomplissait et terminait ses opérations de guerre. - Aurait eu aussi son *congrès* et sa *sainte alliance*. — Devenait le médiateur naturel entre l'ancien et le nouvel ordre de choses, 22. Sa gloire eût été dans son équité. — Eût voulu un Code européen, une Cour de Cassation européenne, une même monnaie, les mêmes poids et mesures, les mêmes lois. - L'Europe n'eût été de la sorte qu'un même peuple, 23. Sa dictature eût fini, et le règne constitutionnel de son fils eût commencé. — L'eût associé à l'Empire. - Paris eût été la capitale du monde, et les Français l'envie des nations, 24. Ses loisirs eussent été employés à visiter lentement, avec l'impératrice, en vrai couple campagnard, tous les recoins de l'empire, semant de toutes parts les bienfaits et les monumens, 25. — Sa querelle maritime avec l'Angleterre, 46. Avait forcé les Américains à se battre contre les anglais, en attachant leurs intérêts à leurs droits, 47. Observations sur la bataille de Waterloo, 51. Se met en jugement devant tous les peuples, qui tous l'absolvent. - Les Français et les Italiens gémissent de son absence. - Emporte la reconnaissance des Polonais; jusqu'aux regrets tardifs et amers des Espagnols. - Disait l'Europe dans le plus grand danger : pouvait être à chaque instant innondée de Cosaques et de Tartares. « Et vous, Anglais, « disait-il, vous pleurerez votre « victoire de Waterloo, 79. — Fausses anecdotes attribuées à l'Empereur, 83. — Sur sa plus belle bataille. - En avait donné cinquante ou soixante, 84. Sur les meilleures troupes, 85. Disait qu'avec sa garde complette se serait fait fort de traverser toute l'Europe. Jamais on ne surpassera son armée d'Italie et d'Austerlitz, 85. — Tous les Français l'ont aimé depuis Collot-d'Herbois jusqu'au prince de Condé, mais à différentes époques, 87. Etait le soleil qui parcourait l'écliptique, 87. - Historique du retour d'Egypte en France, 90. Exemples bizarres de fortune en Egypte, 95. — Plaisante sur la parure des captives, 104. — Paroles remarquables sur la campagne de Saxe, en 1813. - Sera

le triomphe du courage inné dans la jeunesse française, etc. - N'avait eu à se plaindre d'aucun des princes ses alliés. - Un Français, à qui le sang français avait procuré une couronne, nous y donne le coup de grâce. - Paroles sur ses lieutenans et ses soldats. — Les hauts généraux n'en voulaient plus. - Avaient bu à la coupe des jouissances. — Eussent voulu être des maréchaux de Louis XV, 105. Sa grande faute, son erreur fondamentale, dans cette campagne, a été de croire à ses adversaires autant de jugement et de connaissances de leurs vrais intérêts qu'à lui-même, 111. — Trait de bienfaisance envers un fermier d'une petite île du Rhin, 160. Et en Hollande envers un batelier, 161. Conquert la faveur publique à Amsterdam. - N'y veut d'autre garde, que la garde d'honneur du pays, 163. Laisse les Hollandais ivres de sa personne. - Emporte lui-même des sentimens très-prononcés en leur faveur, 165. — Paroles remarquables sur les massacres du 2 septembre, 165. Ne pouvait, ni ne voulait être un roi de *la Jacquerie*. — Disait qu'il n'y avait jamais de révolution sociale sans terreur. — Une révolution est toujours un des plus grands maux qui puissent affliger la terre. — Le vrai bonheur social, dans l'usage paisible, dans l'harmonie des jouissances de chacun, 167. — Ses bourrades toujours calculées. - Avait été obligé de se créer une auréole de crainte, pour éviter, disait-il, qu'on lui eût mangé dans la main ou frappé sur l'épaule, 176. - « Que de coups la fortune et « les hommes ont amassés sur « ma tête : la plaie m'en cou- « vre les pores, » 179. — Son besoin irrésistible de mettre en marche le grand, de développer le beau, 181. — Paroles sur l'Angleterre, sa dette, ses colonies, 182. Ce qu'elle aurait dû se réserver à la paix. - Avait tout donné à ses alliés, 186. — Ennemi des emprunts publics. - Avait fixé le montant de la dette publique à 80 millions de rente, 191. Avait un trésor particulier. - Y puisait pour prêter à des maisons de banque, à des familles embarrassées. - Eût maintenu avec soin la caisse d'amortissement, et eût créé des caisses d'activité, 193. — Dit que la régénération moderne doit s'accomplir tôt ou tard; la combattre est la roche de Syziphe que les vieilles aristocraties tiennent élevée au-dessus de leurs têtes, 194. — « Fasse le ciel, disait-il que « la jeunesse d'aujourd'hui pro-

« fite de nos fautes, et qu'elle « se montre aussi sage, qu'elle « sera ardente, » 196. — Ses faveurs et ses grâces une vraie loterie, en dépit de toute sa bonne volonté, 199. — Opinion des salons sur sa personne, 199. — Combien les femmes tiennent à cacher leur âge. - Citation, 201. — Manuscrit de l'île d'Elbe, 204. - Serait difficile d'évaluer les sommes connues qu'il a répandues autour de lui. - Grands motifs de ses prodigalités. - Avait voulu fonder de grandes familles, de vrais points de ralliement, des drapeaux dans les grandes crises nationales, 244. — Petitesse de son lit, 246. — Nombreuses épurations à son avénement au consulat, 247. — Anecdote du *Tic*. — Gardes de l'aigle. 248. Coucou, 250. Liberté des soldats avec lui. - Souvent tutoyé par eux. — Anecdotes, 251. — Les chimistes et les médecins lui avaient recommandé de repousser le vin et le café à la moindre odeur d'ail, 255. — Analyse le poëme de Charlemagne de son frère Lucien, 256. — A son retour de l'île d'Elbe, sans haine personnelle contre ceux qu'il venait renverser, 260. Historique du retour de l'île d'Elbe, 261. — *Niais* dans sa bouche, brevet d'honnête homme, 285. - Tous les siens auteurs, 286. — Le génie est de trouver peu ou point d'impossible, 288. — Sol productif de la France inférieur à celui de l'Egypte, 290. - Sa ressemblance avec Joseph devient frappante, 294. — Fait briser son argenterie pour être vendue, 294. — Sa manière de toiser un pays et de faire un bon plan de campagne, 297. — Dicte la topographie de l'Italie, 298. — Fameuse créance de Saint-Domingue, 317. Bases de l'armée qu'il voulait créer en France, 324. — Avec son ministre du trésor et son ministre secrétaire d'État seuls, et une douzaine de scribes, eût gouverné l'empire du fond de l'Illyrie ou des rives du Niémen, aussi bien que de la capitale, 328. — La griffe, arme des Rois fainéans, 329. — Sa sensibilité. - Tendresse pour sa femme et son fils. - Anecdotes, 332. — Louis et la Hollande, 341. Dit avoir été peu secondé des siens. — N'avoit pas eu le bonheur de Gengis-Kan avec ses quatre fils. - S'il nommait un Roi, c'était un ennemi de plus dont il devait s'occuper, 344. Disait qu'il est bien difficile de gouverner, quand on veut le faire en conscience, 347. Sa lettre à son frère Louis, sur les douanes et le droit de faire grâce, 348. — Se disait né

pour le travail. - A connu les limites de ses jambes, de ses yeux, n'a jamais pu connaître celles de son travail, 359. — Se plaignait de la manière pitoyable dont l'Histoire était écrite. - Ses intentions. - Aurait voulu faire écrire les derniers règnes de notre monarchie, sur les pièces mêmes des relations extérieures, 360. — Ce qu'il appelait présence d'esprit d'après minuit, 366. — Disait, de Sainte-Hélène, donner encore des couronnes, 372. — Belles dictées de l'Empereur. - Ce qu'il dit ses trésors, 377. Dictait sans nulle préparation, 385. — Bizarrerie singulière. - Estropiait souvent les noms. - Son orthographe, paroles à ce sujet, 386. N'a jamais eu de préoccupation d'esprit involontaire. - Sa curieuse explication d'un tel privilège, 388. — N'était point fataliste, 390. — Se détermine à ne plus recevoir le gouverneur, 391. — Les lois, en théorie, le type de la clarté, vrai chaos dans l'application. - C'est que les hommes et leurs passions détériorent tout ce qu'ils manient, 394. Aurait voulu réduire les lois à de simples démonstrations de géométrie, et qu'il n'y en eût aucune en dehors du Code; autrement, à l'aide de quelques vieux édits de Chilpéric ou de Pharamond, il n'est personne qui puisse se dire à l'abri d'être légalement pendu. - 395. Empire de l'opinion. - Avait voulu donner la croix de la légion d'honneur à Talma. - Fait un essai sur Crescentini. - Donnait des couronnes et n'avait pas eu le pouvoir de donner un simple ruban, 411. - Disait que la civilisation faisait tout pour l'âme au dépend du corps, 425. — Sur l'Autriche et sa politique, 416. Paroles sur son fils, 417. — Nouvelles restrictions du gouverneur. - Observations dictées par Napoléon, 422.

Occidentaux. - Orientaux. Napoléon renfermé tous les peuples dans ces deux classes. - Leur différence. - Détails, 234.

O'Meara. Procès que lui intente en ce moment sir Hudson Lowe. - De son ouvrage sur Sainte-Hélène; son succès en Angleterre; sa concordance avec le Mémorial, 443.

Opinion. Son empire. - Sa nature. - Napoléon disait pouvoir à son gré distribuer des sceptres, des couronnes; n'aurait pas eu celui de distribuer un simple ruban, 411.

Pitt. L'Empereur disait que chez lui le génie desséchait le cœur, par opposition à M. Fox, chez qui le cœur échauffait le génie, 195.

Régent (*le*). Paroles sur lui et Louis XIV, 98.

Révolution. Napoléon disait qu'il n'était jamais de révolution sociale sans terreur. - Que le temps et le succès parviennent seuls à la rendre légitime, 167. C'est toujours un des plus grands maux dont le Ciel puisse affliger la terre. - La nôtre a été une éruption morale aussi inévitable que les éruptions physiques, 168. Napoléon croyait bien difficile d'avoir pu arrêter la nôtre à sa naissance, 169.

Russie. Napoléon demandait si Pierre-le-Grand avait bien fait de fonder une capitale à St.-Pétersbourg. - Raisons, 18.

Saint-Domingue (*île de*). Fameuse créance. - Détails, 317.

Saxe (*campagne de*). Napoléon dit qu'elle sera le triomphe du courage inné dans la jeunesse française; celui de l'intrigue et de l'astuce dans la diplomatie anglaise; celui de l'esprit chez les Russes; celui de l'impudeur dans le cabinet autrichien, 105. Détails de cette campagne, 115. Fatalité, perfidie, 145.

Saxe (*roi de*). L'Empereur dit qu'il lui demeura fidèle jusqu'à extinction, 107.

Saxons. L'Empereur disait que les fastes militaires ne se dessouilleront jamais de l'acte des Saxons se retournant dans nos rangs pour nous égorger. - *Saxonner*, parmi les soldats, veut dire aujourd'hui une troupe qui en assassine une autre, 108.

Septembre (*journées des 2 et 3 1792*). Acte de fanatisme plutôt que de pure scélératesse. - Paroles remarquables, 165.

Sévigné (*Mme de*). Ses lettres, opinion de Napoléon, 180.

Sidney Smith (*commodore anglais*). L'Empereur le disait n'être point un méchant homme. - Amena le départ de Napoléon d'Egypte pour la France, 90.

Talma. Napoléon avait voulu lui donner l'ordre de la légion d'honneur, 411.

Turenne. L'Empereur disait que, chez lui, l'audace avait cru avec l'âge et l'expérience, 82.

Waterloo (*Bataille de*). Observations sur cette bataille, dictées par Napoléon, 49.

Wirtemberg (*Roi de*). Sa générosité dans la campagne de Saxe. — Sa conduite vis-à-vis de ses troupes transfuges, 103.

FIN DE LA TABLE RAISONNÉE DU SIXIÈME VOLUME.

OCT 8 1938